

NACHO GUIRADO

LA LISTA DE LOS CATORCE

*Una fatídica lista. Catorce nombres.
La salvación de uno de ellos será la venganza de todos.*

Sous la direction de
Mme Aurora DELGADO

Membres du Jury
Mme Aurora DELGADO || Directrice de Mémoire
Mme Sandra CONTAMINA || Présidente du Jury

Tutrice
Mme Hélène BARNONCEL





ENGAGEMENT DE NON PLAGIAT

Je, soussignée, LECLERC MORGANE, déclare être pleinement consciente que le plagiat de documents ou d'une partie d'un document publiés sur toutes formes de support, y compris l'internet, constitue une violation des droits d'auteur ainsi qu'une fraude caractérisée. En conséquence, je m'engage à citer toutes les sources que j'ai utilisées pour écrire ce rapport ou mémoire.

Signature :

LECLERC

REMERCIEMENTS

Ce mémoire représente l'aboutissement de mes études supérieures.
À ce titre, je tiens à remercier toutes les personnes qui y ont contribué.

– Mme Aurora DELGADO, professeur à l'Université d'Angers,
qui, en tant que directrice de mémoire, a encouragé mon choix et m'a permis
de travailler sur ce projet.

– Mme Hélène BARNONCEL, traductrice littéraire et tutrice de ce mémoire,
pour son investissement, son expérience et ses retours, qui m'ont été d'une grande aide.

– Mme Sandra CONTAMINA, professeur à l'Université d'Angers,
qui a accepté d'être la présidente de jury pour ce mémoire.

– Ma famille, et plus particulièrement ma maman,
pour sa confiance, ses conseils et surtout son soutien sans faille.

MERCI

TABLE DES MATIÈRES

I- INTRODUCTION _____ page 8

II- COMMENTAIRE _____ page 14

II- TRADUCTION _____ page 28

IV- BIBLIOGRAPHIE _____ page 210

V- ANNEXES _____ page 214

I - INTRODUCTION

« Dis moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es. »

Parce qu'il est directement lié à nos goûts personnels, le choix d'un sujet de mémoire n'est pas anodin et dévoile, qu'on le veuille ou non, une part importante de notre personnalité. Pour moi, lire est une passion depuis toujours, et au fil du temps, mon attirance pour la littérature historique n'a cessé de grandir. Le thème de mon deuxième mémoire de Master était donc tout trouvé.

Déjà l'année dernière, j'avais travaillé sur la dictature argentine. Ce choix relevait d'un intérêt personnel pour ce pays et de l'envie d'en savoir plus sur cette période que beaucoup ignorent encore. Et j'avais eu la chance de trouver un livre suffisamment fort pour l'aborder, *La Perla : Historias y testimonios de un campo de concentración* d'Ana Mariani et Alejo Gómez Jacobo. Sa traduction s'était avérée fascinante, parfois compliquée, mais jamais ennuyante.

D'où mon envie de rester dans le même thème. Or, nous sommes en 2016 et nous commémorons cette année les quatre-vingt ans du début de la Guerre d'Espagne. L'occasion pour moi de travailler sur cette période, et plus particulièrement sur les années qui ont suivi.

Ce n'est d'ailleurs pas les livres qui manquent, tant la littérature espagnole est riche en ouvrages sur la guerre et l'après-guerre. Ces dernières années, la production de romans a beaucoup augmenté, et sur internet, les sites consacrés à la guerre civile sont de plus en plus nombreux. Il ne me restait donc plus qu'à trouver un livre qui sorte du lot, qui soit touchant et bien sûr, non traduit. *La Lista de los Catorce* s'est imposé à moi.

Outre l'histoire touchante de son personnage principal, le roman a éveillé ma curiosité parce qu'il traitait d'un aspect de la dictature que je ne connaissais pas : celui des mines de charbon, qui servaient aussi bien à redresser économiquement le pays qu'à faire travailler les prisonniers républicains capturés pendant ou après la guerre. Surtout, il m'a permis de découvrir un auteur, qui n'en est pas à son premier livre et dont le talent mérite d'être reconnu ailleurs qu'en Espagne.

Un auteur...

Nacho Guirado Blas est un auteur espagnol né en 1973 à Oviedo, dans les Asturies. Il aime se définir comme un « *conteur d'histoires qui a la chance d'avoir deux métiers* ». Car s'il exerce le métier de physiothérapeute et d'ostéopathe, il est avant tout connu outre-Pyrénées pour son talent d'écrivain. Certains le considèrent d'ailleurs comme l'une des valeurs les plus solides du panorama littéraire asturien.

Il commence à se faire une place dans le monde littéraire en 2003, lorsque la revue *Clarín* organise un concours de nouvelles et lui décerne le deuxième prix pour *El abismo de la cama*. Il participe à des concours reconnus, tels que le Concours international Alfonso Grosso ou le Prix Cristóbal Zaragoza, et publie son premier roman, *Antes de las doce*, en 2005. Sept autres suivront, dont deux policiers. Plusieurs prix littéraires lui seront décernés au cours de sa carrière, comme le prix « Asturias » de la fondation de Dolores Medio en 2015 pour *Lo que sé del amor*. Son dernier livre, *Ladrones de estiércol*, est sorti en 2016.

Aucun des romans de cet auteur n'a été traduit, que ce soit en français ou dans une autre langue.

... et son roman

Publié en 2009 chez Martínez Roca ediciones, *La Lista de los catorce* est le sixième roman de Nacho Guirado, et sans doute le plus connu. Le livre retrace l'histoire d'Ignacio Blas Notario, le grand-père de l'auteur. Ce dernier a expliqué avoir attendu des années avant de se décider à rassembler dans un livre les anecdotes évoquées par son grand-père pendant leurs parties de cartes. Il voulait non seulement raconter l'histoire de son aïeul, mais aussi celle d'une « *génération entière qui a vécu une époque très difficile* ». Nacho Guirado a précisé que ce livre n'était pas l'histoire d'un héros, car les héros de ces années d'après-guerre s'étaient pour la plupart enfuis pour échapper à leurs destins.

Ignacio Blas Notario, militant socialiste, est arrêté après la guerre civile et envoyé en prison. D'abord condamné à la peine de mort, il finit par intégrer un bataillon de prisonniers et devient mineur dans les Asturies. Lui qui avait activement lutté pour défendre ses convictions ne sait plus ce qu'il doit faire : résister et mourir, ou bien se résigner et vivre ? Traité comme un esclave par les nationalistes, il se plie à la volonté de ses ennemis, endure les coups et les humiliations et surmonte sa plus grande peur : descendre au fond de la mine pour y récupérer le précieux charbon.

Mais malgré un quotidien difficile, il fait aussi des rencontres inoubliables, comme Faustino, qui devient son meilleur ami, et surtout Luisa, son grand amour. Jusqu'au jour où Ramón Lobo, son ami d'enfance, réapparaît. C'est un choc pour Ignacio, qui l'avait dénoncé au début de la guerre (avec treize autres nationalistes de son village) et qui le croyait donc mort. Mais Ramón est vivant, et bien décidé à comprendre les dessous de cette trahison.

L'intrigue a su séduire l'Espagne. Les critiques espagnoles ont d'ailleurs été unanimes : contrairement à ce qu'on aurait pu croire, il ne s'agit pas d'un énième récit sur la guerre civile. Le roman va plus loin, comme l'a souligné le journaliste Xurxo Fernández dans Correo Gallego en février 2009 : « *Découvrir un nouveau texte sur la Guerre civile espagnole avec une certaine originalité ou une certaine cohérence tient du miracle. [...] C'est un roman qui a tout : une histoire vraie non exagérée, un langage oral direct et très efficace, un mélange parfait d'action, de suspense, d'honnêteté, de trahison et surtout d'amour* ». Historia 16, la revue espagnole la plus réputée à l'époque, avait même classé *La Lista de los Catorce* parmi les dix meilleurs romans historiques de l'année 2009.

Le corpus

Pour ce corpus, j'ai sélectionné huit chapitres, le but étant de créer un échantillon qui soit à la fois cohérent et surtout représentatif du roman.

Les deux premiers chapitres que j'ai sélectionnés sont le chapitre '0' et le chapitre '40'. Ils tournent tous les deux autour de Ramón Lobo, un personnage qui n'apparaît que par intermittence dans le roman, mais dont le rôle n'en reste pas moins important. Le chapitre '0' nous présente ce nationaliste enfermé dans la prison de Guadalajara. Alors que la ville vient d'être bombardée par leurs ennemis, les républicains décident de se venger en exécutant les prisonniers. Ramón est le seul survivant de la tuerie. Il parvient à s'enfuir et se lance à la recherche de l'homme qui l'a dénoncé quelques mois plus tôt. Le personnage réapparaît ensuite dans le chapitre '40', qui constitue l'un des moments-clés de l'histoire. Le retour de Ramón oblige en effet Ignacio à revenir sur ce qu'il s'est passé ce fameux 19 juillet 1936. L'occasion pour le lecteur de comprendre le titre du roman.

Plusieurs chapitres viennent ensuite s'insérer entre les deux :

Les chapitres '1', '3' et '5' établissent les premiers contacts entre le lecteur et Ignacio. Ils présentent également les différents lieux de l'intrigue et les personnages les plus importants et/ou les plus récurrents. Le chapitre '5' a en outre l'avantage de récapituler les événements marquants de la guerre civile qui se sont déroulés dans les Asturies et ce, à travers deux points de vue diamétralement opposés pour l'époque : celui d'un socialiste républicain, Onésimo, et celui d'un nationaliste, Santiago de Rosas.

Les chapitres '7' et '9' plongent Ignacio dans la mine. À ses côtés, le lecteur découvre les différents aspects de cet univers si particulier (d'abord de l'extérieur, puis de l'intérieur) : l'organisation de la mine, les métiers qui y sont exercés, les rapports entre les mineurs et leurs chefs, les habitudes prises par chacun d'entre eux...

Enfin, le chapitre '29' s'intéresse au quotidien des prisonniers dans leurs camps, ponctué par la peur, les tortures et les humiliations.

Ces différents chapitres mêlent presque tous dialogues, actions et descriptions. Je souhaitais un corpus fidèle au roman, à ce qu'il racontait. Toutefois, faute de place, j'ai volontairement mis de côté la relation naissante d'Ignacio et Luisa qui, sans surprise, se termine bien. À la place, j'ai préféré présenter une relation plus singulière, comme l'amitié entre Onésimo et Santiago, qui apparaît parfois comme une note d'espoir dans le roman.

Pour bien comprendre l'histoire qui suit, j'ai souhaité intégrer à cette introduction quelques explications concernant le contexte historique (en abordant les différents faits qui ont déclenché la guerre civile) du roman.

La guerre civile espagnole

Après avoir destitué le chef du gouvernement Miguel Primo de Rivera en janvier 1930, le roi d'Espagne Alphonse XIII affiche l'intention de revenir, après une période dictatoriale, à un régime constitutionnel. Cependant, après de nombreuses manifestations anti-monarchiques, la signature de l'accord de Saint-Sébastien entre courants républicains, et la victoire de nombreux candidats républicains aux élections municipales de 1931, Alphonse XIII décide finalement de s'enfuir en exil. La Seconde République espagnole est proclamée le 14 avril 1931. Pourtant, malgré les réformes entreprises (réforme de l'éducation, réforme agraire, politique de laïcisation...), la République ne fait pas l'unanimité.

En 1932, l'homme politique José María Gil Robles fonde la CEDA, la Confédération Espagnole des Droites Autonomes, qui rassemble les partis de droites cléricaux et conservateurs opposés à la politique républicaine. Un an plus tard, la CEDA remporte les élections législatives, mais le président de gauche Niceto Alcalá Zamora refuse à Gil Robles le droit de former un gouvernement. Celui-ci est finalement nommé ministre de la guerre. Toutefois, cette entrée de la droite au gouvernement ne plaît pas et en octobre 1934, les mineurs asturiens se révoltent, avant d'être sévèrement réprimés par la Légion étrangère espagnole.

Le climat est de plus en plus tendu. La droite et la bourgeoisie sont terrorisées par les millions d'ouvriers anarchistes rassemblés sous le sigle de la CNT (Confédération Nationale du Travail), elle-même contrôlée par la FAI (Fédération Anarchiste Ibérique) que l'on sait armée. Parallèlement, un nouveau parti fasciste, la Phalange, fondée par José Antonio Primo de Rivera, se développe. Il rassemble une grande partie de l'armée et reçoit le soutien de l'Église.

Face à la crise des gouvernements, de nouvelles élections sont organisées en 1936. Le parti de la Phalange ayant refusé de s'allier avec la CEDA, celle-ci perd de justesse les élections face au Front Populaire espagnol. Mais la gauche ne parvient pas à créer d'unité politique suffisamment forte, les anarchistes de la CNT refusent le jeu électoral, et les nationalistes préparent leur coup d'état. La tension monte. L'assassinat le 13 juillet 1936 du leader de la droite José Calvo Sotelo précipite le soulèvement.

L'insurrection militaire est lancée le 17 juillet 1936 au Maroc et le 18 juillet en Espagne. Le camp « nationaliste » se fédère par l'union des conservateurs, des monarchistes et des phalanges nationalistes de José Antonio Primo de Rivera. Ces sensibilités politiques, divisées lors des élections du 16 février 1936, s'unissent pour s'opposer au Front Populaire. Ils se dénomment eux-mêmes *nationaux*, tandis que leurs opposants les appellent *fascistes*, *factieux* et plus tard, *franquistes*. Le camp républicain se compose quant à lui de différentes forces unies contre le front nationaliste. De nombreux militants, issus de tendances diverses (républicains laïcs et plutôt socialement conservateurs, anarchistes, communistes, socialistes...) et surnommés les *rouges* (en référence au drapeau rouge, emblème du socialisme, puis du communisme) par leurs ennemis, s'engagent aux côtés des forces armées loyales envers la République espagnole. La Garde Civile, ou *Benemérita*, a également participé à la guerre, divisée à 50% entre les deux camps.

Les combats sont sanglants et affectent toute l'Espagne. Au fil des mois, les nationalistes gagnent du terrain, jusqu'à la chute de Madrid en mars 1939. Le 1^{er} avril, Francisco Franco, le chef des nationalistes, publie un communiqué de victoire, mettant ainsi un terme à trois ans de guerre. Le *Caudillo* prend alors la tête de l'Espagne et instaure une dictature qui ne s'achève qu'en 1975. Après la guerre civile, les mines espagnoles connaissent des changements majeurs : le personnel se militarise, la journée de travail passe à huit heures (sans salaire), et de nouvelles mesures sociales sont votées. Franco a fait du charbon une priorité pour redresser le pays. La production augmente donc considérablement, tout comme le nombre de morts. Peu à peu, les prisonniers arrêtés pendant ou après la guerre sont envoyés dans les mines pour combler les effectifs. À eux de s'adapter à leur nouvel environnement et surtout d'appréhender un vocabulaire plus que particulier...

Finalement...

Je terminerai cette introduction en précisant que j'ai vraiment aimé lire ce livre et le traduire. Une fois de plus, j'ai beaucoup appris sur la traduction. J'espère sincèrement avoir la possibilité d'en traduire le reste. Mais en attendant, je vous propose ici un avant-goût, un bref voyage dans le passé. En vous souhaitant une bonne lecture...

II- COMMENTAIRE DE TRADUCTION

Avant toute chose...

Les huit chapitres que vous allez lire représentent environ onze mois de travail. Cette version a pu voir le jour grâce à un savant mélange de recherches acharnées, de conseils extérieurs et d'illuminations soudaines. Mais bien sûr, une traduction de quatre-vingt feuillets ne peut se faire sans une méthode rigoureusement appliquée. Celle que je me suis imposée (non seulement pour ce mémoire, mais aussi tout au long de mon cursus scolaire) n'est sans doute pas une méthode miracle, mais elle m'a tout de même permis d'éviter les différents pièges du texte. Pour rendre un travail soigné, cohérent et fidèle à l'original, voici les principales étapes que j'ai suivies :

- J'ai commencé par lire entièrement le livre, deux ou trois fois. Le but de ces premières lectures était de découvrir le roman, de me familiariser avec les personnages et d'appréhender l'ambiance générale. À partir de là, j'ai sélectionné les chapitres que j'avais le plus appréciés et que je souhaitais traduire ;
- Une fois le corpus constitué, j'ai relevé le vocabulaire difficile, en créant des fiches propres à chaque chapitre. Cette étape m'a permis de repérer les principales difficultés du texte et de cibler mes recherches pour les résoudre ;
- Je me suis ensuite lancée dans la traduction. J'ai pris soin de laisser « reposer » chaque chapitre avant de le relire et d'y apporter d'éventuelles corrections ;
- Enfin, j'ai effectué les dernières relectures et procédé aux ultimes corrections, en comparant ligne après ligne le texte source et le texte cible. Cette méthode s'est révélée très efficace, surtout pour repérer les éventuelles fautes d'inattention et autres oublis.

Je profite de ce préambule pour évoquer mon travail avec ma tutrice, Mme Hélène Barnoncel. Travailler avec une traductrice professionnelle a été très bénéfique. Nous avons toutes les deux convenu que cette collaboration se baserait sur un échange d'orientations et de conseils, plutôt que sur une correction de type scolaire. Et même si j'ai parfois eu quelques difficultés à quitter mon statut d'étudiante pour me rapprocher de celui de professionnelle, j'ai beaucoup appréciée cette expérience.

Toutefois, cette traduction n'a pas toujours été une partie de plaisir. Le texte proposait des difficultés de différents niveaux. Tantôt évidentes, tantôt subtiles, elles m'ont demandé de la concentration et une bonne capacité d'analyse pour pouvoir les résoudre, bien sûr, mais aussi pour justifier mes choix. J'ai rassemblé ci-après les principaux points que j'ai souhaité évoquer dans ce commentaire.

Les défauts du texte

a) Quelques erreurs

Si à la première lecture, le roman m'a plu de suite, force est de constater que sa traduction a révélé bien des choses. À commencer par des erreurs grammaticales, signalées dans le texte par – sic. Dans le corpus présenté, on peut compter trois fautes d'accord ([*un fatídica lista*], [*olvidados al instante la rudeza y la contundencia*], [*que la mañana fuese a ser distinto*]). Des fautes qui peuvent malheureusement porter préjudice au roman et à son auteur, surtout lorsque l'une d'entre elles se trouve sur la couverture. D'où l'intérêt de les corriger.

Une autre erreur s'est glissée dans le roman : une contradiction, présente dans le tout premier paragraphe du chapitre 0 : [... y vomitó sobre el piso en una arcada estéril]. Comme me l'a judicieusement fait remarquer ma tutrice, si le personnage a un haut-le-cœur « stérile », il est étrange qu'il finisse malgré tout par vomir. Alors quelle traduction proposer et comment rester fidèle aux propos de l'auteur ? Nous avons l'une et l'autre choisi d'avoir recours à des forums de traduction, notamment celui de l'ATLF. Parmi les nombreuses réponses reçues, l'idée selon laquelle l'impuissance (pour [estéril]) était plus liée au personnage qu'au haut-le-cœur est revenue plusieurs fois. D'où mon choix de travailler sur cette piste. Dans ma traduction, [en una arcada estéril] est donc devenu [incapable de réprimer un haut-le-cœur]. J'ai également déplacé ce fragment en milieu de phrase pour créer un lien de cause à effet : l'odeur lui retourne l'estomac, il n'arrive pas à se retenir, il vomit. De cette façon, on a supprimé la contradiction et conservé les notions de haut-le-cœur et d'impuissance.

b) Un style lourd

À la lecture du roman, on s'aperçoit que l'auteur a parfois un style lourd, créé par des incises trop longues et/ou mal placées dans la phrase et par des répétitions multiples (notamment des *como* ou *como si*, qui peuvent être répétés deux ou trois fois dans une même phrase). Par exemple :

« Sin percatarse, comía <u>como si</u> estuviese en la prisión de Astorga, medio agazapado, los codos a modo de barrera <u>como</u> protegiendo su ración, <u>como si</u> temiese que el tabernero, que le observaba en silencio, pudiese arrebatarse algo. » (chapitre 1)	« Sans s'en apercevoir, il mangeait <u>dans la même position que celle adoptée</u> à la prison d'Astorga, à moitié recroquevillé, les coudes dressés <u>à la manière d'une barrière</u> protégeant sa ration, <u>comme s'il</u> craignait que le tavernier, qui l'observait en silence, puisse lui rafler quelque chose. »
---	--

Pour supprimer les répétitions, un recours au dictionnaire des synonymes a été suffisant. Mais lorsque le problème vient des incises trop longues, dans ce cas, une réorganisation de la phrase s'impose.

« No hacía ni media hora que los habían hecho volver a subir al tren en el apeadero de El Berrón, <u>tras un viaje agotador desde la estación de León, atravesando la cordillera Cantábrica en una sucesión interminable de vueltas y revueltas por la montaña</u> , y el rato que pasaron detenidos en El Berrón, con números de la Guardia Civil apuntándolos con los naranjeros, les había servido para estirar un poco las piernas y salir de la sofocante atmósfera del habitáculo. » (chapitre 1)	« Cela faisait moins d'une demi-heure qu'on les avait faits remonter dans le train à l'arrêt d'El Berrón, et le moment qu'ils avaient passé là-bas, tenus en joue par les MP-28 des gardes civils, leur avait permis de s'étirer un peu les jambes et de sortir de l'atmosphère étouffante de l'habitacle, <u>après un voyage épuisant qui avait commencé à la gare de León pour ensuite traverser les monts Cantabriques, dans une interminable succession de tours et de détours par la montagne</u> . »
--	--

Comme je l'explique dans la note de bas de page, j'ai opté pour une restructuration de la phrase afin d'améliorer sa construction quelque peu maladroite. En effet, la place de l'incise gêne la compréhension et oblige l'auteur à répéter « El Berrón » deux fois. J'ai donc trouvé plus judicieux de la déplacer à la fin de la phrase pour ne pas couper le rythme (déjà coupé par la seconde incise) et pour créer un lien de cause à effet plus évident entre la proposition principale, [... de s'étirer un peu les jambes et de sortir de l'atmosphère suffocante...] et la suite, [après un voyage épuisant...]. Cette solution permettait en outre de supprimer la répétition de « El Berrón ».

c) De l'attention...

Une autre caractéristique du texte que l'on peut souligner, c'est l'attention de tous les instants réclamée par l'auteur à son lecteur. Car Nacho Guirado multiplie les retours en arrière sans ajouter de repères.

Dans l'exemple suivant, le premier paragraphe correspond au point de vue d'Ignacio. Le lecteur se plonge dans sa lecture et découvre qu'il est debout, un bras levé depuis plusieurs heures déjà, sans connaître l'origine d'une telle situation. Petit à petit, l'auteur revient plusieurs fois en arrière, sur les différents faits. C'est pourquoi, j'ai fait le choix d'ajouter de la clarté au texte en séparant les paragraphes concernés par un saut de ligne.

« [...] Hasta cien, cuenta hasta cien, le suplicó una parte de sí que todavía ansiaba la vida. No, no aguantó más, se contestó. Pero no dejó caer el brazo. Velasco fue recogido en la galería con la cabeza abierta. Un cablista lo encontró tirado entre el barro manchado de sangre cuando su mula detuvo la carga. [...] » (chapitre 29)	« [...] <i>Jusqu'à cent, compte jusqu'à cent</i> , le supplia une partie de lui-même qui voulait encore désespérément vivre. <i>Non, je n'en peux plus</i> , répondait-il. Mais il ne baissa pas le bras. Velasco fut retrouvé dans la galerie, la tête ouverte. Un meneur le découvrit étendu dans la boue sanglante lorsque sa mule s'arrêta. [...] »
--	--

d) ... et des connaissances

La Lista de los catorce, en tant que roman historique, compte de nombreux termes liés à la guerre civile espagnole. Ce qui demande de solides connaissances dans ce domaine. D'autant plus que l'auteur a choisi de ne pas préciser certains détails, considérant sans doute que ceux-ci sont évidents. Mais ce qui n'est pas forcément accessible à un lecteur espagnol l'est encore moins pour un lecteur français. Ainsi, lors de mon premier jet, j'avais systématiquement contextualisé et ajouté les détails manquants (par exemple, au début, j'avais traduit *Falange* par *Phalange espagnole*). Un choix délibéré qui n'a pas échappé à ma tutrice. Elle se demandait notamment si dans le cadre d'un roman historique, ces précisions n'éloignaient pas le lecteur de l'ambiance générale et si elles ne l'empêchaient pas de s'identifier aux personnages.

Dans un premier temps, j'avais défendu et maintenu mes choix. Après tout, Eugène Nida et Charles Taber avaient expliqué que les explicitations devaient être justifiées par un besoin d'aider le lecteur à comprendre, ce qui était bien le but de ma démarche. Mais après coup, je me suis demandé si les précisions que j'avais ajoutées au texte ne lui portait finalement pas préjudice. Après avoir tout réexaminé, j'ai finalement choisi de traduire le texte tel que l'auteur l'avait écrit, et au final, seuls deux éléments ont été quelque peu étoffés.

1) « el pañuelo rojo y negro » – chapitre 0

Dans cette scène, on constate que la simple vue de ce foulard (soulignons qu'il est directement introduit par un article défini) provoque la peur des prisonniers, car eux savent qu'il est caractéristique des anarchistes venus se venger. Or si le lecteur ne connaît pas cette information, il lui manque forcément une clé importante pour comprendre l'enjeu de la scène et ressentir, éventuellement, la même peur que les prisonniers. D'où mon étoffement : « le foulard rouge et noir des anarchistes ».

2) « lo del 36 » – chapitre 9

Là encore, si la référence est évidente pour un lecteur espagnol, elle l'est beaucoup moins pour un lecteur français. Mais puisque l'auteur a choisi de ne pas expliciter, j'ai respecté cette volonté en précisant simplement la date pour orienter le lecteur (« en juillet 36 »), sans dévoiler l'évènement en question, à savoir le soulèvement des troupes et donc le début de la guerre.

En ce qui concerne le reste des termes historiques et/ou politiques susceptibles de poser problème, ils ont été rassemblés en début de mémoire dans un paragraphe spécial relatant les principaux événements de la période 1936–1939, en vue d'éclairer le lecteur et de lui apporter un minimum de connaissances avant d'aborder la lecture de ce roman.

Autres choix de traduction

De façon plus générale, la traduction a demandé des ajustements afin de rendre le texte le plus naturel possible. J'ai donc fait le choix de :

► préférer le subjonctif présent au subjonctif imparfait. Ce dernier, combiné aux autres temps du récit, marquait une trop grande distance entre le lecteur et l'histoire. Or dans le roman, le lecteur est proche d'Ignacio, avec qui il avance pas à pas dans ce nouvel univers.

► moduler la syntaxe de certaines phrases (en ajoutant des virgules ou en inversant des incises par exemple) ou de m'éloigner un peu de la traduction originale pour fluidifier une phrase ou ajouter de l'impact :

« Una sirena, <u>entonces</u> , rompió la mañana con un sonido estridente. » (chapitre 1)	« <u>Soudain</u> , une sirène stridente brisa le silence de la matinée. »
« Los mineros se colocaban en la parte externa y los nuevos se recogían en el centro, <u>hasta que</u> le llegó el turno a Agustín. » (chapitre 7)	« Les mineurs se plaçaient contre les parois de la cage tandis que les nouveaux se regroupaient au centre. <u>Puis</u> vint le tour d'Agustín. »

► combiner certaines phrase, car parfois, il semblait plus cohérent de fusionner deux phrases pourtant séparées dans le texte original :

« Paleaba carbón. Lo empujaba con brazos y manos para que Faustino pudiese seguir picando. » (chapitre 9)	« Il ramassait le charbon à la pelle, en le dégageant d'abord avec les bras et les mains pour que Faustino puisse continuer l'abattage. »
--	---

► modifier certaines formes verbales. Par exemple, certains prétérits espagnols sont devenus des plus-que-parfait en français, lorsque l'action décrite avait lieu avant une autre également passée.

« Alguien, desde abajo, <u>se percató</u> de la cabeza asomada por la ventana enrejada, y cuatro detonaciones <u>impactaron</u> contra la pared de piedra. La quinta, un tiro certero efectuado por un cazador con el pañuelo negro y rojo anudado al cuello, <u>le perforó</u> la frente. » (chapitre 0)	« D'en bas, quelqu'un <u>avait aperçu</u> la tête qui se trouvait derrière les barreaux de la fenêtre, et quatre balles <u>étaient venues cribler</u> le mur de pierre. La cinquième, un tir précis effectué par un chasseur portant autour du cou le foulard rouge et noir des anarchistes, lui <u>avait perforé</u> le front. »
--	---

Les autres points qui ont pu être problématiques, ou simplement intéressants à commenter, ont été abordés directement dans la traduction, par le biais des notes de bas de pages. Le mémoire en compte une dizaine, tels que des modulations de syntaxe, des explicitations... On trouve surtout des adaptations à la traduction, dénommées ainsi car dans ces cas-là, il était impensable, voire impossible, au vu du contexte de traduire littéralement. Dans tous les cas, analyser mes choix de traduction n'a pas été facile, soit parce que les changements me venaient naturellement, soit parce qu'ils étaient difficiles à justifier (surtout en peu de mots). Mais il est intéressant de voir que commenter son propre travail nous pousse à nous poser les bonnes questions et qu'un peu de réflexion peut nous éviter des erreurs !

Les dialogues

Tout d'abord, en ce qui concerne la mise en forme des dialogues, j'ai opté pour le style classique, avec guillemets et tirets cadratins, pour bien distinguer les répliques, parfois très longues, du reste de la narration.

Ensuite, le texte mettant en scène des personnages très différents, j'ai eu l'occasion de travailler sur le langage oral, en recherchant toujours un ton simple, direct et efficace. L'exercice s'est révélé très enrichissant, car il m'a fallu composer avec les registres de langue, en m'adaptant soit au statut social des personnages, soit à leurs personnalités, soit à leurs états d'esprit au moment de telle ou telle scène. Et bien que l'ingénieur Santiago, entre autres, s'exprime de façon plutôt soutenue du fait de sa fonction, on remarque que le registre le plus employé est le registre familier. On trouvera donc dans la plupart des répliques les principales caractéristiques de ce niveau de langue, à savoir :

- un vocabulaire relâché, voire même grossier
(« arrêtez de m'emmerder », « lève-toi ou j'te crève »...)
- l'absence du [ne] de la négation
(« retourne avec les tiens avant que je change d'avis »)
- des tournures orales, notamment pour les interrogations
(« elles sont tombées où ? », « qui c'est ? »)

Dans tous les cas, j'ai recherché un ton naturel, quitte à modifier le type de phrase. Dans l'exemple suivant, j'ai ainsi préféré remplacer l'interrogative par une exclamative, pour mieux traduire la colère du personnage.

« ¿No te estoy diciendo que el espía que trabaja para nosotros nos comunicó de la conjura para atentar contra Velasco, fraguada bajo tus mismas narices, y que, ahora mismo, Velasco se debate entre la vida y la muerte y su suerte está en manos del Altísimo por culpa de tu incompetencia? » (chapitre 29)	« Je suis en train de te dire que la taupe qui travaille pour nous nous a parlé de la conspiration pour attenter contre Velasco, manigancée sous ton propre nez, et qu'en ce moment-même, Velasco est entre la vie et la mort, et que son sort est entre les mains du Tout-Puissant à cause de ton incompétence ! »
---	---

La dernière particularité des dialogues réside dans le mélange de castillan et d'asturien au sein de mêmes phrases. Nacho Guirado, l'auteur, a expliqué qu'il avait choisi de faire parler ses personnages en castillan pour faciliter la lecture, même si, dans la réalité, la plupart des mineurs parlait asturien. Par soucis de cohérence, il a donc inclus des répliques contenant des mots d'asturien. Et puisque l'histoire se déroule dans les Asturies, il me semblait important de faire figurer dans le corpus quelques passages contenant certaines de ces répliques.

En analysant le texte original, j'ai pu remarquer que du point de vue orthographique, les mots asturiens sont assez proches des mots castillans, ce qui permet de deviner aisément le sens de chaque terme. La solution choisie par l'auteur ne pose donc pas de réel problème de compréhension lorsque l'on maîtrise le castillan. En revanche, il me semble que si l'on garde les mêmes mots en asturien dans la version française, comprendre ce qui se dit devient beaucoup plus compliqué.

<u>Asturien</u>	<u>Castillan</u>	<u>Français</u>
Cuidao	Cuidado	<i>Attention</i>
Pol suelu	Por el suelo	<i>Sur le sol</i>
Piernes	Piernas	<i>Jambes</i>
Pezuñas	Pezuñas	<i>Sabots</i>
Peligru	Peligro	<i>Danger</i>
...
(chapitre 7)		

Et si on ne gardait que les mots en asturien qu'un Français peut comprendre, la langue asturienne serait presque supprimée du texte et les quelques mots restants demanderaient un ajustement de la syntaxe française. D'où mon choix d'adapter quelque peu la traduction. Dans un premier temps, j'ai traduit l'ensemble des répliques concernées en français. Et puisque j'ai utilisé le patois du Nord-Pas-de-Calais pour traduire les termes techniques de la mine, certains mots de ces répliques sont passés en langue picarde.

« [...] Ya podéis correr. Pero si se aviva la llama como si la azuzase el <i>diablu</i> , <i>entos el peligru tará</i> en lo alto –y elevó la lámpara muy despacio por encima de su cabeza–. Tenéis que <i>facér</i> esto <i>pa tar avisaos</i> . Arriba <i>espéraros</i> el grisú, el gas que explota. <i>Levantay</i> con <i>cuidao</i> la lámpara, y si veis que empieza a brillar como si se <i>vos</i> apareciese la mismísima Virgen, <i>bajayla</i> otra vez muy despacio y <i>buscay</i> al vigilante. » (chapitre 7)	« Vous pouvez déjà courir. Mais si la flamme se ravive, comme si qu'le diable était en train de l'exciter, alors c'est qu'le danger vient d'en haut. » Et il souleva sa lampe très lentement au-dessus de sa tête. « Ça, c'est ce que vous <i>dvez</i> faire pour <i>savoér</i> . En haut, ce qui vous attendra, c'est le grisou, le gaz qui explose. Levez <i>duchmint</i> la lampe, et si vous voyez qu'elle <i>comminche</i> à briller, comme si qu'la <i>Vierche</i> elle-même vous apparaissait, baissez-la tout <i>duchmint</i> et allez <i>querre</i> l'porion. »
--	--

Les noms propres

Au sujet des noms propres, Georges Kleiber affirmait que « toute modification aboutit, non à une traduction d'un nom propre, mais à un nouveau nom propre ». Une théorie reprise par la suite par de nombreuses grammaires, qui présentent maintenant la non-traductibilité des noms propres comme une règle de base. Malgré tout, la signification de certains noms propres apporte parfois une information essentielle à la compréhension de l'histoire, et il serait dommage de passer outre. C'est pourquoi certains noms propres présents dans le corpus ont été traduits.

Afin de suivre un raisonnement logique et cohérent, j'ai commencé par relever les 107 noms propres que compte le roman, en les classant en trois catégories : les anthroponymes, les toponymes et les ethnonymes, et les autres noms propres en tout genre. La dernière catégorie n'ayant pas posé de problème, je n'aborderai que les deux premières.

a) Les anthroponymes

On trouve dans le roman trois types d'anthroponymes. Il y a d'abord les noms des personnages propres au roman. Afin de préserver la couleur locale du texte, j'ai choisi de conserver les noms et prénoms tels qu'ils apparaissent dans l'histoire (Ignacio, Isidro, Santiago, Candela... ont donc gardé leurs formes originales), d'autant que tous ne pouvaient pas être traduits. Viennent ensuite les noms des personnages historiques réels. Au total, le roman cite sept noms de personnalités, dont six ont gardé leurs graphies d'origine. Seul *Stalin* est devenu Staline. Enfin, trois personnages portent un nom ou un surnom qu'il a fallu traduire.

► El Profesor / Le Professeur

El Profesor est le leader du groupe de résistance formé par les prisonniers républicains qui veulent continuer à lutter contre le nationalisme. Son surnom ne lui a donc pas été attribué par hasard. La traduction littérale, *Le Professeur*, s'imposait ici, tant pour répondre à son rôle de leader que pour conserver le jeu de mot fait par Isidro, le chef de la Phalange.

« Todos, menos al que llaman Profesor. Ése ya dio su última clase. » (chapitre 29)	« Tous, sauf celui qu'ils appellent Professeur. Lui, il a donné sa dernière leçon. »
---	--

► Yesca / Amadou

Ignacio et le lecteur font en même temps la connaissance de *Yesca*, la mule d'un des mineurs du puits. J'ai là encore choisi une traduction littérale, « Amadou », car la *yesca* (l'espagnol et l'asturien utilisent le même terme) est une substance spongieuse et facilement inflammable au contact d'une étincelle (d'où les expressions que l'on peut trouver avec ce terme : « être d'amadou », « un cœur d'amadou », ou « prendre feu comme de l'amadou »). Traduire littéralement son nom permettait donc d'orienter le lecteur sur la signification de son nom et de justifier la description que donne le vieux mineur de sa mule.

« <i>Ye que de joven encendíase como la yesca.</i> » (chapitre 7)	« Parce que <i>cuando</i> elle était jeune, elle s'enflammait comme l'amadou. »
--	---

► Pin / Pass

Pin est un mineur asturien jouant un rôle clé pour les prisonniers engagés dans la résistance, car il est le seul intermédiaire entre l'intérieur et l'extérieur du camp. Lorsque des prisonniers souhaitent s'évader, c'est par lui qu'ils doivent passer. Tout porte alors à croire que Pin soit un surnom (utilisé pour le protéger), bien que l'auteur n'ait rien précisé à ce sujet. Étymologiquement, le mot *Pin* vient de l'anglais. Il est l'acronyme de *Personal Identification Number*, « Numéro d'Identification Personnel », le fameux code pin de nos téléphones actuels. Malgré l'anachronisme évident, cette première piste m'avait poussé, tout d'abord, à emprunter le nom de Pin pour la version française.

Cependant, lorsque l'on prononce ce mot en espagnol, l'allusion au code des téléphones vient tout de suite à l'esprit. Mais un français ne le lira pas de la même façon : il est fort probable qu'il lise avant tout « pin » (comme l'arbre), ce qui le ferait passer à côté d'une information importante. J'ai donc cherché d'autres noms plausibles, en restant proche de cette idée de code, et mon choix s'est très vite arrêté sur Pass, pour deux raisons. D'abord, parce qu'il est court et dynamique et parce qu'il reste proche du nom Pin. Ensuite, parce que Pass renvoie aussi bien à un « passage » (le personnage Pin/Pass est un point de passage obligé si les prisonniers veulent sortir du camp) qu'à un « passe », le code qui permet de se faire ouvrir un passage gardé (comme pour nos téléphones, par exemple).

b) Ethnonymes et toponymes

Parmi les ethnonymes (noms de pays) et les toponymes (noms de lieux), certains ont été reportés tels quel, comme c'est le cas pour Guadalajara, Madrid, Yunquera de Henares... tandis que d'autres ont été adaptés selon leur graphie française : Córdoba est donc devenu Cordoue, Granada est devenu Grenade... Le toponyme *Cuatro Caminos* (chapitre 1) a quant à lui été étoffé afin d'éviter toute erreur d'interprétation ([du quartier de Cuatro Caminos, à Madrid]). Enfin, les toponymes *La Colonia*, *el Pozo Mosquitera* et *el Pozo Fondón* ont été traduits, littéralement, car le nom et la fonction qu'on leur a attribués ne sont pas forcément le fruit du hasard.

Si l'on cherche la définition de « mosquitera », la Real Academia indique:

- 1.f. *Pabellón o colgadura de cama, hecho de gasa, para impedir que entren los mosquitos.*
- 2.f. *Bastidor de tela metálica que se coloca en puertas y ventanas para impedir el paso a los insectos.*

En partant de cette définition, on peut imaginer que le nom donné à ce puits découle de l'idée selon laquelle les républicains étaient de la vermine qu'il valait mieux neutraliser, voire éliminer. Si l'on assimile les républicains à des moustiques, le terme « moustiquaire » correspond parfaitement. D'autant plus que l'expression *bastidor de tela metálica* pourrait presque renvoyer au chevalement de la mine. On pourra aussi souligner qu'un groupe de moustiques est appelé « colonie de moustiques », comme le nom de cette pension où les prisonniers sont rassemblés la nuit. D'où la traduction de *La Colonia* par *La Colonie*.

J'ai gardé à peu près cette même idée pour traduire *el pozo Fondón*, devenu *le puits Sans Fond*. Les prisonniers y étaient envoyés pour redresser le pays, mais tout porte à croire que ce redressement prévoyait surtout de faire disparaître ces hommes en les envoyant au fin fond d'un puits de mine, sans savoir si tous pourront un jour en sortir.

Dans la mine

Ayant deviné à l'avance que cette partie serait compliquée, j'avais commencé par créer à part un répertoire propre au lexique de la mine. J'ai alors relevé chaque terme minier et cherché leurs définitions, en m'appuyant sur des dictionnaires, des lexiques et quelques rapports de recherches. Il ne me restait plus qu'à trouver les équivalents français. J'ai pour ma part choisi de privilégier le vocabulaire du Nord-Pas-de-Calais, car c'était la région minière la plus ancienne et la plus développée de France. Et je pouvais ainsi conserver le parallélisme géographique suivant : la mine des Asturies dans le nord de l'Espagne pour le texte source et la mine du Nord-Pas-de-Calais dans le nord de la France pour le texte cible. Cette méthode de travail m'a également permis de voir plus clairement les principales difficultés.

► En premier lieu, tant l'espagnol que le français disposent de plusieurs mots pour désigner une même réalité (cf. exemple ci-dessous). Cela tient du fait que chaque pays, puis chaque région, a développé au fil du temps un vocabulaire qui lui est propre. Et si en Espagne, les Asturies se dressent comme étant le principal bassin minier du pays, la France compte quant à elle plusieurs régions minières (le Nord-Pas-de-Calais, la Loire, l'Auvergne, la Lorraine, les Cévennes...).

<u>Espagnol</u>	<u>Français</u>
Picador	Piqueur Abatteur Hercheur (dans certaines mines)

► Ensuite, le travail minier ne s'effectue pas toujours de la même façon en France et en Espagne (et vice versa), ce qui signifie que certains termes existeront dans une langue mais pas dans l'autre. Par exemple, *Trabajar con testeros* est un mode d'exploitation typiquement espagnol qui consiste à abattre le charbon par « gradins inversés », c'est-à-dire via des tranches montantes.

► On pourra aussi remarquer que le vocabulaire du Nord-Pas-de-Calais sonne parfois argotique. Au point qu'il peut vite devenir incompréhensible pour celui qui ne connaît pas le monde minier. Je devais donc trouver le moyen de rendre ce texte compréhensible, sans lui enlever cette saveur si particulière. Lorsque je considérais que le contexte était suffisamment clair pour en déduire le sens, ou si l'on avait affaire à une réplique d'un des personnages, je laissais les mots tels que les mineurs avaient l'habitude de les utiliser à l'époque. En revanche, pour la narration, j'ai privilégié un terme plus neutre.

<u>Narration</u>	
« El segundo día, cuando caminaban por la galería principal hacia el tajo, vio a uno de los <u>caballistas</u> acucillado junto a la pata de su mula. » (chapitre 9)	« Le deuxième jour, alors qu'ils avançaient dans la galerie principale pour rejoindre leurs postes, il vit l'un des <u>meneurs</u> accroupi près de la patte de sa mule. »
<u>Dialogue</u>	
« Lo que hubo que bregar <i>pa domala...</i> si lo sabré yo, que empecé de <u>caballista</u> con ella. » (chapitre 7)	« On en a bavé <i>pa domala...</i> j'en sais quelque chose, j'ai commencé <i>como m'neu d'bidet</i> avec elle. »

► Enfin, le terme [dar la tira de] a dû être explicité lors de la traduction, car il était impossible de le traduire littéralement. En fait, avant que les mines ne soient mécanisées, les mineurs devaient eux-même transporter leurs outils et matériaux dans le fond de la mine pour pouvoir travailler. De grandes chaînes humaines étaient donc formées au début des postes pour tout acheminer. Pour rendre compte de cette réalité le mieux possible, je me suis alors permise de passer par une phrase beaucoup plus longue que l'originale.

« Daba la tira de la madera antes de empezar la faena. » (chapitre 9)	« Avant de commencer sa besogne, il formait une chaîne avec d'autres ouvriers pour acheminer le bois là où on en aurait besoin. »
--	---

Finalement, bien que très compliquée, cette partie du travail a été celle que j'ai préférée et sur laquelle j'ai beaucoup appris.

Pour conclure, je préciserais que ce commentaire est la partie que j'appréhendais le plus dans la réalisation de ce mémoire. Mais contre toute attente, il s'est révélé à la fois intéressant à réaliser et surtout nécessaire. Car devoir m'autoanalyser m'a forcé à m'interroger sur les choix que j'ai fait tout au long de mon travail, et surtout sur leurs pertinences. Mais au delà de cela, il m'a aussi permis de découvrir mes qualités et mes défauts en tant que traductrice. Ce qui n'est pas rien...

III - TRADUCTION

IGNACIO Blas Notario naît à Yunquera de Henares, dans la province de Guadalajara, le 31 juillet 1910, au sein d'une famille paysanne. Parce qu'il était militant socialiste, président de l'UGT de Yunquera de Henares et secrétaire de la Maison du Peuple (le siège local du PSOE), on lui a demandé, au début de la Guerre Civile, de faire la liste des militants de droite qui habitaient le village. Les quatorze hommes qu'Ignacio (mon grand-père) et ses compagnons ont inscrits sur cette liste ont été arrêtés et incarcérés à la prison de Guadalajara. Treize d'entre eux y perdraient la vie pour venger le bombardement de la ville le 6 décembre 1936.

Après la guerre, mon grand-père est rentré chez lui et a été arrêté, dénoncé par un voisin. La prison, toute sa famille l'a connue : son frère Manuel, un aviateur qui a fini par être fusillé, son père Mariano Blas, son frère Joaquín, que les tortures ont rendu fou, ainsi que sa sœur Trinidad et sa mère Josefa, à qui on avait coupé les cheveux ; après avoir été libérées et dépossédées de leurs biens, les deux femmes ont décidé d'aller vivre à Saragosse, loin du village.

Comme son père et son frère, mon grand-père a été condamné à mort. On lui reprochait « son adhésion à la rébellion » « ses forts antécédents de gauche (...) pendant la domination rouge », « son rôle de dirigeant dans la cause marxiste, commettant et ordonnant des crimes et autres outrages... ». Et la rédaction de cette liste. Mais pour une raison que mon grand-père n'a jamais pu expliquer, ses deux peines de mort ont été commuées, d'abord en trente ans de réclusion, puis en vingt ans, pour finalement sortir de prison en 1944.

De ses années de prison, il gardait le souvenir d'une cellule surpeuplée, les prisonniers devant alors dormir chacun leur tour car il n'y avait pas suffisamment de place pour que tous puissent se coucher en même temps, et des exécutions successives qui, mois après mois, faisaient des survivants les héritiers de l'espace, des couvertures, des lettres et des messages de leurs compagnons fusillés. Dans la prison de Guadalajara, il lui a fallu entendre le nom de trois autres Ignacio emprisonnés avec lui et appelés pour être exécutés. Il se souvenait aussi très bien de la faim, des ruses qu'ils devaient tous employer pour avoir à manger et, surtout, de l'entraide avec Manuel, son frère adoré. C'est lui qui, en apprenant les privations qu'endurait Ignacio dans la prison d'Astorga, alors que la faim et le froid avaient failli le tuer, lui avait envoyé de l'argent, récolté en vendant le quignon de pain du repas carcéral et accompagné d'un mot : "Papa et moi t'envoyons ce que nous avons pu trouver, mais si cela pouvait t'aider, je te donnerais jusqu'au sang de mes veines". Manuel a été fusillé peu après.

Mon grand-père avait voulu être transféré à la prison d'Astorga, car quelques temps avant que sa peine ne soit commuée, sa situation au sein de la prison de Guadalajara avait commencé à empirer. L'un des prisonniers, qui cherchait à sauver sa peau, avait accusé Ignacio de nouveaux crimes, et les deux frères avaient jugé nécessaire d'éloigner Ignacio de cette région où tant de gens le connaissaient. Mais il a vite compris son erreur. De peur de mourir exécuté, il avait failli mourir de faim et de froid. Lorsque l'occasion de rejoindre un bataillon de travailleurs dans les Asturies s'est présentée, il n'a pas hésité un seul instant.

Cette décision changerait sa vie et celle de ma grand-mère pour toujours.

L'histoire de ma grand-mère Luisa (Carbayín, 20 mai 1922) parle surtout de la faim. Elle aussi a perdu un frère dans le tourbillon de vengeances qui a secoué les Asturies, et plus particulièrement le bassin minier. Deux de ses frères, Faustino et Pepín, militants du PSOE de Carbayín, ont activement participé à la révolution de 1934, puis à la Guerre Civile, jusqu'à ce que le front nord s'effondre en 1937. Ils ont ensuite été emprisonnés et ont connu des destins différents. Faustino a obtenu une commutation de peine, il est devenu mineur et a rejoint mon grand-père Ignacio à La Colonie. Pepín, lui, a été exécuté au cours d'un transfert, sans avoir été jugé. Sa mère a appris sa mort en arrivant à la prison. Elle lui amenait du linge propre, on lui a répondu qu'il n'en aurait plus besoin.

Enfant pendant la guerre, Luisa se souviendra toujours de la mort de Pepín et, surtout, de la faim. Sans terre à cultiver, avec un père fiché politiquement, violent et alcoolique, ils n'avaient pas d'autre choix que de mendier pour survivre ou de marcher plusieurs kilomètres sous le poids du charbon trouvé dans les décombres pour le vendre à Pola de Siero. Elle se souviendra aussi des injures des habitants qui appartenaient au camp des vainqueurs, des violences infligées par la Garde Civile ou de la peur féroce des troupes des Réguliers, « les Maures » ; une peur qui a fini par devenir réalité lorsque l'un d'eux a tenté de l'attraper dans la forêt, et auquel elle a pu échapper en se réfugiant dans une taverne de Carbayín Alto.

La Lista de los catorce finit bien. Il ne pouvait en être autrement. Ignacio a demandé Luisa en mariage à la gare de Tuilla, où elle était venue lui dire au revoir. Le train pour Saragosse est parti. Ignacio est resté auprès d'elle jusqu'à la fin de ses jours. Leur histoire d'amour aura duré plus de cinquante ans. »

Nacho Guirado

LA LISTE DES QUATORZE

Nacho Guirado

*Une liste fatidique. Quatorze noms.
La survie de l'un d'entre eux sera la vengeance de tous.*

MR Ediciones – 2009

Prisión de Guadalajara, 6 de diciembre de 1936

Cuando se atrevió a moverse, cada articulación de Ramón Lobo se transformó en un quejido que no pudo más que reprimir. Millones de agujas se ensañaron con su cuerpo entumecido, por lo que aún permaneció un par de minutos más encogido bajo la montaña de ropa sucia. Temía desmayarse por el dolor si se incorporaba demasiado rápido. Finalmente, al levantarse, el olor penetrante de la sangre y la pólvora le sacudió como una maza y vomitó sobre el piso en una arcada estéril. Los disparos y los gritos de odio, rabia, dolor y terror resonaban como eco macabro dentro de su cráneo en el silencio del edificio abandonado. Estaba solo, sin más compañía que su miedo, en el matadero en que se había convertido la prisión de Guadalajara.

La oscuridad, por primera vez en mucho tiempo, no lo atemorizaba. Nada que ver con las lágrimas ahogadas bajo el cobertor sucio, mordiéndose los nudillos para refrenar el llanto a lo largo de tantas noches sin paz en la celda hacinada. Una sombra, el paso cadencioso del centinela, los ronquidos o las toses de los compañeros eran respondidos por espasmos involuntarios que le atenazaban en su rincón.

Prison de Guadalajara, 6 décembre 1936

Lorsqu'il osa bouger, chaque articulation de Ramón Lobo lui arracha un gémissement qu'il ne put qu'étouffer. Des millions d'aiguilles s'acharnèrent sur son corps engourdi si bien qu'il resta quelques minutes encore recroquevillé sous la montagne de vêtements sales. Il craignait de s'évanouir de douleur s'il se redressait trop vite. Finalement, en se levant, l'odeur pénétrante du sang et de la poudre lui retourna l'estomac, et incapable de réprimer un haut-le-cœur¹, il vomit sur le sol. Dans le silence du bâtiment abandonné, les coups de feu et les cris de haine, de rage, de douleur et de terreur résonnaient comme un écho macabre à l'intérieur de son crâne. Il était seul, sans autre compagnie que sa peur, dans l'abattoir qu'était devenue la prison de Guadalajara.

L'obscurité, pour la première fois depuis longtemps, ne l'effrayait pas. Rien à voir avec les larmes étouffées sous sa couverture sale, se mordant les poings pour s'empêcher de pleurer lors de nombreuses nuits difficiles passées dans la cellule surpeuplée. Une ombre, le pas cadencé du gardien, les ronflements ou les toux de ses compagnons provoquaient chez lui des spasmes involontaires qui le torturaient dans son coin.

1 **Adaptation de la traduction:** j'ai traduit [en una arcada estéril] par [incapable de réprimer un haut-le-cœur], pour pallier la contradiction présente dans le texte espagnol. En effet, si le personnage avait eu un haut-le-cœur « stérile », il n'aurait pas vomi, contrairement à ce qu'indique la suite. J'ai donc traduit la phrase en conservant les notions de haut-le-cœur et d'impuissance, en laissant plutôt penser que ce sont ses efforts pour se retenir qui ont été « stériles ».

Tenía la certeza de que pronto vendrían a por él. Una noche cualquiera, una madrugada cualquiera, aparecería alguien y pronunciaría su nombre. Cada sílaba sabría a muerte, y poco después una bala se alojaría definitivamente en su nuca para ser pasto del rocío, abandonado en un descampado donde difícilmente lo recuperarían los suyos para darle cristiana sepultura. Pero esa noche no. Todavía no. Esa noche, la oscuridad era su aliada. Allí ya no quedaba nadie.

Sólo los muertos.

Poco a poco, la sangre había vuelto a fluir a base de movimientos cortos y dolorosos, y recuperaba el control de los músculos anquilosados tras las horas ovillado bajo el montón de viejas sábanas. En varias ocasiones, mientras permanecía escondido intentando calmar el ritmo galopante de su respiración y el furioso latir de su corazón desbocado, oyó pasos rápidos en el pasillo y por dos veces sintió los goznes de la puerta abrirse durante unos interminables segundos. Los milicianos se afanaban en la búsqueda de presos ocultos en los recovecos de la cárcel. Gritos salvajes, súplicas y disparos se iban espaciando según avanzaba la tarde hacia la puesta del sol. La cacería se prolongó hasta que las estrellas tapizaron el firmamento, pero a Ramón Lobo no lograron encontrarlo. Protegido por la oscuridad de la noche, dio gracias a Dios y lloró al saberse vivo.

Il avait la certitude qu'on viendrait bientôt le chercher. De nuit ou de bon matin, quelqu'un apparaîtrait et prononcerait son nom. Chaque syllabe aurait le goût de la mort, et peu après, une balle se logerait définitivement dans sa nuque pour le livrer à la rosée, abandonné dans un terrain vague où les siens ne pourraient pas le récupérer pour lui offrir une sépulture chrétienne. Mais pas cette nuit. Pas encore. Cette nuit, l'obscurité était son alliée. Là, il ne restait plus personne.

Seulement les morts.

Peu à peu, à force de mouvements brefs et douloureux, le sang avait recommencé à circuler, et il reprenait le contrôle des muscles qui s'étaient ankylosés après les heures passées pelotonné sous l'amas de vieux draps. À plusieurs reprises, alors qu'il était caché et tentait de calmer le rythme galopant de sa respiration et les palpitations furieuses de son cœur battant la chamade, il perçut des pas rapides dans le couloir et entendit deux fois les gonds de la porte qui mettait d'interminables secondes à s'ouvrir. Les miliciens s'efforçaient de débusquer les prisonniers tapis dans les recoins de la prison. Les cris sauvages, les supplications et les coups de feu s'espaçaient à mesure que déclinait le soleil de l'après-midi. La partie de chasse se prolongea jusqu'à ce que les étoiles tapissent le ciel, mais ils ne réussirent pas à retrouver Ramón Lobo. Protégé par l'obscurité de la nuit, il remercia Dieu et pleura, heureux d'être vivant.

El primer avión había sobrevolado la ciudad poco después del amanecer. Era algo cotidiano. Los bombardeos sobre Madrid se habían vuelto de misa diaria, y ninguno dudó que esa mañana fuese a ser distinto (sic).

— Es un Junker.

Tomás, el herrero, había trabajado en Guadalajara en un taller mecánico durante muchos años hasta que su padre murió. Entonces tuvo que regresar a Yunquera para cambiar bielas y tornillos por el fuego de la forja y el hierro caliente. Aun así, cada vez que un automóvil se acercaba hasta el pueblo, Tomás se limpiaba las manos encallecidas en el mandil de trabajo y, con la ceremonia de un obispo, pedía permiso para levantar el capó y asomarse a las tripas del auto. Luego, con la delicadeza de una madre con su bebé, revisaba, tocaba y manipulaba cada pieza, olvidados (sic) al instante la rudeza y la contundencia de sus movimientos dentro de la forja, como si su espíritu se expandiese al contacto con la maquinaria y sus dedos adquiriesen vida propia. Así que nadie de entre los presos discutió la afirmación del hombretón que elevaba su rostro al cielo raso ante el runruneo monocorde del avión. Y, la verdad, al resto tampoco le importaba mucho de qué aparato se tratase. Lo sustancial era saber si pertenecía a los suyos o pertenecía al otro bando y, sobre todo, dónde irían a caer las bombas que preñaban su vientre de caos.

Le premier avion avait survolé la ville peu après l'aube. C'était courant. Les bombardements sur Madrid étaient devenus le pain quotidien, et tout le monde savait que cette matinée ne dérogerait pas à la règle.

« C'est un Junker. »

Tomás, le forgeron, avait travaillé dans un garage de Guadalajara pendant de nombreuses années, jusqu'au jour où son père mourut. Il dut alors revenir à Yunquera pour troquer ses bielles et ses vis contre le feu de la forge et le fer rouge. Néanmoins, chaque fois qu'une voiture arrivait au village, Tomás essuyait ses mains calleuses sur son tablier de travail, puis, aussi cérémonieux qu'un évêque, il demandait la permission de soulever le capot et de se pencher au-dessus des entrailles de l'auto. Ensuite, avec la délicatesse d'une mère envers son enfant, il examinait, touchait et manipulait chaque pièce, oubliant instantanément la rudesse et la force de ses gestes de forgeron, comme si son esprit s'élargissait au contact de la machinerie et que ses doigts prenaient vie. C'est pourquoi aucun des prisonniers ne contesta l'affirmation du gaillard, qui avait levé son visage vers le ciel dégagé en entendant le vrombissement monotone de l'avion. Et, à vrai dire, les autres se fichaient un peu d'en connaître le modèle. L'important était de savoir s'il appartenait à leur camp ou à celui de l'ennemi et, surtout, où tomberaient les bombes que renfermait son ventre de chaos.

Don Pascual ya había terminado de prepararse para oficiar la eucaristía de domingo cuando se escuchó la primera explosión. Los presos, que entretenían la mañana paseando por la galería y fumando, quedaron petrificados. Luego, las campanas comenzaron a tañer, pero todos sabían que no llamaban a misa. Era el aviso tardío de la muerte que llovía del cielo.

— ¡Están bombardeando la ciudad!

Se miraron unos a otros sin saber qué hacer. Casimiro, que era un muchacho espigado, hijo del dueño del casino de Alcalá de Henares y uno de los primeros en apuntarse a Falange, se aupó a fuerza de brazo y pudo otear a través de los barrotes oxidados.

— ¿Dónde han caído?

La pregunta, con el aliento entrecortado por el miedo, brotaba de Manuel, un estudiante de medicina asaeteado de acné que le sujetaba las piernas para facilitarle el esfuerzo.

— Creo que sale humo del Infantado.

— ¡Dios nos coja confesados!

Las explosiones ya no resonaban, pero sí lo hacían las campanas, como si se disculpasen por no haber podido avisar a tiempo.

— Pues si han acertado con el Palacio puede haber ocurrido una matanza.

Don Pascual avait fini de se préparer pour célébrer l'office du dimanche lorsqu'on entendit la première explosion. Les prisonniers, qui fumaient et se promenaient sur la galerie pour occuper la matinée, se figèrent sur place. Puis les cloches se mirent à sonner, mais ils savaient tous qu'elles n'appelaient pas à la messe. C'était l'alerte tardive de la mort qui tombait du ciel.

« Ils bombardent la ville ! »

Ils se regardèrent les uns les autres sans savoir quoi faire. Casimiro, qui était un garçon élancé, fils du propriétaire du casino d'Alcalá de Henares et l'un des premiers adhérents de la Phalange, se hissa aux barreaux rouillés à la force des bras et put regarder de l'autre côté.

« Elles sont tombées où ? »

Celui qui avait posé la question, le souffle entrecoupé par la peur, était Manuel, un étudiant en médecine ravagé par l'acné, qui lui tenait les jambes pour lui faciliter la tâche.

« Je crois qu'il y a de la fumée qui sort de l'Infantado.

— Que Dieu nous vienne en aide ! »

Les explosions ne résonnaient plus, mais les cloches, elles, continuaient de sonner, comme pour s'excuser de ne pas avoir pu prévenir à temps.

« Eh bah s'ils ont eu le Palais, ça a dû faire un massacre. »

Varios hombres se santiguaron. Y no lo hacían sólo por las posibles víctimas del mercado, los cientos de mujeres y de niños que cada domingo se paseaban entre los puestos regateando el precio de los tomates, hablando a voz en grito o cuchicheando maldades mientras sus hombres, los que no estaban presos o movilizados, tomaban unos vinos en las tabernas entre palmotadas y juramentos. Alguno de aquellos presos que vivían en Guadalajara tenía la mente puesta en su esposa, en su madre o en sus hijos, calculando entre dientes la rutina dominical de los suyos y pidiendo que los azares de la guerra hubiesen modificado sus hábitos. Pero los más, sumidos en un silencio impotente, temían por ellos mismos. En el ánimo colectivo pesaba la amenaza del bombardeo de agosto, cuando únicamente la determinación del director de la prisión privó de la venganza a una horda enfurecida por las víctimas civiles de aquel ataque. Desde entonces había llovido mucho. El Alcázar había caído en manos de los sublevados, y el estrechamiento del cerco a Madrid era una realidad palpable.

Plusieurs hommes firent leurs signes de croix. Et pas seulement pour les potentielles victimes du marché, les centaines de femmes et d'enfants qui se promenaient tous les dimanches entre les étals, négociant le prix des tomates, parlant à tue-tête ou médissant à voix basse pendant que leurs hommes, ceux qui n'étaient pas emprisonnés ou mobilisés, buvaient un coup dans les tavernes au milieu des jurons et des applaudissements. Parmi ces prisonniers vivant à Guadalajara, certains pensaient à leurs femmes, leurs mères ou leurs enfants et retraçaient tout bas leurs routines dominicales, priant pour que les hasards de la guerre aient modifié les habitudes de chacun. Mais la plupart d'entre eux, plongés dans un silence impuissant, craignaient pour leurs propres vies. Le moral collectif était plombé par la menace d'un bombardement comparable à celui du mois d'août, quand seule la détermination du directeur de la prison priva de vengeance une horde que cette attaque, responsable d'un grand nombre de victimes civiles, avait rendue furieuse. Depuis, de l'eau avait coulé sous les ponts. L'Alcazar était tombé aux mains des insurgés, et l'étau qui se resserrait autour de Madrid était devenu une réalité tangible.

El diario *La Voz* auguraba nuevas matanzas a manos de los regulares y las tropas moras como las de Córdoba, Granada o Cáceres si las milicias no resistían, y las noticias de los innumerables muertos por los bombardeos en la capital corrían de boca en boca, algunas tan demoledoras como los cincuenta infortunados niños de la escuela de Getafe, víctimas de un solo avión. Si en agosto la guerra apenas acababa de comenzar y los hombres no terminaban de creerse la realidad inconstestable de la contienda, ahora, cinco meses después, todos estaban ya bautizados en la sangre del prójimo. Todos tenían un conocido, un hermano o un amigo que había muerto por una venganza, una explosión o en uno de los innumerables frentes de batalla. Por eso, con las campanas como fondo y los lamentos ahogados de los más impresionables, ninguno de los presos dudó que, abajo, en la ciudad humeante, era su sangre la que se reclamaba para expiar el pecado de las bombas.

Pronto comenzaron a formarse corrillos. Los seminaristas se agruparon y cayeron, rodillas en tierra, alrededor del viejo don Pascual, cuya tutela espiritual había servido de baluarte ante el desfallecimiento de curas más jóvenes. Don Pascual, las manos extendidas y los ojos cerrados, predicaba acerca de la gloria del martirio, de la esperanza en el Cristo resucitado y de alcanzar la paz en la venganza del Juicio Final.

Le journal *La Voz* présageait d'autres tueries par les réguliers marocains et les troupes maures, comme celles de Cordoue, Grenade ou Cáceres, si les milices républicaines faiblissaient, et les informations concernant le nombre incalculable de morts suite aux bombardements dans la capitale circulaient de bouche en bouche et pouvaient se révéler dévastatrices, à l'image de ces cinquante malheureux enfants de l'école de Getafe, victimes d'un seul avion. Si en août, la guerre venant à peine de commencer, les hommes ne croyaient toujours pas à la réalité incontestable du conflit, à présent, cinq mois plus tard, tous avaient été baptisés du sang de leurs prochains. Tous avaient une connaissance, un frère ou un ami mort à la suite d'une explosion ou de représailles, ou sur l'un des innombrables champs de bataille. Par conséquent, avec les cloches qui sonnaient au loin et les pleurs étouffés des plus impressionnables, tous les prisonniers savaient pertinemment qu'en bas, dans la ville fumante, c'était leur sang qu'on réclamait pour expier le péché des bombes.

De petits groupes commencèrent rapidement à se former. Les séminaristes tombèrent à genoux autour du vieux Don Pascual, dont l'autorité spirituelle avait servi de refuge après la mort de prêtres plus jeunes. Don Pascual, les mains tendues et les yeux fermés, prêchait la gloire du martyr, l'espoir dans le Christ ressuscité et la vengeance du Jugement Dernier pour rétablir la paix.

Ramón Lobo, impactado como los demás por la noticia del bombardeo, decidió unirse al corrillo de Tomás, que arengaba a los muchachos de Yunquera de Henares, su pueblo, a resistir. Los guardias, que hasta minutos antes paseaban su aburrimiento por entre los presos, habían desaparecido, y únicamente Casimiro, agarrado como una hiedra a los barrotes, se erigía como enlace con el mundo exterior.

— ¡Debemos hacer una barricada!

Justino, un viejo labriego encarcelado por dar dinero al partido de Gil Robles, hizo un ademán de impotencia.

— ¿Con qué, Tomás? Sólo tenemos las mantas y las sillas de los guardias.

Tomás lo miró furibundo, como si su deseo de defenderse y luchar fuese mucho más allá de los detalles de intendencia. Cosme, su cuñado, le puso una mano sobre el hombro, tratando de calmarlo, y sugirió:

— Podemos hacer una montaña con las mantas y prenderles fuego. Cuando entren, el humo servirá de barrera y podremos hacerles frente.

La duda se adueñó del grupo. Casimiro se sujetaba al único ventanuco que daba al exterior y por el que la galería tenía una mínima ventilación, y temían que fuese el propio humo el que, finalmente, diese buena cuenta de todos ellos. Pero algo había que hacer.

Tout aussi choqué que les autres par l'annonce du bombardement, Ramón Lobo décida de rejoindre le groupe de Tomás, lequel exhortait les jeunes de son village, Yunquera de Henares, à résister. Les gardes, qui quelques minutes auparavant trompaient l'ennui en se promenant au milieu des prisonniers, avaient disparu, et seul Casimiro, accroché aux barreaux comme du lierre, faisait lien avec le monde extérieur.

« Faut faire une barricade ! »

Justino, un vieux paysan emprisonné pour avoir donné de l'argent au parti de Gil Robles, fit un geste d'impuissance.

« Avec quoi, Tomás ? On a que les couvertures et les chaises des gardes. »

Tomás lui lança un regard furieux, comme si son désir de se défendre et de lutter allait beaucoup plus loin que les détails matériels. Cosme, son beau-frère, posa une main sur son épaule pour essayer de le calmer et suggéra :

« On pourrait faire un tas avec les couvertures et y mettre le feu. Quand ils entreront, la fumée servira de barrière et on pourra leur faire face. »

Le doute s'empara du groupe. Casimiro s'accrochait à l'unique petite fenêtre qui donnait sur l'extérieur et qui ventilait un minimum la galerie, et ils craignaient qu'en définitive, ce soit la fumée elle-même qui leur règle leur compte. Mais il fallait faire quelque chose.

Casimiro les urgió:

— ¡Ya vienen!

Fue lo último que dijo antes de desplomarse. Alguien, desde abajo, se percató de la cabeza asomada por la ventana enrejada, y cuatro detonaciones impactaron contra la pared de piedra. La quinta, un tiro certero efectuado por un cazador con el pañuelo negro y rojo anudado al cuello, le perforó la frente.

— ¡Estamos muertos!

— ¡Rápido, las mantas!

Los gritos eran ya perfectamente audibles. La masa enardecida había traspasado los portones sin que en esta ocasión nadie les hiciese frente. Posiblemente, los propios guardias estuviesen guiando a los asaltantes por el edificio, y pronto el ruido de las carabinas se hizo ensordecedor. Cada cierto tiempo, al ruido creciente, se sumaba un restallido de varios disparos simultáneos que se superponía a las peticiones de clemencia y socorro. No había duda alguna, en el patio estaban fusilando a los presos de las otras galerías. Don Pascual bendecía a sus muchachos, y los hombres alrededor de Tomás blasfemaban apretando los dientes mientras la nube de humo comenzaba a espesarse haciéndoles toser.

Casimiro les pressa :

« Ils arrivent ! »

Ce furent ses dernières paroles avant de s'effondrer. D'en bas, quelqu'un avait aperçu la tête qui se trouvait derrière les barreaux de la fenêtre, et quatre balles étaient venues cribler le mur de pierre. La cinquième, un tir précis effectué par un chasseur portant autour du cou le foulard rouge et noir des anarchistes, lui avait perforé le front.

« On est mort !

— Vite, les couvertures ! »

Les cris étaient maintenant parfaitement audibles. La foule déchaînée avait franchi les portes sans que cette fois personne ne l'arrête. Les gardes eux-mêmes étaient vraisemblablement en train de guider les assaillants à l'intérieur de l'édifice, et les détonations des carabines devinrent vite assourdissantes. De temps à autre, le bruit croissant était amplifié par le claquement de plusieurs coups de feu simultanés qui couvraient les demandes de grâce et les appels au secours. Cela ne faisait aucun doute, dans la cour, on fusillait les prisonniers des autres galeries. Don Pascual bénissaient ses garçons, et les hommes réunis autour de Tomás blasphémaient en serrant les dents tandis que le nuage de fumée commençait à s'épaissir et les faisait tousser.

Ramón Lobo vio la puerta de la galería abrirse y, después, la mirada alucinada de un joven que, fusil en mano, no comprendía de dónde provenía tanto humo. Antes de que el miliciano pudiese reaccionar, Tomás lo agarró por la camisa remendada y, de un solo movimiento, lo hizo girar y estrellarse contra la pared en un crujido de huesos. Justino quiso apoderarse del arma, pero una bala arrancó un «Jesús» de sus labios y murió. Fue el principio del fin. Los milicianos que seguían al joven abrieron fuego, y Tomás fue uno de los primeros en caer mientras el resto, empujados por el pánico y el humo que amenazaba con ahogarlos, corrió hacia la puerta donde aguardaban sus verdugos. Las carreras y los disparos se sumaban a los insultos o las estériles peticiones de clemencia, pero la cortina negra y asfixiante impedía que se reconociesen unos a otros, y los presos eran abatidos o capturados cuando alcanzaban otras galerías donde los guardias de asalto continuaban sacando hombres de sus celdas. Sólo Ramón Lobo tuvo la sangre fría de cubrirse la boca con un pañuelo bordado por su madre y, de rodillas, buscando el aire limpio, llegar hasta la puerta ahora expedita y descender por la escalera que daba acceso a los sótanos.

Ramón Lobo vit la porte de la galerie s'ouvrir, puis le regard médusé d'un jeune homme qui, fusil en main, ne comprenait pas d'où provenait tant de fumée. Avant que le milicien ne puisse réagir, Tomás l'attrapa par sa chemise rapiécée, le fit tourner d'un seul geste et l'envoya s'écraser contre le mur dans un craquement d'os. Justino voulut s'emparer de l'arme, mais une balle arracha un « Seigneur ! » de ses lèvres et il mourut. Ce fut le début de la fin. Les miliciens qui suivaient le garçon ouvrirent le feu, et Tomás fut l'un des premiers à tomber tandis que les autres, poussés par la panique et la fumée qui menaçait de les étouffer, coururent vers la porte où les attendaient leurs bourreaux. Les fuites et les coups de feu se mêlaient aux insultes ou aux inutiles demandes de grâce, mais le rideau noir et asphyxiant les empêchait de se reconnaître les uns des autres, et les prisonniers étaient soit abattus, soit capturés alors qu'ils atteignaient d'autres galeries, où les gardes d'assaut continuaient de sortir des hommes de leurs cellules. Seul Ramón Lobo eut le sang froid de se couvrir la bouche avec un mouchoir brodé par sa mère, de franchir à genoux, à la recherche de l'air frais, la porte qui était maintenant dégagée et de descendre l'escalier menant aux sous-sols.

Allá abajo se encontraban las calderas, así como la lavandería y cuartos de servicio de la prisión. Huyendo de los gritos y del fuego, fue empujando puertas hasta que, en la oscuridad, encontró una que cedió a la presión y, casi paralizado por el miedo, buscó refugio bajo lo que parecía un montón de ropa abandonada.

Horas más tarde, con los asaltantes saturados de venganza, Ramón Lobo logró alcanzar la salida sorteando cuerpos y charcos de sangre y corrió hacia la libertad, salvando su vida.

En bas se trouvaient les chaudières, la buanderie et les douches de la prison. Fuyant les cris et le feu, il poussa plusieurs portes jusqu'à ce que dans l'obscurité, il en trouve une qui céda à la pression, et c'est presque paralysé par la peur qu'il se réfugia sous ce qui ressemblait à un tas de vêtements abandonnés.

Des heures plus tard, une fois les assaillants rassasiés de vengeance, Ramón Lobo réussit à atteindre la sortie en évitant les corps et les flaques de sang, puis il courut vers la liberté, sauvant ainsi sa peau.

PREMIÈRE PARTIE

(février 1943)

Tuilla (Asturias), febrero de 1943

El silbido agudo de la locomotora se prolongó hasta que una boca de luz los arrancó de la oscuridad del túnel. Ignacio, acuclillado con la espalda apoyada en una de las paredes de madera, sintió cómo el tren aminoraba su marcha y, finalmente, con un suspiro, se detenía. Los hombres, apretujados unos contra otros, se empujaban para alcanzar una de las rendijas y averiguar qué estaba sucediendo. No hacía ni media hora que los habían hecho volver a subir al tren en el apeadero de El Berrón, tras un viaje agotador desde la estación de León, atravesando la cordillera Cantábrica en una sucesión interminable de vueltas y revueltas por la montaña, y el rato que pasaron detenidos en El Berrón, con números de la Guardia Civil apuntándolos con los naranjeros, les había servido para estirar un poco las piernas y salir de la sofocante atmósfera del habitáculo.

— ¿Hemos llegado?

Tuilla (Asturies), février 1943

Le sifflement aigu de la locomotive se prolongea jusqu'à ce qu'un jet de lumière les arrache de l'obscurité du tunnel. Ignacio, accroupi, le dos appuyé contre l'un des panneaux de bois, sentit que le train ralentissait et, finalement, dans un soupir, s'arrêtait. Serrés les uns contre les autres, les hommes jouaient des coudes pour s'approcher de l'une des fentes et voir ce qu'il se passait. Cela faisait moins d'une demi-heure qu'on les avait faits remonter dans le train à l'arrêt d'El Berrón, et le moment qu'ils avaient passé là-bas, tenus en joue par les MP-28 des gardes civils, leur avait permis de s'étirer un peu les jambes et de sortir de l'atmosphère étouffante de l'habitacle, après un voyage épuisant qui avait commencé à la gare de León pour ensuite traverser² les monts Cantabriques, dans une interminable succession de tours et de détours par la montagne³.

« On est arrivé ? »

2 **Explicitation** : j'ai traduit [atravesando] par [pour ensuite traverser]. Le but était de clarifier les étapes du trajet effectué (León→les monts→El Berrón), car le texte espagnol pourrait laisser croire que le voyage s'est fait dans un autre sens (les monts→León→El Berrón), ce qui est impossible d'un point de vue géographique.

3 **Modulation de la syntaxe** : j'ai déplacé le fragment [tras un viaje...por la montaña] et je l'ai placé en fin de phrase. L'objectif était de ne pas gêner la compréhension du texte avec une incise trop longue en plein milieu et d'établir un lien plus direct avec la suite : les prisonniers avaient besoin de s'étirer les jambes et de prendre l'air parce que le voyage a été long...

Ignacio, que se había incorporado y, como el resto, trataba de saber qué ocurría, no tenía respuesta a la pregunta de Agustín, pero sonrió al joven para tranquilizarlo.

— Nos van a matar —musitó para sí el muchacho.

— Quizá se averió la máquina.

Lo dijo por decir, pero podía haber inventado cualquier otra cosa porque Agustín ya no lo escuchaba. Con la mirada en fuga al interior de sus terrores, el chico llevaba sus dedos renegridos a la boca y sus dientes roían donde ya no existían uñas que morder. A lo largo de todo el viaje no había cesado en repetir que los iban a sacar en cualquier lugar recóndito para ametrallarlos como alimañas, y esta parada inesperada lo estaba enloqueciendo. Ignacio, al que los nervios del joven no hacían más que exacerbar los suyos propios, se había visto en la obligación de confortarlo durante horas como compensación al trozo de pan duro que Agustín había compartido con él, pero ahora, en la mirada alucinada del joven, comprendió que ya se encontraba fuera de su alcance.

— ¡Vamos, basura roja, abajo!

El portón de madera se abrió con estrépito, y dos uniformados comenzaron a gritarles mientras los hombres, deslumbrados por el sol repentino, saltaban a tierra. Ignacio apretó con fuerza el hombro huesudo de Agustín hasta que éste dejó de gimotear, le susurró un «venga, chico, que no te vean llorar», y casi lo empujó fuera del tren.

Ignacio, qui s'était redressé et tentait comme les autres d'aller aux nouvelles, n'avait pas de réponse à la question d'Agustín, mais il lui sourit pour le rassurer.

« Ils vont nous tuer, se murmura le jeune garçon à lui-même.

— Peut-être que le train est en panne. »

Il le dit juste pour parler, mais il aurait pu inventer n'importe quoi d'autre, car Agustín ne l'écoutait plus. Le regard fuyant vers ses peurs les plus profondes, il portait ses doigts noirâtres à sa bouche et ses dents grignotaient là où il n'y avait plus d'ongles à ronger. Tout au long du voyage, il n'avait eu de cesse de répéter qu'on les ferait descendre dans un endroit reculé pour les fusiller comme de la vermine, et cet arrêt inattendu était en train de le rendre fou. Ignacio, les nerfs exacerbés par ceux du garçon, s'était senti obligé de le reconforter durant des heures en contrepartie du morceau de pain dur qu'Agustín avait partagé avec lui, mais à présent, à son regard halluciné, il comprit que cela n'était plus à sa portée.

« Allez, la racaille rouge, on descend ! »

La grande porte de bois s'ouvrit avec fracas, et deux gardes civils commencèrent à crier tandis que les hommes, aveuglés par le soleil soudain, sautaient à terre. Ignacio pressa fermement l'épaule osseuse d'Agustín jusqu'à ce que celui-ci cesse de pleurnicher, il lui chuchota un « allez, mon grand, faut pas qu'ils te voient pleurer » et le poussa pratiquement hors du train.

En la explanada de tierra los aguardaban los soldados que habían servido de escolta durante el viaje. Cumplidas las órdenes, se desentendieron de ellos y se juntaron a fumar, charlando y desperezándose bajo el tibio sol de mediodía. La primavera se anticipaba. Los presos, entre tanto, como si un frío repentino les hubiese llegado sólo a ellos, se agruparon como un rebaño de ovejas amedrentadas ante la proximidad de los lobos. El tren detenido humeaba, contribuyendo con toses negras a los trapos blanquecinos que corrían por el cielo. Alrededor, dos montes de castaños y robles cerraban el breve valle, en el que apenas había sitio para la vía del tren, un riachuelo vivaracho y la explanada que se prolongaba a ambos lados. A la derecha de la vía, trepando por la ladera, las casas se amontonaban en un pueblo del que surgían pequeñas columnas de humo que hablaban de cocinas de carbón y leña y de la hora de la comida, y el estómago de Ignacio rugió con el desgarró de la necesidad.

— ¿Qué van a hacer con nosotros?

El tiempo pasaba sin proporcionar respuestas. Unos cuantos soldados habían hecho piña sobre unos troncos abandonados y apostaban la paga con una baraja sobada. Nadie parecía hacer caso de los prisioneros. Lo más curioso era que únicamente habían permitido bajar a los hombres de uno de los vagones.

Sur l'esplanade de terre, les soldats qui avaient servi d'escorte pendant le voyage les attendaient. Une fois les ordres exécutés, ils se désintéressèrent d'eux et se réunirent pour fumer, discutant et s'étirant sous le tiède soleil de la mi-journée. Le printemps était en avance. Pendant ce temps-là, les prisonniers, comme si un froid soudain ne s'était abattu que sur eux, se regroupèrent tel un troupeau de moutons effrayés à l'approche du loup. Le train à l'arrêt fumait, mêlant sa toux noire aux voiles blanchâtres qui naviguaient dans le ciel. Tout autour, deux bois de chênes et de châtaigniers fermaient la petite vallée où tenaient à peine la ligne de chemin de fer, une rivière vigoureuse et l'esplanade qui s'étendait de chaque côté. À droite de la voie ferrée, grim pant sur le versant, les maisons s'entassaient en un village d'où s'élevaient de petites colonnes de fumée qui en disaient long sur les cuisinières à bois et à charbon ainsi que sur l'heure du déjeuner, et l'estomac d'Ignacio rugit avec l'effronterie du besoin.

« Qu'est-ce qu'ils vont faire de nous ? »

Le temps passait sans apporter de réponses. Quelques soldats faisaient bloc sur des troncs abandonnés et pariaient leurs soldes avec un vieux jeu de cartes. Personne ne semblait faire attention aux prisonniers. Le plus curieux, c'était qu'on avait donné la permission de descendre aux hommes d'un des wagons seulement.

Otros dos, con su carga humana hacinada, decenas de ojos y dedos sobresaliendo por entre las maderas, esperaban su destino. Unos y otros, los de la explanada y los de los vagones, se estudiaban en silencio con una mezcla de envidia, cansancio y miedo, y todos hacían cábalas inútiles acerca de la fortuna o desgracia que el destino depararía a cada uno de ellos, deseando y temiendo estar en el lugar del otro.

— ¡Nos vamos!

El capitán, que venía de dialogar con un individuo de paisano delante de la cantina de la estación, ordenó a sus hombres moverse. Cuando los prisioneros hicieron amago de regresar también al vagón, se dirigió a ellos con un lacónico «vosotros no», y les volvió la espalda. En cinco minutos, el tren reinició la marcha y, entre suspiros y bufidos, desapareció. Los prisioneros, inquietos, se atuvieron a la última orden, quedándose allí varados. En total, eran treinta y dos.

El hombre con el que se había reunido el capitán se acercó con un andar rígido, como si la espalda no acompañase la cadencia de sus caderas. Iba vestido con una chaqueta de pana en buen estado y una gorra, y desde el cinturón asomaba la culata de una pistola sobre la que jugueteaba su mano. Antes de hablarles, recorrió al grupo con una mirada feroz.

Les deux autres, leurs cargaisons humaines parquées à l'intérieur, des dizaines d'yeux et de doigts dépassant d'entre les planches, attendaient leurs destinations. Les uns et les autres, ceux de l'esplanade et ceux des wagons, s'observaient en silence avec un mélange d'envie, de fatigue et de peur, et chacun se livrait à des conjectures inutiles sur le sort heureux ou malheureux que lui réserverait le destin, rêvant et redoutant d'être à la place de l'autre.

« On repart ! »

Le capitaine, qui venait de parler avec un individu en civil devant le café de la gare, ordonna à ses hommes de bouger. Lorsque les prisonniers firent mine de remonter également dans le wagon, il s'adressa à eux avec un laconique « pas vous », et leur tourna le dos. En cinq minutes, le train redémarra et, au milieu des soupirs et des râlements, disparut. Les prisonniers, inquiets, s'en tinrent au dernier ordre et restèrent plantés là. Au total, ils étaient trente-deux.

L'homme avec qui avait parlé le capitaine s'approcha d'un pas raide, comme si son dos n'accompagnait pas le rythme de ses hanches. Il portait une veste en velours côtelé en bon état ainsi qu'une casquette, et de sa ceinture dépassait la crosse d'un pistolet sur laquelle jouait sa main. Avant de leur parler, il parcourut le groupe d'un regard féroce.

— Muy bien, inútiles. Soy Isidro, el jefe de Falange de Tuilla. No os preocupéis, tendréis tiempo de sobra para conocerme. Ya que Franco ha sido tan misericordioso como para no enviaros al paredón, donde sin duda os mandaría yo, tal y como vosotros hicisteis con José Antonio, me encargaré de que, en compensación, aprendáis a servir a España y ganaros así el derecho a tamaña clemencia.

Parecía que había estado preparando el discurso durante horas porque, satisfecho, se palmeó la barriga. Luego, como si no tuviese nada más que decir, se dio la vuelta, alejándose. Bernabé, un penado que había compartido celda con Ignacio en la cárcel de Astorga, le susurró:

— Es nuestro momento. Escapemos.

Y señaló el cercano bosque de castaños.

Pero entonces Isidro volvió sobre sus pasos.

— El ingeniero os hablará. Os esperáis aquí quietecitos aunque caigan piedras de arriba. Por cierto, si alguno tiene intención de huir, os aconsejo que os fijéis en el comité de bienvenida que os vigila desde allá.

Con un leve movimiento de barbilla indicó una mancha de avellanos situada a la ribera del río. A su sombra, vestidos con los característicos zaragüelles, fajas, chilabas y fumando pipas de *kiffi*, una patrulla de regulares los contemplaba. Isidro dejó escapar una risa burlona y desapareció por la puerta de la cantina de la estación.

« Très bien, les bons à rien. Je suis Isidro, le chef de la Phalange de Tuilla. Ne vous inquiétez pas, vous aurez largement le temps de me connaître. Puisque Franco a été assez miséricordieux pour ne pas vous envoyer au poteau d'exécution, où moi je vous enverrais sans hésiter, comme vous l'avez fait avec José Antonio, je vais m'assurer qu'en échange, vous appreniez à servir l'Espagne et à mériter une telle clémence. »

Il avait dû préparer son discours pendant des heures, car satisfait, il se tapota le ventre. Puis, comme s'il n'avait rien d'autre à ajouter, il fit demi-tour et s'éloigna. Bernabé, un condamné qui avait partagé avec Ignacio une cellule de la prison d'Astorga, lui chuchota :

« C'est maintenant ou jamais. Tirons-nous. »

Et il désigna le bois de châtaigniers tout proche.

Mais au même moment, Isidro revint sur ses pas.

« L'ingénieur va venir vous parler. Vous allez attendre ici bien sagement, quand bien même le ciel vous tomberait sur la tête. D'ailleurs, si l'un d'entre vous a l'intention de s'enfuir, je vous conseille de jeter un œil au comité de bienvenue qui vous surveille de là-bas. »

Avec un léger mouvement du menton, il indiqua une coudraie située au bord de la rivière. Dans l'ombre, vêtus de leurs caractéristiques sarouels, ceintures et djellabas, fumant leurs pipes de kif, une patrouille de réguliers les observait. Isidro laissa échapper un rire moqueur, puis disparut par la porte du café.

Poco a poco, los hombres, recuperados del miedo inicial, comenzaron a moverse en paseos cortos, con la mirada baja y el mentón hundido sobre el pecho. Deambulaban recelosos de los moros. No hablaban, simplemente se movían por no permanecer allí anclados sin saber qué hacer. Una sirena, entonces, rompió la mañana con un sonido estridente. Ignacio, al igual que una docena más de compañeros, se acurrucó inmediatamente sobre la tierra, las manos cubriendo la cabeza, con la intención de protegerse. Casi cuatro años sin guerra y aún no se habían olvidado de los bombardeos, la lluvia aleatoria y letal de la metralla y los edificios derrumbándose como castillos de naipes. De la sombra del avellanar les llegó una sonora carcajada. Las tropas moras les hacían muecas y se reían enseñando sus bocas desdentadas. Luego, uno de ellos, viendo cómo Ignacio, enfurecido, le sostenía la mirada, hizo ademán de sacar la gumía de su funda y, con el índice, dibujó un arco bajo el gaznate. Inmediatamente, Ignacio humilló la cabeza y continuó su paseo hacia ninguna parte.

Peu à peu, remis de leur peur initiale, les hommes commencèrent à faire les cent pas⁴, la tête basse et les yeux rivés au sol. Ils marchaient sans but précis en se méfiant des Maures. Ils ne parlaient pas, ils se contentaient de faire des allées et venues pour ne pas rester plantés là sans savoir quoi faire. Soudain, une sirène stridente brisa le silence de la matinée⁵. Ignacio, comme une douzaine de ses compagnons, se recroquevilla immédiatement par terre, les mains sur la tête pour se protéger. La guerre était finie depuis près de quatre ans et ils n'avaient toujours pas oublié les bombardements, la pluie aléatoire et mortelle de la mitraille et les édifices qui s'effondraient comme des châteaux de cartes. Un rire sonore leur parvint depuis l'ombre des noisetiers. Les troupes maures leur faisaient des grimaces et riaient en dévoilant leurs bouches édentées. Et lorsqu'il vit qu'Ignacio, furieux, soutenait son regard, l'un d'entre eux fit mine de sortir sa koumia de son fourreau et de lui trancher la gorge. Ignacio baissa immédiatement la tête et continua de marcher sans but.

4 **Adaptation de la traduction :** j'ai traduit [paseos cortos] par [faire les cents pas]. Dans un tel contexte, la notion de promenade semble inappropriée. J'ai donc choisi une expression signifiant « *marcher de long en large, aller et venir en attendant quelque chose* », plus proche de l'idée transmise par le texte.

5 **Modulation de la syntaxe :** j'ai choisi de déplacer l'adverbe [soudain] et de le positionner en début de phrase, pour ajouter de l'impact. L'effet recherché était notamment d'accorder la phrase avec la tension environnante.

Al este, en los límites de la explanada, había una casa. El vacío del hambre, apenas mitigado con el chusco de pan compartido con Agustín, se hacía más presente que el miedo y, viendo que pasada media hora nadie les prestaba demasiada atención, Ignacio decidió ampliar el perímetro de sus pasos erráticos con la intención de acercarse hasta la casa. Quizá allí alguien pudiese brindarle algo de alimento o, al menos, un poco de agua. Había visto a varios presos agacharse junto al río para beber de sus aguas inquietantemente negras, y el miedo a la disentería, que tantos compañeros había exterminado durante la guerra y el cautiverio, le contuvo. Entonces, desde detrás de la casa, por un camino que desaparecía entre los árboles, surgió una fila de hombres.

— ¿Quiénes son?

Ignacio oyó la pregunta de Agustín a Carlos, un anarquista de El Bierzo con el que también había coincidido en la cárcel de Astorga.

— Son mineros. A eso hemos venido, ¿no? A ser mineros.

El grupo avanzaba cansinamente en dirección al pueblo, aunque alguno desaparecía dentro de la casa avistada por Ignacio para reaparecer a los pocos minutos y seguir la estela de los otros.

À l'est, aux confins de l'esplanade, il y avait une maison. La faim, ce gouffre que le quignon de pain partagé avec Agustín avait à peine rempli, prenait le pas sur la peur, et voyant qu'au bout d'une demi-heure, personne ne faisait vraiment attention à eux, Ignacio décida d'agrandir son périmètre de marche pour se rapprocher de la maison. Peut-être que là-bas, on pourrait lui donner quelque chose à manger ou, au moins, un peu d'eau. Il avait vu plusieurs prisonniers se pencher au-dessus de la rivière pour boire son eau d'une inquiétante couleur noire, et la peur de la dysenterie, qui avait exterminé tant de compagnons pendant la guerre et la détention, l'en dissuadait. C'est alors que surgit de derrière la maison, par un chemin qui disparaissait entre les arbres, une file d'hommes.

« Qui c'est ? »

Ignacio entendit la question qu'Agustín posa à Carlos, un anarchiste d'El Bierzo qui s'était retrouvé à la prison d'Astorga en même temps qu'eux.

« Des mineurs. C'est pour ça qu'on est là, non ? Pour être mineur. »

Les hommes avançaient avec lassitude en direction du village, bien que certains aient disparu à l'intérieur de la maison aperçue par Ignacio avant de réapparaître quelques minutes plus tard et d'emboîter le pas de leurs camarades.

Los mineros, al pasar cerca del grupo de prisioneros, levantaron la vista con curiosidad, pero no se detuvieron. Alguno inclinó levemente la cabeza a modo de saludo, luego cayó en la cuenta de la presencia de los moros y... nada más.

Declinaba el sol. El estómago dolía. Era un dolor viejo, conocido, ronco, un dolor que había pasado épocas peores, días en los que había creído que jamás volvería a comer y noches en vela interminables. Pero, por más tiempo que transcurriese, Ignacio no se acostumbraba a su presencia. Así que, haciendo acopio del escaso valor que le restaba para vencer el miedo, decidió moverse en pos de saciar esa hambre inacabable. Caminó despacio, arrastrando sus botas sin cordones, notando en las plantas de los pies la humedad que traspasaba el cartón de las suelas, hundiendo más la cabeza entre los hombros como un avestruz en presencia del león, mientras un reguero de sudor le bañaba la espalda allí donde temía la bala de los moros. «¿Será primero el impacto y, después, el ruido? –se preguntó–, ¿dolerá?» «No más que el hambre.» Nunca le habían herido. En tres años de contienda jamás recibió ni siquiera una esquirla de metralla, pero nada peor que esa necesidad feroz que le agarrotaba las entrañas y le hizo desear, en tantas ocasiones, la liberación de la muerte.

Lorsqu'ils passèrent près du groupe de prisonniers, les mineurs levèrent les yeux avec curiosité, mais ne s'arrêtèrent pas. Plusieurs d'entre eux inclinèrent légèrement la tête en guise de salut, puis ils remarquèrent la présence des Maures... et voilà.

Le soleil déclinait. Son estomac lui faisait mal. C'était un mal ancien, familier, sourd, un mal qui avait traversé des moments bien plus difficiles, des jours où il avait cru qu'il ne remangerait plus jamais et des nuits blanches interminables. Mais le temps avait beau passer, Ignacio ne s'habituaît pas à sa présence. Aussi, réunissant le peu de courage qu'il lui restait pour vaincre sa peur, il décida d'agir pour satisfaire cette faim perpétuelle. Il marcha lentement, traînant ses bottes sans lacets, sentant sur la plante des pieds l'humidité qui traversait le carton de ses semelles, rentrant davantage la tête entre les épaules, comme une autruche en présence du lion, tandis qu'un filet de sueur lui coulait dans le dos, là où il redoutait la balle des Maures. *Ce sera d'abord l'impact, et ensuite le bruit ?* se demanda-t-il. *Est-ce que ça fera mal ? Pas plus que la faim.* Il n'avait jamais été blessé. En trois ans de guerre, jamais il ne reçut ne serait-ce qu'un tout petit morceau de mitraille, mais il n'y avait rien de pire que ce besoin féroce qui lui déchirait les entrailles et l'amena à souhaiter, si souvent, la libération de la mort.

Estremecido, llegó al umbral de la casa sin haber escuchado una voz de alto ni el castigo del disparo. Antes de entrar, tuvo que apartarse para dejar vía libre a un demonio negro al que no se atrevió a mirar a la cara tiznada donde resaltaban, tan blancos, los dientes. Cuando se adentró en la estancia, lo recibió un zumbido de moscas.

La luz del día que iluminaba la estancia se colaba por un pequeño ventanuco y por la puerta, cuyo hueco cubría él con su presencia. Pellejos de vino colgaban del techo, bajo el ventanuco había un par de mesas y varios taburetes de tres patas, y un largo tablón de madera apoyado en dos poyetes de roble servía de barra a la tasca tras la que le esperaba el dueño, quien al entrar Ignacio había detenido el ritmo de su navaja. Sobre el piso de tierra quedaban las astillas, restos de la vara de avellano llamada a ser bastón. El tabernero, un hombre de mejillas hundidas que se cubría con una boina negra hasta casi las cejas, posó la navaja, se sacudió los pantalones y esperó.

— ¿Tiene algo para comer?

Sólo con preguntarlo, la boca de Ignacio comenzó a salivar.

— Sardinas saladas.

Tremblant, il parvint au seuil de la maison sans avoir entendu l'ordre de s'arrêter ni le coup de feu punitif. Avant d'entrer, il dut s'écarter pour laisser passer un diable noir dont il n'osa pas regarder le visage noirci par le charbon sur lequel ressortaient, si blanches, ses dents. Lorsqu'il pénétra dans la pièce, il fut reçu par le bourdonnement des mouches.

La lumière du jour qui illuminait l'endroit filtrait par une petite fenêtre et par la porte, dont il bloquait l'embrasure par sa présence. Des outres de vins pendaient du plafond, quelques tables et plusieurs tabourets à trois pieds se trouvaient sous la fenêtre, et une longue et épaisse planche de bois posée sur deux appuis en chêne servait de comptoir derrière lequel l'attendait le patron du troquet, qui avait arrêté le mouvement de son canif lorsque Ignacio était entré. Le sol en terre était jonché de copeaux, seuls restes de la branche de noisetier appelée à devenir canne. Le tavernier, un homme aux joues creuses qui avait enfoncé son béret noir pratiquement jusqu'aux sourcils, posa son couteau, épousseta son pantalon et attendit.

« Vous avez quelque chose à manger ? »

Poser la question suffit à lui mettre l'eau à la bouche.

« Des sardines *salonas*. »

No sabía lo que eran, pero aceptó. Si allí lo comían, no podía ser malo. El hombre desapareció tras una cortinilla y reapareció con media docena de sardinas sobre una tabla y papel de estraza. Cuando ya llevaba engullidas dos, apenas sin masticar, Ignacio se percató de que las sardinas estaban prácticamente crudas, pero le dio igual. La guerra y la cárcel le habían curado de remilgos. Al fin y al cabo, eran sardinas, y no ratas, y sólo el recuerdo le estremeció. Sin percatarse, comía como si estuviese en la prisión de Astorga, medio agazapado, los codos a modo de barrera como protegiendo su ración, como si temiese que el tabernero, que le observaba en silencio, pudiese arrebatarle algo. Al terminar, exhaló un largo suspiro, se chupó los dedos salados y pidió:

— Más.

Tenía dinero. Estuvo a punto de enseñarlo por si el otro dudaba en servirle, pero éste ya había vuelto a desaparecer tras la cortinilla. Aun así, Ignacio se palpó el bulto escondido entre la ropa. En un atadillo, dentro de los calzones, guardaba el tesoro de lo que fue su abrigo, aquel hermoso abrigo que, en el otoño del 34, antes de incorporarse con su quinta al servicio militar, encargó a un sastre de Cuatro Caminos, en Madrid.

Il ne savait pas ce que c'était, mais il accepta. Si c'était ce que l'on mangeait là, ça ne pouvait pas être mauvais. L'homme disparut derrière un rideau et revint avec une demi-douzaine de sardines sur une planche et du papier. Après en avoir englouties deux, en les ayant à peine mâchées, Ignacio se rendit compte que les sardines étaient pratiquement crues, mais il s'en moqua. La guerre et la prison lui avaient ôté l'envie de faire la fine bouche. En fin de compte, c'était des sardines, pas des rats, et il frissonna à ce seul souvenir. Sans s'en apercevoir, il mangeait dans la même position que celle adoptée à la prison d'Astorga, à moitié recroquevillé, les coudes dressés à la manière d'une barrière protégeant sa ration, comme s'il craignait que le tavernier, qui l'observait en silence, puisse lui rafler quelque chose. Lorsqu'il eut fini, il poussa un long soupir, lécha ses doigts salés et demanda :

« Encore. »

Il avait de l'argent. Il était sur le point de le sortir au cas où l'autre hésiterait à le servir, mais ce dernier s'était de nouveau éclipsé derrière le rideau. Ignacio palpa tout de même le petit paquet caché sous ses vêtements. Dans une bourse, à l'intérieur de son caleçon, il gardait le trésor de ce qui fut son manteau, ce beau manteau qu'Ignacio, en automne 1934, avant d'intégrer le service militaire avec son contingent, commanda à un tailleur du quartier de Cuatro Caminos, à Madrid.

Apenas lo había usado en diez ocasiones cuando la guerra relegó la ropa de paisano al fondo de un armario que custodió su hermana, primero en Yunqueira de Henares y luego en Zaragoza. Ella se lo guardó hasta que llegó la carta. En ella, Ignacio le pedía que vendiese el abrigo porque a él, de no cambiar su situación, pronto le bastaría el que utilizaba el tío Eladio. La carta pasó la censura de la cárcel, y Trini, su hermana, entendió. Supo que su hermano necesitaba urgentemente el dinero porque, de seguir padeciendo penurias, en breve se reuniría con el tío, cuyo abrigo no era más que la caja de pino que lo abrigaba bajo tierra, allá en el pueblo. Con los cuatro duros que le llegaron sobrevivió al terrible invierno leonés, lejos de su padre y de su hermano, y seis pesetas eran el tesoro restante protegido en el atadillo.

— ¿De dónde viene?

— De Guadalajara.

Esta vez, cuando le sirvió las sardinas, el tabernero las metió una a una en el papel de estraza y las golpeó, enseñando así a Ignacio a comerlas desmigadas, ahora que parte de la furia del hambre se había calmado y tenía tiempo para aprender.

— Así que Guadalajara.

Il l'avait à peine porté plus de dix fois lorsque la guerre relégua ses vêtements de civil au fond d'une armoire laissée à la garde de sa sœur, d'abord à Yunquera de Henares, puis à Saragosse. Elle la lui avait gardée jusqu'à ce que la lettre arrive. Dedans, Ignacio lui demandait de vendre le manteau, car bientôt, si sa situation n'évolue pas, celui qu'utilisait l'oncle Eladio lui suffirait. La lettre passa la censure de la prison, et Trini, sa sœur, comprit. Elle sut que son frère avait besoin de cet argent au plus vite, car s'il continuait à souffrir des pénuries, il rejoindrait d'ici peu leur oncle, dont le manteau n'était ni plus ni moins que le paletot en pin⁶ qui l'abritait sous terre, là-bas au village. Avec les quatre douros⁷ qu'il reçut, il survécut au terrible hiver léonais, loin de son père et de son frère, et six pesetas⁸ constituaient le trésor restant qu'il protégeait dans sa bourse.

« Vous venez d'où ?

— De Guadalajara. »

Cette fois, lorsqu'il lui servit les sardines, le tavernier les déposa une à une dans le papier et les écrasa, apprenant ainsi à Ignacio à les manger émiettées, maintenant que sa faim enragée s'était en partie calmée et qu'il avait le temps d'apprendre.

« Guadalajara, donc. »

6 **Traduction:** si le terme [paletot] renvoie à un manteau, l'expression populaire [paletot en pin] désigne quant à elle un cercueil. L'auteur ayant créé une image avec ses deux éléments, j'ai choisi d'intégrer une expression qui reprend la même idée.

7 Soit 0,12€.

8 Soit 0,04€.

A punto de terminar las últimas sardinas, la sed emergió acuciante, exacerbada por la sal que preservaba al pescado del paso del tiempo.

— ¿Me pone vino?

El tabernero negó con la cabeza y señaló con la punta de la navaja la puerta.

— No hay tiempo, Guadalajara. Isidro te busca.

Quand il fut sur le point de manger les dernières sardines, la soif surgit, pressante, intensifiée par le sel préservant le poisson du temps qui passe.

« Vous me donnez du vin ? »

Le tavernier refusa d'un signe de tête et désigna la porte avec la pointe de son canif.

« Pas le temps, Guadalajara. Isidro te cherche. »

3

El ingeniero jefe era un hombre de apariencia tranquila. Fumaba en pipa, recuerdo de sus años como estudiante en Inglaterra, y protegía la garganta con una gruesa bufanda de lana. A su lado era su sombra una vieja hembra de pastor alemán que no se despegaba de sus pasos. Cuando Ignacio, con el labio partido por el culatazo de Isidro, se incorporó a la formación de presos, un breve vistazo y una bocanada de humo fueron las únicas reacciones del ingeniero.

— Todos, jefe.

Isidro había entrado en la taberna con la pistola empuñada, tal y como había visto hacer a sus admirados vaqueros aquellos domingos en que, recién bañado y con el mejor traje, bajaba a Pola de Siero a la sesión de tarde del Cine Cervantes. Como un cowboy impávido que no teme al peligro, pegó la mano armada a la pierna para dar estabilidad al disparo y contempló largamente a su víctima, como aguardando a que el otro desenfundase. Ignacio, alertado por el tabernero, había separado las manos del cuerpo, abriendo bien los dedos para mostrarse lo más indefenso posible, pero no pudo evitar un escalofrío de terror al verse enfrentado a la boca del arma.

L'ingénieur en chef était un homme d'apparence tranquille. Il fumait la pipe, souvenir de ses années d'études en Angleterre, et se protégeait la gorge avec une grosse écharpe en laine. Il y avait à ses côtés son ombre, une vieille femelle berger allemand qui ne le quittait pas d'une semelle. Lorsque Ignacio, la lèvre fendue par le coup de crosse d'Isidro, rejoignit le groupe de prisonniers, un bref coup d'oeil et une bouffée de fumée furent les seules réactions de l'ingénieur.

« Le compte est bon, chef. »

Isidro était entré dans la taverne l'arme au poing, imitant les cow-boys qu'il allait admirer le dimanche quand, fraîchement lavé et vêtu de son plus beau costume, il descendait à Pola de Siero pour assister à la séance de l'après-midi du Cinéma Cervantès. Tel un intrépide *vaquero* qui ne craint pas le danger, il plaqua sa main armée contre sa jambe pour stabiliser le tir et contempla longuement sa victime, comme s'il attendait que l'autre dégaine. Ignacio, alerté par le tavernier, avait détaché les bras de son corps, en ouvrant grand les mains pour se montrer le plus vulnérable possible, mais il ne put retenir un frisson de terreur en voyant le canon de l'arme pointé sur lui.

No era la primera vez que le ocurría y, como entonces, un acto reflejo le llevó a entrecerrar los ojos a la espera de la brutal detonación. Isidro, sonriendo peligrosamente, masculló una imprecación, a la que Ignacio sólo fue capaz de responder con un lamento: «Tenía hambre», leyendo en las pupilas del hombre su sentencia. La irrupción inesperada de la mujer del tabernero quebró la amenaza.

— ¡Isidro, coño, que acabo de barrer!

Era una mujer menuda, de cintura inabarcable, calzada con madreñas y todavía con la cesta llena con los huevos que acababa de recoger del gallinero entre las manos. Isidro parpadeó como si saliese de un sueño, se tocó la visera de la gorra con la punta de los dedos, como un galán de blanco y negro, y su sonrisa se distendió hasta enseñar los dientes.

— No era mi intención, Candela. Anda, ponme una *cacipla*.

Bebió el vino acompañado del imparable moscardeo alrededor de las tiras con cola y la respiración pesada de Candela, que había decidido quedarse hasta que las aguas se remansaran. Al terminar el vaso, lo dejó sobre la madera y, tras guiñar a la mujer en jarras, se volvió a Ignacio.

— ¡Tú, escoria, vuelve con los tuyos antes de que me arrepienta!

Ce n'était pas la première fois que cela lui arrivait, et comme alors, un réflexe le poussa à fermer les yeux en attendant la brusque détonation. Souriant dangereusement, Isidro marmonna une malédiction à laquelle Ignacio ne put répondre que par une plainte : « J'avais faim », lisant sa condamnation dans le regard de l'homme. L'irruption inespérée de la femme du tavernier mit fin à la menace.

« Isidro, putain, je viens de balayer ! »

C'était une petite femme au tour de taille imposant, chaussée de sabots, et qui avait encore dans les mains le panier plein d'oeufs qu'elle venait de ramasser dans le poulailler. Isidro cligna des yeux comme s'il sortait d'un rêve, toucha la visière de sa casquette du bout des doigts, tel le gentleman d'un film en noir et blanc, puis son sourire s'élargit jusqu'à révéler ses dents.

« Ce n'était pas mon intention, Candela. Allez, sers-moi une *cacipla*. »

Il but son vin accompagné des mouches qui bourdonnaient sans relâche autour des rubans englués et de la lourde respiration de Candela, décidée à rester tant que le calme ne serait pas revenu. Lorsqu'il eut fini son verre, il le laissa sur le comptoir, fit un clin d'oeil à la femme qui attendait les poings sur les hanches et se tourna vers Ignacio.

« Toi, l'ordure, retourne avec les tiens avant que je change d'avis ! »

Al pasar a su lado para ganar la salida, la culata de la pistola impactó contra la boca del preso, rompiéndole el labio y provocándole un intenso dolor. Ignacio se tambaleó, pero no se quejó ni se volvió y, escupiendo sangre, apuró el paso hasta encontrar refugio entre los demás prisioneros.

— Soy el ingeniero Santiago de Rosas Guzmán, director de La Colonia y del pozo Mosquitera, adonde pertenecéis desde ahora mismo.

El ingeniero, una vez solucionado el incidente con la incorporación del hombre que faltaba en el recuento, paseaba mientras hablaba, escoltado por la perra.

— Vuestro destino habría sido el pozo Fondón, en Sama, donde han ido el resto de vuestros compañeros de viaje para seguir un régimen penitenciario como el que habéis vivido hasta ahora, pernoctando en prisión y trabajando doce horas diarias, seis días a la semana, en redención misericordiosa de vuestras condenas.

Ignacio sentía cómo se le inflamaba el labio, aunque, por fortuna, ya había dejado de sangrar tan profusamente. Y aunque las moscas se le pegaban a la herida abierta, no se atrevía a espantarlas con la mano, vigilado como estaba por la sonrisa cínica de Isidro, que aguantaba la charla del ingeniero de pie, a varios metros de distancia.

Quand il passa à ses côtés pour atteindre la sortie, la crosse de son pistolet s'abattit sur la bouche du prisonnier et lui éclata la lèvre en provoquant une intense douleur. Ignacio tituba, mais il ne se plaignit pas, ne se retourna pas et tout en crachant du sang, il accéléra l'allure jusqu'à ce qu'il ait trouvé refuge au milieu des autres détenus.

« Je suis l'ingénieur Santiago de Rosas Guzmán, le directeur de La Colonie et du puits Moustiquaire, auquel vous appartenez désormais. »

L'ingénieur, une fois l'incident résolu avec le retour de l'homme qui manquait à l'appel, allait et venait en même temps qu'il parlait, escorté par sa chienne.

« Vous auriez dû finir au puits Sans Fond, à Sama, là où est parti le reste de vos compagnons de voyage pour bénéficier d'un régime pénitentiaire comme celui que vous avez connu jusqu'à maintenant, en dormant en prison la nuit et en travaillant pendant douze heures la journée, six jours par semaine, pour la rédemption miséricordieuse de vos condamnations. »

Ignacio sentait sa lèvre gonfler, mais par chance, elle avait arrêté de saigner aussi abondamment. Et les mouches avaient beau venir se poser sur la plaie ouverte, il n'osait pas les chasser de la main, car Isidro, qui subissait le discours de l'ingénieur debout à plusieurs mètres de distance, le surveillait avec un sourire cynique.

— Ése era vuestro destino. Pero a nuestra empresa le hacen falta hombres. El carbón es un bien necesario para levantar el país, y vosotros, que tanto habéis hecho para destruirlo, seréis los brazos que ayudarán a apuntalarlo de nuevo desde los cimientos. Por eso el ministerio ha tenido a bien proporcionarnos reclusos que aliviarán esta carestía de trabajadores. Sin embargo, y como podéis observar, aquí la situación será diferente a la que estáis acostumbrados y a la que os aguardaba en Fondón. Nosotros no tenemos alambradas, ni torres de vigilancia, ni siquiera soldados para que os custodien —y con la boquilla de la pipa apuntó en derredor suyo, a los montes que constituían la barrera natural—. Trabajaréis seis días en turnos de ocho horas. También recibiréis instrucción religiosa impartida por don Hilario, el señor cura. Los domingos tendréis obligación de asistir al oficio religioso, y cada mañana saldréis a practicar gimnasia y os encargaréis del cuidado y mantenimiento de las instalaciones que os han sido designadas. Fuera de eso, tendréis permiso para pasear cuando estéis libres de turno o de cualquier trabajo que los vigilantes os indiquen, y los domingos podréis recibir visitas de familiares, así como correspondencia y paquetes. Pero no quiero que nadie se equivoque. Eso no os convierte en hombres libres.

« Voilà ce qui vous attendait. Mais notre entreprise a besoin d'hommes. Le charbon est une ressource nécessaire pour redresser le pays, et vous qui avez tant fait pour le détruire, vous serez les bras qui aideront à le faire renaître de ses cendres. C'est pourquoi le ministère a eu l'obligeance de nous fournir des détenus qui combleront ce manque de travailleurs. Toutefois, comme vous pouvez le voir, la situation ici sera différente non seulement de celle à laquelle vous êtes habitués, mais aussi de celle qui vous attendait au puits Sans Fond. Nous, nous n'avons pas de barbelés, pas de miradors, pas même de soldats pour vous surveiller. »

Et il désigna avec le bec de sa pipe les collines environnantes qui constituaient la barrière naturelle.

« Vous travaillerez six jours par semaine par tranche de huit heures. Vous recevrez également une instruction religieuse dispensée par le prêtre Don Hilario. Vous devrez assister à la messe tous les dimanches, faire de l'exercice chaque matin et assurer l'entretien des installations qui vous ont été indiquées. En dehors de ça, vous aurez la permission de vaquer à vos occupations⁹ lorsque vous aurez fini votre travail ou n'importe quelle autre tâche assignée par les surveillants, et le dimanche, vous pourrez recevoir la visite de vos familles, ainsi que du courrier et des colis. Mais que personne ne se fasse d'illusions. Cela ne fait pas de vous des hommes libres.

9 **Adaptation de la traduction:** là encore, le terme [pasear] est inadapté au contexte. D'autant qu'en lisant le livre en entier, on apprend que les prisonniers ne peuvent pas aller où ils veulent. Par contre, ils peuvent jouer au football, aux cartes, écrire... D'où ma traduction [vaquer à vos occupations].

Pertenecéis, hasta que un Tribunal declare lo contrario, a un batallón de prisioneros que redimen pena con el trabajo. Prisioneros, sí. Pero trabajadores. Y como tales pienso trataros. Si vosotros cumplís, yo cumpliré –y aquí detuvo el discurso los segundos necesarios para sostener la mirada de cada uno de los miserables que le escuchaban, expectantes todos, la mayoría incrédulos, y mantuvo sus ojos firmes en cada hombre el tiempo que consideró necesario como si estuviese así sellando un acuerdo inquebrantable y dándoles tiempo a ponderar el contenido de sus palabras–. Creedme. Os convertiré en trabajadores útiles para el Estado, y os trataré como a tales. Recibiréis un jornal de dos pesetas diarias del que se os descontará una como pago de vuestra manutención. Se os ubicará en La Colonia, donde deberéis permanecer confinados en el horario nocturno sin excepción alguna a esta norma, y os someteréis a las medidas de vigilancia que el jefe de la Falange, don Isidro, y que el encargado de La Colonia, Damián, tomen a bien considerar.

Jusqu'à ce qu'un Tribunal déclare le contraire, vous appartenez à un bataillon de prisonniers qui rachètent leur peine par le travail. Des prisonniers, oui. Mais qui travaillent. Et c'est ainsi que je pense vous traiter. Si vous tenez vos engagements, je tiendrai les miens. »¹⁰

Il interrompit alors son discours pendant quelques secondes, le temps pour lui de soutenir le regard de chacun des misérables qui l'écoutaient, tous dans l'expectative, incrédules pour la plupart, et garda les yeux rivés sur chaque homme le temps qu'il jugea nécessaire, comme pour sceller avec eux un accord inébranlable et leur permettre de mesurer le poids de ses paroles.

« Faites-moi confiance. Je ferai de vous des travailleurs utiles pour l'État, et je vous traiterai comme tels. Vous recevrez un salaire journalier de deux pesetas¹¹, dont une sera prélevée pour payer vos frais. Vous serez logés à La Colonie, où vous devrez rester confinés toutes les nuits sans exception, et vous vous plierez aux mesures de surveillance que le chef de la Phalange, Don Isidro, et le responsable de La Colonie, Damián, jugeront utiles.

10 **Modulation de la syntaxe** : je n'ai pas souhaité conserver l'incise au milieu du discours, trop longue à mon sens pour garder la mise en forme originale. Et puisque l'incise débute par [detuvo su discurso], j'ai choisi d'interrompre moi aussi ce discours par un retour à la ligne.

11 Soit 0,01€

Y si alguno, a pesar de las bondades que el nuevo régimen brinda para su redención, decidiese traicionar esta confianza y escapar, o participar en actividades subversivas, o no someterse a alguna de las normas, sepan que mi paciencia tiene un límite, que estas montañas son enemigos feroces para aquellos que las desconocen, y que los regulares del teniente Tariq tienen la misión de mantener el orden en estos pagos –todos los ojos convergieron en los moros–. Mientras permanezcáis dentro del perímetro marcado y cumpliendo con vuestro trabajo, estaréis bajo mi jurisdicción. Cualquier problema, indisciplina o castigo pasará por mí y mis subalternos. Fuera de ahí... –y bastó con que la boquilla de nuevo fuese el puntero que señalase, en esta ocasión, a las tropas moras, para que todos terminasen de comprender. Sin embargo, fue el tono amable de su despedida, tras un discurso falto de emoción y cargado de soflamas que sonaban a arenga necesaria, lo que más sorprendió a los hombres.

— Procuren recuperar fuerzas. Mañana recibirán la visita del doctor, y los que sean considerados aptos, el lunes bajarán al pozo.

Et si l'un d'entre vous, malgré les bontés dont le régime fait preuve pour sa rédemption, décide de trahir cette confiance et de fuir, ou de participer à des activités subversives, ou de ne pas se soumettre à certaines règles, sachez que ma patience a des limites, que ces montagnes sont des ennemis féroces pour ceux qui ne les connaissent pas, et que les réguliers du lieutenant Tariq ont pour mission de maintenir l'ordre sur le domaine. »

Tous les regards convergèrent vers les Maures.

« Tant que vous restez dans la zone délimitée et que vous accomplissez votre travail, vous serez sous ma responsabilité. N'importe quel problème, indiscipline ou sanction passera par moi et mes subalternes. Hors d'ici... »

Et il suffit que le bec de la pipe désigne, cette fois, les troupes maures pour que tous finissent de comprendre. Cependant, ce fut le ton aimable qu'il employa au moment de prendre congé, après un discours dénué d'émotion et riche en sermons ressemblant à une harangue nécessaire, qui surprit le plus les hommes.

« Tâchez de reprendre des forces. Demain, vous recevrez la visite du médecin, et ceux qui sont jugés aptes descendront lundi dans le puits. »

La Colonia estaba quinientos metros de la estación, y hasta allí fueron caminando custodiados por varios hombres de la Falange comandados por Isidro. El edificio era una construcción de ladrillo visto con una gran sala de grandes ventanales cercados por castaños y chopos, y una humedad intensa proveniente del río Candín que tiraba la carga de las paredes interiores. En la sala había literas de dos en dos filas. Cada litera tenía un armario de madera con un número escrito con tinta. En la pared del fondo colgaba un gran crucifijo y, a ambos lados de éste, los retratos de Francisco Franco y de José Antonio Primo de Rivera. Una puerta comunicaba el dormitorio con un pasillo que a la izquierda se abría al cuarto de aseo con sus piletas, y también daba acceso a las letrinas, y de frente se llegaba a las cocinas, donde dos mujeres del pueblo habían sido contratadas para el rancho de los reclusos. Después de las cocinas estaban los cuartos reservados para los vigilantes. Y, frente al edificio, mirando al sur, una explanada abierta bañada por el sol que ayudaba a liberarse de la sensación de humedad que se aferraba a los huesos como una segunda muda cuando se pasaba demasiado tiempo entre las paredes del edificio. Allí encontraron, fumando, al que iba a ser el encargado de la vigilancia de La Colonia.

La Colonie se situait à cinq cents mètres de la gare, et ils marchèrent jusqu'à là, escortés par plusieurs hommes de la Phalange aux ordres d'Isidro. C'était un bâtiment en brique pourvu d'une grande salle, avec de grandes fenêtres cernées par des châtaigniers et des peupliers, et une forte humidité remontant de la rivière Candín imprégnait les murs intérieurs. Dans la salle, il y avait deux rangées de lits superposés, disposant chacun d'une armoire en bois où un numéro était écrit à l'encre. Sur le mur du fond, on avait accroché un grand crucifix et, de part et d'autre, les portraits de Francisco Franco et de José Antonio Primo de Rivera. Une porte reliait le dortoir et un couloir : à gauche, celui-ci conduisait à la salle d'eau et à ses lavabos, et permettait d'accéder aux latrines ; en face, il menait aux cuisines où deux femmes du village avaient été engagées pour préparer la gamelle des prisonniers. Derrière les cuisines se trouvaient les pièces réservées aux surveillants. Et face au bâtiment, une esplanade ouverte et exposée plein sud était baignée par le soleil, lequel aidait à se débarrasser de la sensation d'humidité recouvrant les os comme une seconde peau lorsque l'on passait trop de temps entre ses murs. C'est là qu'ils retrouvèrent, en train de fumer, celui qui serait le surveillant en chef de La Colonie.

— Escoria, éste será, en ausencia de don Santiago, quien dirigirá vuestros destinos.

Damián escupió una hebra de tabaco y le dio la mano a Isidro.

— ¿El jefe?

— En las oficinas. Son tuyos.

La sonrisa que esbozó se prolongó por la ausencia de carne que una bala le había birlado en las trincheras de Buenavista durante el sitio de Oviedo, en el invierno del 36.

— Déjame a Velasco y a Paquito. Hoy habrá que demostrar a estos pelagatos quién manda aquí.

Mientras Isidro regresaba hacia el pueblo, se acordó del preso que le había dejado en evidencia con don Santiago, y lamentó no habérselo indicado a Damián. Luego, se encogió de hombros. Tiempo tendría de ajustar cuentas.

« En l'absence de Don Santiago, c'est lui qui aura votre sort entre les mains, bande de vermines. »

Damián cracha un brin de tabac et tendit la main à Isidro.

« Le chef ?

— Dans les bureaux. Ils sont à toi. »

Le sourire qu'il esquissa se prolongea à cause de l'absence de chair, soufflée par une balle dans les tranchées de Buenavista lors du siège d'Oviedo en hiver 1936.

« Laisse-moi Velasco et Paquito. Aujourd'hui, il va falloir montrer à ces pauvres types qui commande ici. »

Tandis qu'Isidro retournait vers le village, il se souvint du prisonnier qui l'avait fait remarquer devant Don Santiago, et il regretta de ne pas l'avoir signalé à Damián. Puis il haussa les épaules. Il aurait bien le temps de régler ses comptes.

Santiago de Rosas dormía la siesta. Era un hábito que no había perdonado ni siquiera durante su periodo de estudios en Inglaterra, un país donde dormir a mitad de día, aunque sólo fuesen quince minutos, era considerado un acto de vagancia manifiesta. Cada tarde, después de comer, Santiago se tumbaba en la cama sobre la colcha, sin deshacerla. Se acostaba vestido, con cuidado de adoptar una postura que no le arrugase la camisa, aunque tomaba la precaución de descalzarse para no manchar la colcha de hilo con los zapatos. Una vez tumbado, se echaba por encima un fino cobertor, aunque el calor que desprendía *Emma*, su perra, que se tumbaba de un salto a su lado, era más que suficiente para el breve sueño al que se abandonaba. Dormía profundamente, sin soñar, y a los quince minutos exactos, lúcido y descansado, se quitaba el antifaz de los ojos y salía del cuarto dispuesto a reemprender el trabajo. Esta rutina sólo se alteraba levemente los domingos cuando, después de la siesta, en lugar de regresar a las oficinas del pozo Mosquitera, se calzaba sus pantuflas y, pertrechado de pipa y periódico, buscaba su rincón en la galería. Sentado en la mecedora, leía y disfrutaba de la vista sobre el valle hasta que el atardecer lo sumía en sombras.

Santiago de Rosas faisait la sieste. C'était une habitude à laquelle il n'avait pas renoncé, pas même pendant ses études en Angleterre, un pays où dormir en milieu de journée, ne serait-ce que quinze minutes, était considéré comme un acte de paresse manifeste. Tous les après-midi, après le déjeuner, Santiago s'allongeait sur son lit, sans le défaire. Il se couchait tout habillé, en prenant soin d'adopter une position qui ne froisserait pas sa chemise, et se déchaussait, par précaution, pour ne pas salir le dessus-de-lit en lin avec ses chaussures. Une fois couché, il ramenait sur lui une fine couverture, bien que la chaleur que dégageait sa chienne *Emma*, qui d'un bond venait se coucher près de lui, soit plus que suffisante pour le petit somme auquel il s'abandonnait. Il dormait profondément, sans rêver, et au bout de quinze minutes exactement, lucide et reposé, il enlevait le masque de ses yeux et sortait de la pièce prêt à reprendre le travail. Cette routine ne variait légèrement que le dimanche lorsque après sa sieste, au lieu de regagner les bureaux du puits Moustiquaire, il enfilait ses chaussons et allait s'installer à sa place habituelle dans la véranda, muni de sa pipe et de son journal. Assis dans son fauteuil à bascule, il lisait et profitait de la vue sur la vallée jusqu'à ce que la nuit tombante la plonge dans l'obscurité.

En algún momento, Juana, la criada, entraba y dejaba sobre la mesita de cristal una taza de chocolate humeante y un trozo de bizcocho casero, y volvía a desaparecer, silenciosa como un fantasma. Pero ese domingo, al entrar Juana en la galería, el ingeniero echó en falta el chocolate. Intrigado, elevó la vista por encima del periódico.

— El señor Onésimo desea hablar con usted.

Onésimo debía el no estar muerto a la profesión. Su militancia en el Frente Popular, donde figuró en las listas electorales de los comicios de febrero del 36, aunque no obtuvo escaño parlamentario, y su nombre entre los afiliados a la Unión General de Trabajadores habrían bastado para que lo «paseasen» cualquier noche sin necesidad de juicio. Cuando el coronel Aranda se alzó inesperadamente en armas en Oviedo, tras negarse a pertrechar a las dos columnas de mineros que marcharon a socorrer Madrid el 18 de julio de 1936, Onésimo tomó parte activa en la reorganización administrativa y militar dentro de la desarbolada zona republicana. Colaboró en el Comité Provincial del Frente Popular mientras éste estuvo en Sama, pero cuando en septiembre del 36 se trasladó dicho comité a Gijón, Onésimo decidió quedarse.

À un moment, Juana, la domestique, entra et déposait sur la petite table en verre une tasse de chocolat fumant et une part de gâteau maison, avant de disparaître de nouveau, silencieuse comme une ombre. Mais ce dimanche-là, lorsque Juana entra dans la véranda, l'ingénieur remarqua l'absence du chocolat chaud. Intrigué, il leva les yeux par-dessus son journal.

« Monsieur Onésimo souhaite vous parler. »

Si Onésimo était toujours en vie, c'était grâce à son métier. Son militantisme au sein du Front Populaire, où il était apparu sur les listes électorales du scrutin de février 1936, bien qu'il n'ait pas obtenu de siège parlementaire, et son nom figurant parmi les adhérents de l'Union Générale des Travailleurs auraient suffi pour qu'un soir, on l'emmène « faire un tour » sans passer par la case procès. Lorsque le colonel Aranda s'empara subitement des armes à Oviedo, après avoir refusé de ravitailler les deux colonnes de mineurs parties au secours de Madrid le 18 juillet 1936, Onésimo participa activement à la réorganisation administrative et militaire dans la zone républicaine mise à mal. Il collabora avec le Comité Provincial du Front Populaire tant que celui-ci se trouva à Sama, mais quand le dit comité fut transféré à Gijón en septembre 1936, Onésimo décida de rester.

Y es que Onésimo era médico, de pueblo, no político, y convenció a sus superiores de que sería más útil allá en la cuenca, organizando un hospital de sangre para las tropas y preparándose para afrontar lo que se preveía como una larga contienda. Cuando, cuatrocientos días más tarde, cayó Asturias y, con ella, todo el frente norte, Onésimo no huyó. Y no porque no quisiese salvar la vida embarcando en Gijón — hasta él habían llegado informaciones contrastadas de la represión en zonas como Teverga o Grado —, pero el maldito juramento lo retuvo. Había heridos que no podían ser transportados, hombres que habían combatido y estaban heridos por las mismas ideas que él propugnó, y no merecían quedar abandonados en la derrota, a merced del enemigo. Así que, tras una noche de reflexión abrazado a una botella de coñac, decidió quedarse a sabiendas de lo que le aguardaba.

Por fortuna para él, se equivocó.

— ¡Querido doctor! ¿Malas noticias para usted? ¿Ha caído Londres? ¿Rusia decidió rendirse? No trae buena cara.

En sus habituales tertulias desde la trinchera intelectual que les separaba, habían convertido la contienda mundial en un partido de fútbol donde cada uno militaba en un equipo obviando la sangre.

Car Onésimo était médecin, de campagne, pas homme politique, et il convainquit ses supérieurs qu'il serait plus utile là-bas, dans la vallée, à mettre sur pied un hôpital de campagne pour les troupes et à se préparer à affronter une bataille qui prévoyait d'être longue. Quatre cents jours plus tard, lorsque les Asturies tombèrent en entraînant tout le front nord, Onésimo ne prit pas la fuite. Et pas parce qu'il ne voulait pas sauver sa peau en embarquant à Gijón – des informations fiables sur la répression dans des zones comme Teverga ou Grado lui étaient parvenues –, mais parce que le maudit serment l'en empêcha. Il y avait des blessés qui ne pouvaient pas être transportés, des hommes qui avaient combattu et avaient été blessés pour avoir défendu les mêmes idées que lui, et ils ne méritaient pas d'être abandonnés dans la défaite, laissés à la merci de l'ennemi. Alors, après une nuit de réflexion, une bouteille de cognac dans les bras, il décida de rester tout en sachant ce qui l'attendait.

Heureusement pour lui, il se trompa.

« Mon cher docteur ! Vous avez reçu de mauvaises nouvelles ? Londres est tombé ? La Russie a décidé de se rendre ? Vous n'avez pas bonne mine. »

Lors de leurs habituelles conversations, malgré le fossé intellectuel qui les séparait, ils avaient transformé la lutte mondiale en un match de football où chacun militait pour son équipe, en reléguant le sang sur le banc de touche.

Pero esta vez Onésimo no entró al juego. Santiago, que se había levantado para darle la mano, constató con sorpresa que el médico, a pesar de ser domingo, vestía de manera descuidada y no se había rasurado. Su patrona, Candela, la dueña de la taberna, se preocupaba de no dejarle salir de la habitación si no vestía la camisa que ella le había dejado limpia y planchada sobre la cama, y sólo una causa mayor podría justificar aquel aspecto desaseado. Temiéndose un accidente en el pozo, Santiago aguardó con impaciencia a que Onésimo dejase de acariciar a *Emma*, que también se había incorporado para hacer fiestas al recién llegado, pero Onésimo se estaba tomando su tiempo para revelar las malas nuevas.

— Vengo de La Colonia, ingeniero.

En su fuero interno, Santiago respiró aliviado. Si no había sido en el pozo, cualquier otro problema podría solucionarse. Con una sonrisa, ofreció al médico pasar a la galería.

— Venga, acompáñeme a tomar un chocolate. Siéntese. Charlaremos más a gusto.

Con una seña indicó a Juana que preparase las tazas, y él mismo fue hasta el aparador donde guardaba los licores a por una botella de whisky de Escocia y dos vasos.

Los sirvió y, mientras Onésimo, que no había vuelto a hablar, mojaba los labios, él llenó la cazoleta de la pipa y la prendió.

Mais cette fois, Onésimo ne rentra pas dans son jeu. Santiago, qui s'était levé pour lui serrer la main, constata avec surprise que le médecin, bien qu'on soit dimanche, était négligemment habillé et ne s'était pas rasé. Candela, la patronne de la taverne et sa logeuse, veillait à ne pas le laisser sortir de sa chambre s'il ne portait pas la chemise qu'elle déposait sur son lit, propre et repassée, et seul un cas de force majeure pouvait justifier cet aspect aussi peu soigné. Craignant un accident au puits, Santiago attendit avec impatience qu'Onésimo finisse de caresser *Emma*, qui s'était également redressée pour faire la fête au nouveau venu, mais Onésimo était en train de prendre tout son temps pour révéler les mauvaises nouvelles.

« Ingénieur, je viens de La Colonie. »

En son for intérieur, Santiago poussa un soupir de soulagement. Si rien n'était arrivé au puits, n'importe quel autre problème pourrait être résolu. Avec un sourire, il proposa au médecin de passer dans la véranda.

« Allez, venez prendre un chocolat avec moi. Asseyez-vous. Nous serons plus à l'aise pour discuter. »

D'un geste, il demanda à Juana de préparer les tasses, et alla lui-même jusqu'au buffet où il gardait les liqueurs pour y prendre une bouteille de whisky écossais et deux verres.

Il fit le service et, tandis qu'Onésimo, qui n'avait pas réouvert la bouche, trempait ses lèvres, il remplit le fourneau de sa pipe et l'alluma.

— Usted dirá —le animó, una vez expelida la primera bocanada. Pero viendo que al doctor le costaba encontrar las palabras que diesen forma a su inquietud, Santiago trató de ayudarle—. Vamos, Onésimo, no ha venido hasta aquí hoy para restregarme por las narices lo de Stalingrado. Algo ha visto en La Colonia que le preocupa. ¿Acaso los hombres están en tan mal estado? Dejé ordenado que los alimentasen bien. Desde Prisiones me aseguraron que me enviarían a trabajadores en buenas condiciones, aptos para la mina, pero usted mejor que nadie conoce la situación de nuestras cárceles. Medio millón de hombre y mujeres no son fáciles de mantener, y menos después de la guerra, pero nuestro Caudillo teme dejar libre a elementos tan peligrosos. Imagínese, un ejército de desharrapados muertos de hambre sueltos por ahí. Menudo escándalo para las buenas gentes.

Santiago sólo se consentía estas ironías en presencia de Onésimo. La adhesión pública del ingeniero al régimen era inquebrantable. Había militado en la CEDA desde el principio, manteniéndose fiel a Gil Robles incluso tras la debacle de las elecciones, y también después, cuando el Glorioso Movimiento negó al líder conservador cualquier papel en la nueva España y éste prefirió quedarse en Portugal.

« Je vous écoute », l'encouragea-t-il, une fois expulsée la première bouffée.

Mais voyant que le médecin avait du mal à trouver les mots qui donneraient corps à son inquiétude, Santiago tenta de l'aider.

« Allons, Onésimo, vous n'êtes quand même pas venu jusqu'ici aujourd'hui pour vous vanter de votre victoire à Stalingrade. Vous avez vu quelque chose à La Colonie qui vous inquiète. Les hommes seraient-ils si mal en point ? J'ai demandé qu'on les nourrisse bien. L'administration pénitentiaire m'a assuré qu'on m'enverrait des travailleurs en bonne condition physique, aptes à la mine, mais vous savez mieux que personne dans quel état sont nos prisons. Ce n'est pas facile de nourrir un demi-million d'hommes et de femmes, encore moins après la guerre, mais notre *Caudillo* a peur de laisser en liberté des éléments aussi dangereux. Imaginez un peu, une armée de déguenillés morts de faim qui vont et viennent en toute liberté. Vous parlez d'un scandale pour les braves gens. »

Santiago ne se permettait ce genre d'ironies qu'en présence d'Onésimo. L'adhésion de l'ingénieur au régime était de notoriété publique et inébranlable. Dès le début, il avait milité au sein de la CEDA et était resté fidèle à Gil Robles, aussi bien après la débâcle des élections que plus tard, lorsque le Glorieux Mouvement refusa d'attribuer le moindre rôle dans la nouvelle Espagne au leader conservateur, qui préféra rester au Portugal.

Santiago, durante los años republicanos, había creído en la necesidad de una mano dura como la del general Primo de Rivera para devolver la cordura a las veleidades revolucionarias de anarquistas, comunistas y socialistas, y abominaba de los excesos de un Estado ateo y proletario adonde parecía conducirles la izquierda de Largo Caballero o Azaña. Pero jamás, ni en sus peores sueños, llegó a sospechar que la dictadura de Franco tuviese que sustentarse en semejante baño de sangre.

— Va a tener que pedir que le proporcionen al menos dos hombres más.

Santiago detuvo el vaivén de la mecedora.

— ¿Dos hombres? No pueden haberse escapado. Nuestro jefe de Falange, Isidro, ya me lo habría restregado por las narices. Tiene que ser peor – y al ver que el médico apretaba los labios, le ordenó–: ¡Hable, no me tenga así! ¿Teme a Isidro? ¡Me hago responsable de su seguridad!

Onésimo cabeceó, suspirando.

Pendant les années républicaines, Santiago avait cru en la nécessité d'une main de fer comme celle du général Primo de Rivera pour ramener à la raison les anarchistes, communistes et socialistes qui manifestaient des velléités révolutionnaires, et il avait en horreur les excès d'un État athée et prolétaire vers lequel semblait les conduire la gauche de Largo Caballero ou d'Azaña. Mais jamais, pas même dans ses pires cauchemars, il n'avait été jusqu'à soupçonner que la dictature de Franco allait se nourrir d'un tel bain de sang.

« Vous allez devoir demander qu'on vous fournisse au moins deux hommes supplémentaires. »

Santiago interrompit le va-et-vient de son fauteuil à bascule.

« Deux hommes ? Ils n'ont pas pu s'échapper. Notre chef de la Phalange, Isidro, me l'aurait déjà jeté à la figure. Ce doit être plus grave. »

Et voyant que le médecin pinçait les lèvres, il lui ordonna :

« Parlez, enfin ! Ne me laissez pas comme ça ! Vous avez peur d'Isidro ? Je me porte garant de votre sécurité ! »

Onésimo hocha la tête en soupirant.

— No me malinterprete, ingeniero, pero en estos tiempos no creo que eso esté en su mano. Mi vida vale lo que la dolencia de espalda de Isidro permita. Si mi muerte fuese su voluntad, usted no podría garantizar mi integridad ni un minuto más de lo que él quisiera. Como tampoco ha podido garantizar la de esos prisioneros a los que usted denomina trabajadores. Damián y los suyos me llevaron esta mañana a La Colonia para confirmar la muerte de dos de ellos, y otro más morirá en las próximas horas si ese Creador en el que ustedes creen no intercede obrando un milagro.

« Ne le prenez pas mal, ingénieur, mais par les temps qui courent, je ne crois pas que cela soit en votre pouvoir. Ma vie dépend uniquement du bon vouloir d'Isidro. S'il voulait ma mort, vous ne pourriez garantir mon intégrité une minute de plus de ce que lui aura décidé. Tout comme vous n'avez pas pu garantir celle de ces prisonniers que vous appelez travailleurs. Damián et les siens m'ont conduit ce matin à La Colonie pour confirmer la mort de deux d'entre eux, et un troisième mourra dans les heures à venir si ce Créateur en qui vous autres croyez n'intervient pas pour faire un miracle. »

Ignacio contempló el agujero. Porque eso es lo que era; un gran agujero oscuro y profundo, una sima que se abría como boca directa al infierno, que engullía hombres para regurgitarlos envueltos en polvo de carbón. Le flaquearon las piernas. Hasta entonces, la rabia había sido su único sentimiento. Desde que la realidad incontestable de Damián y sus secuaces borrara en sangre las falsas ilusiones levantadas por el ingeniero, un rencor aletargado tras cuatro años de cárcel amenazaba con amotinarse.

— Yo me voy, Ignacio. Deséame suerte.

Bernabé se lo susurró al pasar a su lado camino de la puerta. No hubo tiempo para desearle nada. Cuando su compañero apenas rozaba ya la linde del bosque, un golpe brutal abrió la frente de Bernabé. Detrás de un castaño, armado con un grueso garrote había surgido Velasco, uno de los hombres de Damián. El preso se derrumbó, pero no tuvo la fortuna de perder la conciencia. De nada sirvieron sus excusas, articuladas a duras penas entre el dolor y la sangre, ni la loca intervención de dos hermanos vallisoletanos, ambos trabajadores del ferrocarril y cenetistas que se libraron de milagro de las matanzas durante la guerra en Valladolid.

Ignacio observa le trou. Car c'est bien ce que c'était ; un grand trou obscur et profond, un gouffre qui menait droit en enfer, une bouche qui engloutissait des hommes pour les régurgiter couverts de suie. Ses jambes se mirent à trembler. Jusqu'alors, il n'avait ressenti que de la rage. Depuis que Damián et ses acolytes, incontestablement réels, avaient détruit par le sang les fausses illusions suscitées par l'ingénieur, une rancoeur rendue apathique par quatre années de prison menaçait de se révolter.

« Moi, je m'en vais, Ignacio. Souhaite-moi bonne chance », lui avait murmuré Bernabé en passant près de lui pour atteindre la porte.

Il n'eut pas le temps de lui souhaiter quoi que ce soit. Son compagnon n'avait pas encore atteint la lisière du bois qu'un coup brutal lui ouvrit le front. Caché derrière un châtaignier, Velasco, l'un des hommes de Damián, avait surgi armé d'un épais gourdin. Le prisonnier s'effondra, mais il n'eut pas la chance de perdre connaissance. Ses excuses, articulées à grand-peine dans la douleur et le sang, ne servirent à rien, pas plus que la folle intervention de deux frères vallisolétans, cheminots et membres de la CNT, qui par miracle échappèrent aux tueries lorsque la guerre faisait rage à Valladolid.

Damián formó a los prisioneros en el patio y, vigilados a punta de fusil, les obligó a asistir como convidados de piedra a la brutal paliza. Esa primera noche Ignacio lloró, pero no por la muerte de Bernabé, ese leonés inquieto, pareja de mesa en innumerables partidas de mus en la cárcel de Astorga, ni por los dos hermanos a los que también dieron por muertos, a pesar de que el menor todavía respiraba cuando llegó el médico. Lloró de cólera inútil, de esperanza perdida, de impotencia ante esa realidad que les golpeaba como un martillo pilón sin atisbos de un mañana. La noche siguiente les visitó el ingeniero jefe. El hombre, con un rictus amargo y tono amable para con los presos, se condolió de la pérdida sufrida sin dejar de advertir de los peligros de no seguir las normas, y les prometió que si cumplían su parte del trato, sucesos tan lamentables no volverían a repetirse. Fue un discurso del que emanó sinceridad, donde en ningún instante les perdió la cara, pero, detrás de él, Damián, ante cada promesa, abría mucho los ojos y dibujaba una «o» de sorpresa con los labios mientras el resto de los vigilantes apenas podía contener la risa. Ignacio, de nuevo en formación en el mismo lugar donde el día anterior fue obligado a asistir a los asesinatos, tuvo claro quién ostentaba el poder en La Colonia. La ingenuidad, estupidez o ignorancia de don Santiago sólo sirvió para incrementar su cólera.

Damián mit les prisonniers en rang dans la cour et, sous la menace des armes, les obligea à assister impuissants au brutal passage à tabac. Au cours de cette première nuit, Ignacio pleura, mais pas pour la mort de Bernabé, ce Léonais nerveux, son partenaire de jeu lors d'innombrables parties de cartes disputées dans la prison d'Astorga, ni pour les deux frères qu'on pensait morts également, même si le plus jeune respirait encore lorsque le médecin arriva. Il pleura de colère inutile, d'espoir perdu, d'impuissance face à cette réalité qui les frappait de plein fouet, broyant comme un marteau-pilon toute trace de lendemain. Le soir suivant, l'ingénieur en chef leur rendit visite. L'homme, avec un rictus amer et un ton aimable qu'il réservait aux prisonniers, leur présenta ses condoléances pour la perte subie, en les mettant une nouvelle fois en garde contre les risques de ne pas respecter les règles, et leur promit que s'ils remplissaient leur part du marché, des événements aussi regrettables ne se reproduiraient pas. De la sincérité émanait de ce discours pendant lequel il les regarda toujours bien en face, mais derrière lui, Damián, après chacune de ses promesses, écarquillait les yeux et un « o » de surprise se dessinait sur ses lèvres tandis que le reste des surveillants pouvait à peine se retenir de rire. Ignacio, de nouveau en rang là où il avait dû assister aux assassinats de la veille, comprit qui détenait le pouvoir à La Colonie. La naïveté, la stupidité ou encore l'ignorance de Don Santiago ne servit qu'à accroître sa colère.

Pero esa mañana, toda esa rabia se transformó en miedo una vez que vio ante sí la boca abisal del pozo oculta bajo el castillete.

El grupo de Damián les había obligado a formar a las cinco de la madrugada, todavía a oscuras y con el frío del dormitorio, frío que las exiguas mantas apenas mitigaban pegado a los huesos. En la explanada de La Colonia entonaron el *Cara al sol*, pegando los cuerpos unos a otros lo más posible para guarecerse de la lluvia que ya caía y, después, acudieron en fila a la cocina para desayunar. A las seis, se arracimaban frente a las oficinas del pozo Mosquitera.

En lugar del ingeniero jefe, postrado por una fiebre repentina, les habló un subalterno recién salido de la universidad, un joven que oficiaba como ayudante en todo lo que se refería al papeleo. El muchacho ocultó el miedo que le provocaban esos rojos convictos fingiendo que los estudiaba con indiferencia. Pero no logró disimular el temblor en la voz cuando ordenó:

— Denles la ropa, calzado y una lámpara. Adolfo los distribuirá más tarde.

Algunos de los prisioneros, en el vestuario, al ver el pantalón y la camisa que les adjudicaban para trabajar, optaron por continuar con la ropa que llevaban puesta.

Mais ce matin-là, toute cette rage se transforma en peur lorsqu'il découvrit devant lui le gouffre abyssal du puits dissimulé sous le chevalement.

Les hommes de Damián les avaient obligés à se mettre en rang à cinq heures du matin, dans le noir et glacés jusqu'aux os, car les rares couvertures qu'ils avaient à leur disposition ne les protégeaient guère du froid qui régnait dans le dortoir. Sur l'esplanade de La Colonie, ils entonnèrent *Cara al sol*, en se serrant le plus possible les uns contre les autres pour se protéger de la pluie qui tombait, puis ils se rendirent en rang à la cuisine pour le petit déjeuner. À six heures, ils se rassemblaient devant les bureaux du puits Moustiquaire.

L'ingénieur en chef, cloué au lit par une fièvre soudaine, fut remplacé¹² par un subalterne fraîchement sorti de l'université et faisant office d'assistant pour tout ce qui concernait la paperasse. Le jeune homme dissimula la peur que lui inspiraient ces criminels rouges en faisant mine de les étudier avec indifférence. Mais il ne parvint pas à masquer le tremblement de sa voix lorsqu'il ordonna :

« Donnez-leur les vêtements, des chaussures et une lampe. Adolfo les répartira plus tard. »

Dans le vestiaire, certains prisonniers, en découvrant leurs chemises et leurs pantalons de travail, préférèrent garder les vêtements qu'ils portaient.

12 **Adaptation de la traduction** : j'ai traduit [les habló] par [fut remplacé]. Car le subalterne ne s'adresse pas directement aux prisonniers. Par contre, il donne des ordres, accueille les autres mineurs, traite avec les différents responsables de la mine...

La que les daban estaba en mejores condiciones. También les dieron alpargatas. Luego, les asignaron una percha, una especie de plato pendido de una cadena que ocupaba poco espacio, y allí dejaron las ropas de calle junto a una pastilla de jabón con la que, a la salida del turno, podrían asearse en las duchas de la compañía.

— ¿Hay agua caliente? —preguntó Agustín al primer minero que se cruzó. El hombre le miró extrañado y, luego, antes de responder, le sonrió con amabilidad.

— Claro, compañero. Muy caliente.

En la lampistería hicieron cola con el resto de los mineros que llegaban para incorporarse al turno de mañana. Cuando a Ignacio le llegó el turno, el lampistero le instruyó:

— Recuerda tu número. 771. Lo dirás al entregar la lámpara y mañana cuando la pidas.

Así pertrechado, pues, con un pantalón excesivamente holgado que apretó como pudo con el cinto, una camisa de franela que le provocaba picor en la piel y la lámpara 771, se dispuso a esperar al lado del pozo junto al resto.

Desde la intimidante sombra del castillete, con el ruido de la jaula como fondo, Ignacio contempló la llegada de nuevos mineros por los caminos. Alguno de ellos, al alcanzar las inmediaciones del pozo, se dejaba caer en silencio sobre una madera para recuperar el aliento.

Ceux qu'on leur donnait étaient en meilleur état. On leur distribua également des espadrilles. Puis on leur attribua un portant, une sorte de plateau suspendu à une chaîne, qui prenait peu de place et où ils laissèrent leurs vêtements de ville ainsi que la savonnette avec laquelle, à la fin de leur poste, ils pourraient se laver dans les douches de l'exploitation.

« Il y a de l'eau chaude ? », demanda Agustín au premier mineur qu'il rencontra.

L'homme le regarda avec surprise et lui sourit gentiment avant de répondre.

« Bien sûr, camarade. Très chaude. »

Ils firent la queue à la lampisterie avec les autres mineurs qui arrivaient pour se joindre au groupe du matin. Lorsque vint le tour d'Ignacio, le lampiste lui expliqua :

« Souviens-toi de ton numéro. 771. Tu le donneras quand tu ramèneras la lampe, et demain quand tu la demanderas. »

C'est donc affublé d'un pantalon beaucoup trop large, qu'il resserra comme il put avec la ceinture, d'une chemise en flanelle qui le démangeait et de la lampe 771 qu'il se rendit près du puits pour attendre avec les autres.

Dans l'ombre intimidante du chevalement, avec le bruit de la cage en fond sonore, Ignacio observait les nouveaux mineurs qui arrivaient de différents côtés. Aux abords du puits, l'un d'entre eux se laissa tomber en silence sur un morceau de bois pour reprendre son souffle.

Venían a pie, atravesando bosques y montes, desde sus casas sitas a muchos kilómetros de distancia. Otros, los menos, llegaban en bicicleta, y todos, antes de entrar a la jaula que los bajaría a las galerías, fumaban con el ansia de quien puede estar echando su último cigarrillo.

Un minero viejo, con barba cana y una mano a la que le faltaban dos dedos, se les acercó y, sin presentarse, comenzó a aleccionarlos acerca de los peligros de la mina.

— Atentos a la llama —les dijo cuando llegó el tiempo de hablarles de los gases—. Si veis que se apaga el velón, ¡*cuidado!* El ácido acabará con vosotros en un santiamén. El gas que apaga la llama va *pol suelu*, traidor como una víbora. Sentiréis frío en *les piernes*, que *ye* la muerte enroscándose *pa* arriba. Ya podéis correr. Pero si se aviva la llama como si la azuzase el *diablu*, *entos el peligru tará* en lo alto —y elevó la lámpara muy despacio por encima de su cabeza—. Tenéis que *facér* esto *pa tar avisaos*. Arriba *espéraros* el grisú, el gas que explota. *Levantay* con *cuidao* la lámpara, y si veis que empieza a brillar como si se *vos* apareciese la mismísima Virgen, *bajayla* otra vez muy despacio y *buscay* al vigilante.

Certains venaient à pied, traversant des montagnes et des forêts depuis leurs maisons situées à de nombreux kilomètres de là, alors que d'autres, moins nombreux, faisaient le trajet en bicyclette. Et tous, avant d'entrer dans la cage qui les descendrait dans les galeries, fumaient avec ardeur, comme s'ils savouraient là leur dernière cigarette.

Un vieux mineur à la barbe blanche, avec une main à laquelle il manquait deux doigts, s'approcha d'eux et commença, sans se présenter, à leur faire la leçon sur les dangers de la mine.

« *Milez* la flamme, leur dit-il lorsque vint le moment de leur parler des gaz. Si vous *voéyez* qu'la lampe s'éteint, *attintion* ! L'acide se débarrassera de vous en un rien de temps. Le gaz qui éteint la flamme se faufile sur le sol, traître comme une vipère. Si vous sentez le *fro* dans les *gampes*, ça veut dire qu'la mort *o comminché* à s'enrouler autour d'vous des *piés à l'tiète*. Vous pouvez déjà courir. Mais si la flamme se ravive, comme si qu'le diable était en train de l'exciter, alors c'est qu'le danger vient d'en haut. »

Et il souleva sa lampe très lentement au-dessus de sa tête.

« Ça, c'est ce que vous *dvez* faire pour *savoér*. Ce qui vous attendra en haut, c'est le grisou, le gaz qui explose. Levez *duchmint* la lampe, et si vous voyez qu'elle *comminche* à briller, comme si qu'la *Vierche* elle-même vous apparaissait, baissez-la tout *duchmint* et allez *querre* l'porion. »

Los prisioneros, todos con un brazalete negro que los distinguía del resto de los trabajadores, se miraron unos a otros, amedrentados, mientras el viejo continuaba desgranando los peligros de derrumbes, inundaciones, explosiones e incendios, y Agustín, que era uno de los más jóvenes, vomitó el revoltijo de café de malta y pan negro del desayuno. El viejo, satisfecho del resultado de su exposición, les guiñó un ojo y se volvió al hombre que se había parado a su espalda.

— Ya los tienes *preparaos*, Adolfo. *Nun* creo que *fagan* hoy abajo *demasiaes tonterías*.

Adolfo era un minero de una gran corpulencia que no doblegaba ante sus más de cincuenta años. El pelo gris asomaba bajo la boina, y colgado de la nariz le crecía un bigote profuso y anárquico, aunque lo que más llamó la atención a los presos fue la culata de la pistola que asomaba desde el bolsillo de su pantalón. Adolfo era un somatén.

Los estudió despacio, calibrándolos, pero en mitad de su observación, el joven oficinista, cubierto por un grueso tabardo y más blanco que un muerto, apareció acompañado por una pareja de la Guardia Civil. Con ellos iban seis hombres.

— Adolfo, los de Fondón.

Les prisonniers, qui avaient tous un brassard noir les distinguant du reste des travailleurs, se regardèrent les uns les autres, effrayés, et tandis que le vieux continuait d'énumérer les différents risques d'éboulements, d'inondations, d'explosions et d'incendies, Agustín, qui était l'un des plus jeunes, vomit le mélange de café malté et de pain noir avalés au petit déjeuner. Le mineur, satisfait de l'effet produit par son exposé, leur fit un clin d'oeil et se tourna vers l'homme qui s'était arrêté derrière lui.

« *I sont prêts, Adolfo. Aujourd'hui, j crois pas qu'i vont foaire trop de bêtises en bas.* »

Adolfo était un mineur de forte corpulence qui ne pliait pas sous le poids de ses cinquante ans passés. Ses cheveux gris dépassaient de son béret, et une moustache garnie et anarchique lui poussait sous le nez, bien que ce soit surtout la crosse du pistolet dépassant de la poche de son pantalon qui attira l'attention des prisonniers. Adolfo était un *somatén*¹³.

Il les étudia lentement, les jugeant du regard, mais au milieu de son observation, le jeune subalterne, vêtu d'un épais manteau et plus pâle qu'un mort, réapparut en compagnie de deux gardes civils. Six hommes les suivaient.

« *Ceux de Sans Fond, Adolfo.* »

13 Corps armé d'auto-défense civile, séparé de l'armée et assurant la protection des terres et des individus. Sous le régime franquiste, les *somatén* bénéficiaient d'une autorisation exceptionnelle les autorisant à porter une arme. Ils ne pouvaient agir seuls et étaient intégrés à des troupes de la Garde Civile, en cas d'urgence ou de besoin. Dans les mines, ils jouaient le rôle de surveillants.

Uno de los guardias saludó brazo en alto a Adolfo, y éste respondió con gesto desmañado para desentenderse después, dejando luego al muchacho, a quien la Benemérita intimidaba más aún que los prisioneros, que se encargase de resolver los trámites burocráticos. Cuando los uniformados se encaminaron con el joven a las oficinas, se giró hacia los nuevos pero sin acercarse, manteniéndose a un par de metros de distancia, y saludó:

— Faustino.

El que así se llamaba inclinó levemente la cabeza.

— Me alegra verte, Faustino —y, tras avisar a uno de los vigilantes de la mina, ordenó al grupo del tal Faustino—: Acompañad a éste. Él os dará lo que necesitáis.

Entre los prisioneros de La Colonia se elevó un murmullo, sorprendidos por la llegada de aquellos hombres escoltados. El somatén se había alejado para hablar con el encargado de la jaula, y ellos se vieron inesperadamente libres, con Damián ausente y un nutrido grupo de mineros que les observaban desde lejos. Ignacio, al que los nervios le atenazaban el estómago apenas templado por el café de malta, vio una mula parada a pocos metros. El animal, un viejo espécimen enganchado a un vagón, holicaba el suelo yermo y negro como si de allí fuese a brotar, de repente, una brizna de hierba.

L'un des gardes salua d'un bras levé Adolfo, qui lui répondit d'un geste maladroit avant de détourner son attention, laissant ensuite au jeune homme, encore plus intimidé par la *Benemérita* que par les prisonniers, le soin de s'occuper des démarches administratives. Lorsque les gardes et le subalterne prirent le chemin des bureaux, Adolfo se tourna vers les nouveaux venus, sans s'approcher, en restant à quelques mètres de distance, et salua l'un d'entre eux :

« Faustino. »

Celui qui se prénommaît ainsi baissa légèrement la tête.

« Content de te voir, Faustino. »

Et après avoir appelé l'un des surveillants de la mine, il ordonna au groupe de ce Faustino:

« Accompagnez-le. Il vous donnera ce dont vous avez besoin. »

Un murmure s'éleva parmi les prisonniers de La Colonie, surpris par l'arrivée de ces hommes escortés. Le somatén s'était éloigné pour discuter avec le responsable de la cage, et ils étaient soudainement libres, sans Damián, observés de loin par tout un groupe de mineurs. Ignacio, dont les nerfs tenaillaient son estomac à peine rassasié par le café malté, aperçut une mule immobile non loin de là. L'animal, un vieux spécimen attelé à une berline, fouillait la terre noire et sèche comme si un brin d'herbe allait subitement y pousser.

Una punzada de melancolía dibujó los melonares de su juventud, los campos de trigo y las vides preñadas de uva y se acercó a la bestia de carga. Al sentir la llegada de Ignacio, el animal, nervioso, agitó la testa, pero Ignacio le habló lento con palabras ininteligibles, voces ancestrales aprendidas de su abuelo y de su padre. Luego, le acarició la pelambreira hasta calmarlo. De algún modo, con ese contacto familiar, él también se tranquilizaba.

— *Nótase que entiende, amigo.*

Al volverse, descubrió a su lado al viejo minero que había estado amedrentándolos con los terrores de la mina.

— Esta mula *ye* como yo, *ta casi pa* caldo. *Les sus pezuñas* tienen más galería que la *mitá* de los presentes.

— ¿Trabajan mulas abajo?

Un accès de mélancolie dessina les melonnières de sa jeunesse, les champs de blé et les vignes chargées de raisin, puis il s'approcha de la bête de somme. Lorsqu'il le sentit arriver, l'animal, nerveux, secoua la tête, mais Ignacio lui parla lentement, avec les paroles incompréhensibles et les voix ancestrales qu'il tenait de son père et de son grand-père. Il caressa ensuite son poil jusqu'à ce que la mule se calme. D'une certaine façon, ce contact familial l'apaisait également.

« Figure-toi qu'*a comprind* ce que tu dis, mon ami. »

Quand il se retourna, il vit à côté de lui le vieux mineur qui les avait effrayés avec les dangers de la mine.

« Cette mule, elle est comme moi, elle a presque un *pié* dans la *tompe*. Ses *chabots* ont plus d'galerie au compteur que la *mitan* d'ceux qui sont là.

— Il y a des mules qui travaillent en bas ?

— Claro, *amigu*. ¿O *quiés* que *tamién* tiremos nosotros de *les vagonetes*? *Nun* nos faltaba más que eso. *Fai* años, *sí*. Eso *facíase*. Guajes, *muyeres*. Yo no lo conocí. Luego llegaron *les mules*. Pero *pa Yesca acabose*. Se llama *Yesca* —y al nombrarla, le acarició el morro—. *Ye* que de joven *encendíase* como la yesca. Lo que hubo que bregar *pa domala...* si lo sabré yo, que empecé de caballista con ella. Ahora *nun* bajamos *ningún* de los dos. Somos *vieyos*. Aunque *Yesca*, ya la ves, *nun* se acostumbra a la luz.

La mula, ya tranquila, volvía a estar con la cabeza inclinada hacia el suelo, como si huyera del día, refugiándose en el barro manchado de carbón. Mientras charlaba, el minero lió un cigarrillo y, al descubrir que Ignacio no perdía de vista el tabaco, se lo ofreció.

— Toma, hombre —insistió, ante la vergüenza de Ignacio—, si a mí *siéntame mal*. Hala, vuelve con los tuyos. Llegó la hora de *trabayar*. *Fúmalu* cuando salgas. *Necesitaraslo*.

Y rió con ganas mientras obligaba a *Yesca* a arrastrar el vagón lleno de carbón.

Los seis nuevos ya habían regresado con las lámparas, hachas y picas, y se colocaron a un lado, junto a Adolfo.

— Bien sûr, mon ami. Qu'est-ce que *tu vux*, qu'on tire les *barous* nous-mêmes ? Manquerait plus qu'ça. Il y a des années, oui, ça *s'foaisoit*. C'était les femmes et les *infants* qui s'occupaient de ça. Moi, j'ai pas connu. Et puis les mules ont débarqué. Mais pour Amadou, c'est fini. Amadou, qu'*a* s'appelle. »

Et tandis qu'il prononçait son nom, il lui caressa le museau.

« Parce que *quind* elle était jeune, elle s'enflammait comme l'amadou. On en a bavé pour la dresser... j'en sais quelque chose, j'ai *comminché* comme m'neu d'bidet avec elle. Maintenant, aucun de nous deux descend. On est trop *viu*. Mais Amadou, tu vois, elle n'arrive pas à s'habituer à la *leumière*. »

La mule, maintenant qu'elle s'était calmée, avait de nouveau baissé la tête, comme si elle voulait fuir le jour, et s'était réfugiée dans la boue charbonneuse. Tout en parlant, le mineur se roula une cigarette, qu'il offrit à Ignacio lorsqu'il remarqua que ce dernier ne quittait pas le tabac des yeux.

« Prend-la, p'tit gars, insista-t-il devant l'embarras d'Ignacio. Moi, ça m'a réussi pas. Allez, *ratorne* avec les tiens. Il est l'heure d'*ouvrer*. Tu la fumeras à la sortie. T'en auras besoin. »

Et il rit de bon cœur, en obligeant Amadou à tirer la berline pleine de charbon.

Les six nouveaux étaient déjà revenus avec leurs lampes, leurs haches et leurs pics, et s'étaient placés sur le côté, près d'Adolfo.

— Estos que veis —les dijo el somatén a todos— son picadores. Prisioneros, como vosotros, pero mineros de primera. Así que lo que ellos ordenen dentro del pozo será como si yo mismo lo hiciese —y, hecha esta aclaración, prosiguió—: Acompañaréis al hombre que os asigne, y trabajaréis como guajes para él. Ya podéis aprender rápido, por la cuenta que os trae. Si alguno no cumple, si de alguien recibo queja, me encargaré yo mismo de que lo lamente. Y, ahora, atentos, porque en cuanto tengáis a vuestro minero, bajaréis al pozo.

Y comenzó a repartirlos entre los hombres que se iban aproximando a un gesto suyo. Al llegar a Ignacio, tras tasarlo brevemente, nombró «Faustino». Ignacio blasfemó en su fuero interno. De entre todos los mineros, incluidos los seis presos, le tenía que tocar el amigo del somatén. Un chivato, sin duda. Renegando, se prometió mantener la distancia.

Cuando los grupos estuvieron hechos, el encargado de la jaula corrió las persianas y los animó:

— Pasad, que hay para todos.

Con más o menos aprensión, entre las risas de los veteranos, fueron ganando la plataforma sin mirar la sima que se abría bajo el suelo metálico.

Le *somatén* s'adressa à l'ensemble du groupe :

« Les hommes que vous voyez là sont des piqueurs. Des prisonniers, comme vous, mais des mineurs de premier rang. Alors à l'intérieur du puits, les ordres qu'ils vous donneront, c'est comme s'ils venaient de moi. »

Cette précision faite, il poursuivit :

« Vous irez avec le piqueur que je vais vous désigner et vous travaillerez pour lui en tant qu'hercheurs. Vous avez tout intérêt à apprendre rapidement. Si vous ne faites votre boulot ou si quelqu'un se plaint de vous, je veillerai personnellement à ce que vous le regrettiez. Et maintenant, écoutez-bien, parce que dès que vous aurez votre mineur, vous descendrez dans le puits. »

Et il commença à former les groupes tandis que les hommes s'approchaient à son signal. Lorsque vint le tour d'Ignacio, après l'avoir jaugé rapidement, il désigna « Faustino ». Ignacio jura en son for intérieur. De tous les mineurs, y compris les six prisonniers, il avait fallu qu'il tombe sur l'ami du *somatén*. Un mouchard, sans aucun doute. En râlant, il se promit de garder ses distances.

Une fois les groupes formés, le machiniste ouvrit les grilles de la cage et leur lança :

« Entrez, il y en aura pour tout le monde. »

Avec plus ou moins d'appréhension, au milieu des rires des vétérans, ils gagnèrent la plateforme sans regarder le gouffre qui s'ouvrait sous le sol métallique.

Los mineros se colocaban en la parte externa y los nuevos se recogían en el centro, hasta que le llegó el turno a Agustín. El muchacho, al que no le había abandonado el temblor desde la llegada al pozo, en lugar de entrar cayó al suelo como una piedra y quedó encogido como un embrión. Los espasmos mostraban que lloraba. Los mineros le rodearon, sin saber muy bien qué hacer, diciendo cosas como «ánimo, chaval», «venga, *home*, que *nun ye pa tanto*», pero el chico era víctima de una crisis nerviosa y no escuchaba. Entonces se abrió paso Damián, pertrechado con su lámpara. Al ver allí tirado a Agustín, le dio una patada en los riñones y le gritó:

— ¡Levántate, idiota, o te deslomo!

Dos patadas después, el muchacho gemía pero seguía sin moverse, abrazado a su cabeza como si así pudiese desaparecer. Exasperado, Damián llamó a un vigilante y ordenó:

— Lleva a esta escoria cobarde a La Colonia. Ya me entenderé con él a la salida. Pero que nadie le dé de comer, ¿me has oído? No comerá hasta que no baje. ¡Y vosotros!, ¿qué miráis? ¡A trabajar, coño, que no os pagan por hacer sombra!

Damián era vigilante de primera en el pozo Mosquitera.

Les mineurs se plaçaient contre les parois de la cage tandis que les nouveaux se regroupaient au centre. Puis vint le tour d'Agustín. Au lieu d'entrer, le jeune homme, qui n'avait pas cessé de trembler depuis son arrivée au puits, tomba au sol comme une masse et se replia en position foetale. Les spasmes montraient qu'il pleurait. Les mineurs l'entourèrent, sans très bien savoir quoi faire, en lui disant des choses comme « courage, gamin », « allez, *home*, c'est pas si *tarrecible* », mais le garçon était victime d'une crise de nerfs et n'écoutait pas. C'est alors que Damián, muni de sa lampe, se fraya un passage jusqu'à lui. En voyant Agustín couché par terre, il lui envoya un coup de pied dans les reins et lui cria :

« Abruti, lève-toi ou je te crève ! »

Après deux autres coups, le garçon gémissait mais ne bougeait toujours pas, les bras passés autour de sa tête comme s'il pouvait ainsi disparaître. Exaspéré, Damián appela un surveillant et lui ordonna :

« Emmène ce sale trouillard à La Colonie. Je m'expliquerai avec lui à la sortie. Mais que personne ne lui donne à manger, t'as compris ? Il ne mangera pas tant qu'il sera pas descendu. Et vous, qu'est-ce que vous regardez ? Au travail, putain, on vous paie pas pour faire de l'ombre ! »

Au puits Moustiquaire, Damián était chef porion, l'un des responsables de la mine.

Cuando le llegó el turno a Ignacio de entrar en la jaula, su pie vaciló antes de dar el paso sobre el abismo, pero una mano pétrea lo empujó mientras le murmuraban:

— Vamos, tú. No me vas a dejar mal.

Era Faustino, su picador. Ignacio no tuvo tiempo de maldecirlo porque, nada más entrar, la persiana se cerró y la jaula, con un estruendo horrisono, le sumergió en la oscuridad.

Au moment où Ignacio dut à son tour entrer dans la cage, son pied hésita avant de faire un pas au-dessus de l'abîme, mais une main ferme le poussa tandis qu'on lui murmurait :

« Allez, toi, avance. Me laisse pas en plan. »

C'était Faustino, son piqueur. Ignacio n'eut pas le temps de le maudire, car juste après être entré, la grille se referma et la cage, dans un fracas assourdissant, le plongea dans l'obscurité.

Sudor, oscuridad, humedad, calor. Cada minuto que pasaba en la rampla sentía que se ahogaba. El agujero le recordaba más a las oquedades de las lombrices de tierra que a un lugar apto para el trabajo de hombres, y no cesaba de toser y escupir negro. «Pronto te acostumbrarás», le aseguraban. Pero llevaba una semana y no se acostumbraba. Al menos, ya apenas sentía el dolor en las rodillas. «Tienes que bajar por ahí. Fíjate en nosotros y apóyate en las mampostas.» Eso ocurrió el primer día. Ante él, una rampa casi vertical por la que los hombres subían y bajaban agachados como si paseasen en mitad del campo, hablando, gritando o gastándose bromas mientras desaparecían engullidos por la oscuridad tenebrosa, apenas resplandores que se alejaban. Y querían que él hiciese lo mismo. Que se aventurase en aquella tumba únicamente pertrechado con la lámpara.

— ¿Qué son mampostas?

Diez minutos después, el miedo había desaparecido. Sólo quedaba el dolor.

Sueur, obscurité, humidité, chaleur. À chaque minute passée sur la desquindrie, il sentait que l'air lui manquait. Le trou lui évoquait davantage les terriers des lombrics qu'un lieu approprié au travail des hommes, et il ne cessait de tousser et de cracher du noir.

« Tu vas vite t'y habituer », lui assurait-on.

Mais il était là depuis une semaine et il ne s'y habitait pas. Au moins, il ne sentait presque plus la douleur dans ses genoux.

« Tu dois descendre par là. Fais comme nous et aide-toi des pieds-droits. »

C'était son premier jour. Devant lui, une pente presque verticale où les hommes cassés en deux montaient et descendaient comme s'ils se promenaient au milieu des champs, en parlant, criant ou plaisantant, tandis qu'ils disparaissaient, avalés par l'obscurité ténébreuse, et que leurs lampes perdaient peu à peu de leur éclat. Et on voulait qu'il en fasse de même. Qu'il s'aventure dans cette tombe uniquement muni de sa lampe.

« C'est quoi, les pieds-droits ? »

Dix minutes plus tard, la peur avait disparu. Seule la douleur subsistait.

El esfuerzo de arrastrarse por aquel espacio reducido, contraído por el abismo que presentía en el siguiente paso, sujetándose como un náufrago a cada madera que posteaba la rampla, había pasado una factura muy elevada a sus debilitados músculos. Lo que empezó como un agarrotamiento terminó con la sensación insoportable de que le cercenaban las rodillas. Y lloró.

— Vete abajo a descansar. Por hoy tienes bastante. Te acostumbrarás.

Pero no, no se acostumbraba.

Con el dinero del abrigo cada vez más menguado se compró una boina. Fue después de hacerse una brecha contra un costero. La sangre coagulada se apelmazó con el polvo del carbón en una fea costra. Avisado por los compañeros, Adolfo, el vigilante de su galería, le envió afuera para que el médico efectuase una cura de urgencia, pero antes le recomendó:

— Compra una boina.

Y eso hizo. La boina no le libraba de los golpes duros, pero, al menos, evitaba las frecuentes raspaduras y le protegía los ojos de los regueros de sudor negro que le obligaban cada poco a llegarse al pipote de agua para enjuagárselos.

Ses muscles affaiblis avaient payé très cher l'effort qu'il avait fourni pour se traîner dans cet espace étroit, se cramponnant comme un naufragé à chaque poteau qui jalonnait la desquindrie, terrifié à l'idée qu'un pas supplémentaire puisse le faire basculer dans le vide. Ce qui commença comme une raideur finit par lui donner la sensation insupportable qu'on lui sciait les genoux. Et il pleura.

« Va te reposer. T'as eu ta dose pour aujourd'hui. Tu t'y feras. »

Mais non, il ne s'y faisait pas.

Avec l'argent du manteau, lequel s'amenuisait de plus en plus, il s'acheta un béret. Ce fut après s'être ouvert la tête contre un renflement de la roche. Le sang coagulé se mêla à la poussière de charbon et forma une vilaine croûte. Alerté par ses compagnons, Adolfo, le surveillant de sa galerie, le renvoya au jour pour que le médecin le soigne en urgence, mais avant, il lui recommanda :

« Achète-toi un béret. »

Ce qu'il fit. Le béret ne lui épargnait pas les chocs, mais au moins, il lui évitait les éraflures à répétition et protégeait ses yeux des filets de sueur noire qui l'obligeaient très souvent à se les rincer avec l'eau du baril.

Paleaba carbón. Lo empujaba con brazos y manos para que Faustino pudiese seguir picando. Daba la tira de la madera antes de empezar la faena. Acarreaba agua de la pipa para los picadores. Acudía a cada llamada de los picadores de arriba o de abajo, que le insultaban si se retrasaba. Se arrastraba, sudaba, en ocasiones creía ver apariciones más allá de la redondez luminosa de su lámpara, pero no eran más que otros mineros también reptando, sudando, horadando. Delante de él, Faustino picaba sin descanso, metódico, en silencio, hablando únicamente para pedirle el hacho o para ordenarle que se alejara si creía que el frente podía ceder. Entonces Faustino entraba solo, con los bastidores y tablas necesarios para el refuerzo, y posteaba despacio mientras Ignacio, a pocos metros, temblaba ante la posibilidad de que la tierra se cerrara sobre ellos, sintiendo cómo se asfixiaba ante la terrible proximidad de los límites de piedra y carbón entre los que a duras penas se revolvía. Este temblor tardaría en desaparecer.

El segundo día, cuando caminaban por la galería principal hacia el tajo, vio a uno de los caballistas acucillado junto a la pata de su mula. A su lado estaba Adolfo.

— La retorció.

Il ramassait le charbon à la pelle, en le dégageant d'abord avec les bras et les mains pour que Faustino puisse continuer l'abattage¹⁴. Avant de commencer sa besogne, il formait une chaîne avec d'autres ouvriers pour acheminer le bois là où on en aurait besoin. Il distribuait l'eau du tonneau, répondant à chaque appel des piqueurs d'en haut ou d'en bas, qui l'insultaient s'il s'attardait. Il se traînait, transpirait et croyait voir parfois des apparitions au-delà du halo lumineux de sa lampe, mais il ne s'agissait que d'autres mineurs également en train de ramper, suer, forer. Devant lui, Faustino abattait le charbon sans relâche, méthodique, en silence, ne parlant que pour lui demander la hachette ou pour lui ordonner de s'éloigner s'il estimait que le front de taille pouvait céder. Faustino entraînait alors seul, avec les chapeaux et les planches nécessaires, et posait lentement les renforts tandis qu'Ignacio, à quelques mètres de là, tremblait en pensant que la terre puisse se refermer sur eux, et sentait l'air lui manquer face à ces murs de pierre et de charbon, terriblement proches et entre lesquels il pouvait difficilement bouger. Ce tremblement mettrait longtemps à disparaître.

Le deuxième jour, alors qu'ils avançaient dans la galerie principale pour rejoindre leur poste, il vit l'un des meneurs accroupi près de la patte de sa mule. Adolfo se tenait à ses côtés.

« Elle se l'est tordue. »

14 **Modulation de la syntaxe :** contrairement au texte original, j'ai choisi de fusionner les deux premières phrases du paragraphe, car elles vont de pair. En effet, la seconde phrase venant expliquer la première, il semble plus logique de les combiner en une seule et même phrase.

Casi sin pensarlo, Ignacio se agachó al lado de la bestia ante la estupefacción de los presentes. Tomó la pata y la examinó a la luz de la lámpara. Varias cucarachas corrieron ante la proximidad de su cara. Luego se incorporó, dio un par de cachetes cariñosos en el anca del animal y resolvió:

— No está dañada. Es la herradura.

Nadie se lo discutió. Entonces, mientras el caballista se alejaba con el animal cojeando, se atrevió a mentir:

— Fui mulero. Podría hacer ese trabajo. Lo haría bien.

Seguramente el somatén no pudo ver la mirada enfebrecida de Ignacio, una expresión que suplicaba no verse de nuevo arrastrado al interior del taller con el resto de los picadores, a esa tumba de tinieblas donde perdía la perspectiva de qué estaba arriba y qué abajo, porque apenas se volvió para replicar:

— Ése es trabajo para viejos. Hale, al tajo, que tienes faena.

[...]

Presque sans réfléchir, et à la stupéfaction des deux hommes, Ignacio se pencha près de la bête. Il lui saisit la patte et l'examina à la lumière de sa lampe. Plusieurs cafards fuirent à l'approche de son visage. Puis il se redressa, donna quelques tapes affectueuses sur la croupe de l'animal et déclara :

« Elle n'est pas blessée. C'est le fer. »

Personne ne contesta. Alors, tandis que le meneur s'éloignait avec l'animal qui boitait, il osa mentir :

« J'ai été muletier. Je pourrais faire ce travail. Je le ferais bien. »

Le *somatén* ne vit certainement pas le regard enfiévré d'Ignacio, son expression le suppliant de ne pas se voir entraîner une fois de plus au fond du chantier de taille avec les autres piqueurs, dans cette tombe ténébreuse où il ne savait plus ce qui était en haut et ce qui était en bas, car c'est à peine s'il se retourna pour répliquer :

« Ça, c'est un travail pour les vieux. Allez, retourne à ton poste, t'as du boulot. »

[...]

El quinto día de mina, al llegar a la jaula, Adolfo se acercó a Faustino.

— Los del turno de noche me informaron que hay unas mampostas a punto de ceder en tu taller, en el tercer testero. No creen que aguanten hasta que el relleno cubra. Quiero que entres a comprobarlo y, si es necesario, lo reforzáis. El guaje, tú y Colo entráis por cuarta. Los demás, por sexta para seguir atacando el taller desde abajo.

Durante el recorrido por la galería en estéril, más de dos kilómetros hasta llegar a la guía, Faustino, el minero llamado Colo y él no intercambiaron palabra. Adolfo los acompañó un trecho por la galería, pero al llegar a un cruce se desvió para ir a otra capa de carbón y el resto del camino lo hicieron solos, sin cruzarse con nadie. Al llegar a la entrada de su taller, Faustino ordenó a Ignacio que esperase, y sin mirar al otro hombre, comenzó a descender.

Ignacio se sentó en los tablones colocados junto a la vía donde los hombres acostumbraban a tomar el bocadillo antes de la labor. Él no tenía nada que comer, apenas un puñado de algarrobas que había descuidado de las mulas, y cuando las acabó se dedicó a estudiarse los renacidos callos.

Au cinquième jour de mine, en arrivant à la cage, Adolfo s'approcha de Faustino.

« Ceux de l'équipe de nuit m'ont dit que des pieds-droits sont sur le point de céder dans ta taille, au niveau de la troisième tranche. Ils pensent qu'ils ne tiendront pas jusqu'au remblayage. Je veux que tu entres pour vérifier et les renforcer en cas de besoin. Le hercheur, toi et Colo, vous entrez au niveau de la quatrième tranche. Les autres, au niveau de la sixième pour continuer l'abattage par en-bas. »

Sur le trajet le long du travers-banc, plus de deux kilomètres pour atteindre la galerie de traçage, Faustino, le mineur prénommé Colo et lui ne prononcèrent pas un seul mot. Adolfo les accompagna un moment dans la galerie, mais parvenu à un croisement, il bifurqua pour rejoindre une autre veine de charbon, et ils firent seuls le reste du chemin, sans rencontrer personne. En arrivant à l'entrée de sa taille, Faustino ordonna à Ignacio d'attendre, et sans un regard pour l'autre homme, commença à descendre.

Ignacio s'assit sur les planches installées dans la galerie où les hommes avaient l'habitude de manger leurs sandwiches avant de travailler. Lui n'avait rien à manger, à peine une poignée de graines de vesce qu'il avait subtilisées aux mules, et lorsqu'il les eut terminées, il se mit à examiner ses callosités récentes.

Éstos, agazapados mientras su herramienta de trabajo fue el fusil, habían rebrotado al contacto con la pala y el hacho y dolían como si fuesen nuevos. Colo, el otro picador, había terminado de masticar su trozo de pan con queso y ahora bebía vino de su bota. De abajo llegaba el murmullo de voces de los hombres que habían accedido al corte por la galería inferior y que comenzaban la faena. De pronto, Ignacio se dio cuenta de que tenía a Colo parado delante de él.

— Un *tragu*, guaje. Esto limpia el carbón.

Los años no habían pasado de balde, y el contacto del vino en su garganta ya no le hacía toser. Agradecido, devolvió la bota y su dueño terminó de apurarla. Luego, una vez que comprobó que no quedaba ni gota, la abrió y, ante la sorpresa de Ignacio, orinó adentro, para terminar colgándola de la punta donde dejaban los mineros las chaquetas y las bolsas del bocadillo, lejos del alcance de los ratones.

— Es para el caballista.

Y como veía que el preso ponía cara de no comprender, aclaró.

— El muy cabrón nos bebe el vino mientras trabajamos. Esto es un regalo.

Celles-ci s'étaient rétractées lorsque le fusil avait été son outil de travail, mais au contact de la pelle et de la hache, elles étaient réapparues et le faisaient souffrir comme au premier jour. Colo, l'autre piqueur, avait fini de mâcher son morceau de pain et son fromage et buvait maintenant le vin de son outre. D'en bas leur parvenait le murmure des voix des hommes qui avaient rejoint la taille par la galerie de base et commençaient leurs labeurs. Tout à coup, Ignacio se rendit compte que Colo se tenait immobile devant lui.

« *Prinds* une gorgée, le hercheur. Ça *nettie* le charbon. »

Les années n'étaient pas passées inutilement, et le contact du vin dans sa gorge ne le faisait plus tousser. Reconnaisant, il rendit l'outre et son propriétaire finit de la vider. Ensuite, une fois certain qu'il ne restait plus une seule goutte à l'intérieur, il l'ouvrit et, à la surprise d'Ignacio, urina dedans avant de la suspendre au clou sur lequel les mineurs laissaient leurs vestes et leurs sacs à sandwiches, hors de portée des souris.

« C'est pour le m'neu d'bidet. »

Et voyant à sa tête que le prisonnier ne comprenait pas, il expliqua :

« Ce salopard boit not'vin pendant qu'on bosse. Je lui laisse un p'tit cadeau. »

Por primera vez en mucho tiempo, Ignacio rió con ganas. Entonces Colo se sentó a su lado.

— Tú eres el que llaman Guadalajara, ¿no?

Ignacio, todavía con lágrimas en los ojos, asintió.

— De allí soy. No sabía que así me llamaban.

— Guadalajara. Buen nombre, sí, señor. ¿Y por dónde cae eso de Guadalajara?

— Muy cerca de Madrid.

— Ah, Madrid. Yo conozco a varios que estuvieron en Madrid. Fueron allá cuando lo del 36. ¿Te tocó a ti por allá? ¿Pudiste matar muchos curas en Madrid?

La risa y la alegría se esfumaron. Colo, ante el silencio de Ignacio, le palmeó el hombro.

— Vamos, hombre. Aquí estás entre amigos. Se puede hablar. Franco está arriba, muy lejos. ¿Quién puede oírnos?

— ¿Qué hacéis?

La voz sorprendió a ambos.

— Nada. Aquí, charlando con mi amigo Guadalajara.

Las palabras de Adolfo restallaron como un látigo.

— No te pagan por hablar. Empieza con la tira de madera. Y tú, guaje, vete a ver si Faustino terminó.

Pour la première fois depuis longtemps, Ignacio rit de bon cœur. Colo s'assit alors à ses côtés.

« C'est toi qu'on appelle Guadalajara, non ? »

Ignacio, toujours les larmes aux yeux, acquiesça.

« Je viens de là-bas. Je ne savais pas qu'on m'appelait comme ça.

— Guadalajara. Sympa comme nom, oui, monsieur. Et où est-ce que ça se trouve, ça, Guadalajara ?

— Pas très loin de Madrid.

— Ah, Madrid. J'en connais quelques-uns qui étaient à Madrid. Ils étaient là-bas en juillet 1936. Tu y étais, toi ? T'as réussi à tuer beaucoup de curés là-bas ? »

Le rire et l'insouciance s'évanouirent. Colo, face au silence d'Ignacio, lui donna une tape sur l'épaule.

« Allez, vieux. On est entre amis, ici. On peut parler. Franco est en haut, très loin. Qui peut nous entendre ?

— Qu'est-ce que vous faites ? »

La voix les surprit tous les deux.

« Rien du tout. Je suis là, à discuter avec mon ami Guadalajara. »

Les paroles d'Adolfo claquèrent comme un coup de fouet.

« On ne te paie pas pour discuter. Commence donc par t'occuper du bois et va à la chaîne avec les autres. Et toi, le hercheur, va voir si Faustino a terminé. »

Colo, tras pararse un segundo de más frente al vigilante, se volvió hacia Ignacio y prometió:

— Ya seguiremos con lo nuestro, *amigu*. Cuando *nun* molesten.

Al terminar el turno, Ignacio vio como Faustino tenía un aparte con Adolfo cuando regresaban hasta el embarque para tomar la jaula. Al principio supuso que hablaban de los bastidores y mampostas que habían tenido que sustituir para reforzar el taller, pero cuando vio que callaban al acercarse él, sospechó. Aquella connivencia del prisionero con el somatén lo asqueaba, aunque lo único que podía hacer para manifestar su rechazo era mostrar una absoluta indiferencia. Cualquier otro gesto en sus circunstancias actuales era potencialmente peligroso. Por fortuna, la algarabía del resto de los compañeros que subían de las galerías inferiores rompió la violencia del silencio con el que sentía que el picador y el vigilante le castigaban. Entre los mineros que iban en la jaula se encontraba Colo, que había salido por abajo. Al verlo, le hizo un gesto de reconocimiento al que Ignacio respondió con una sonrisa. Al menos, alguien le hacía caso. Ya en el cuarto de aseo, Faustino se acercó y murmuró en su oído:

— La mina es ciega, no sorda. Apréndelo.

Era la primera vez que le hablaba fuera del trabajo. Ignacio fue a preguntar, pero el otro ya se había alejado, dejándole sin saber qué era lo que esperaban que aprendiese.

Colo, après s'être arrêté encore une seconde devant le surveillant, se tourna vers Ignacio et lui promit :

« On en reparlera plus tard, mon ami. *Quind* on n'arrêtera de nous *déringer*. »

À la fin de sa journée de travail, Ignacio vit Faustino et Adolfo s'entretenir à l'écart tandis qu'ils rejoignaient la salle de l'accrochage pour remonter dans la cage. Il supposa d'abord qu'ils parlaient des chapeaux et des pieds-droits qu'ils avaient dû remplacer pour renforcer le front de taille, mais en les voyant s'interrompre au moment où il approchait, il eut un doute. Cette connivence entre le prisonnier et le *somatén* le répugnait, bien que la seule chose qu'il puisse faire pour manifester ce dégoût soit d'afficher une totale indifférence. Dans les circonstances actuelles, n'importe quelle autre attitude était potentiellement dangereuse. Heureusement, le vacarme des autres compagnons qui remontaient des galeries inférieures brisa le violent silence avec lequel, il le sentait, le piqueur et le surveillant le punissaient. Parmi les autres mineurs présents dans la cage, il y avait Colo, sorti par en bas. Lorsqu'il l'aperçut, il salua Ignacio qui répondit par un sourire. Au moins, quelqu'un s'intéressait à lui. Une fois dans les douches, Faustino s'approcha et lui murmura à l'oreille :

« La mine est aveugle, pas sourde. Sache-le. »

C'était la première fois qu'il lui parlait en dehors du travail. Ignacio allait l'interroger, mais l'autre s'était déjà éloigné, le laissant seul, sans savoir ce qu'on voulait qu'il sache.

DEUXIÈME PARTIE

(été 1943)

Aunque Ignacio creía que la situación precaria en la que se encontraba no era más que el resultado de una concatenación de hechos desafortunados, en realidad, su suerte estaba echada desde la noche anterior, cuando Genaro confesó la fuente de sus males a Isidro. Diez horas sin beber, seis horas allí de pie, con un brazo alzado que ya no sentía porque su cerebro había decidido, por fin, ignorarlo, y el sol, aquel sol mentiroso, sol de los vencedores, amenazando con perforarle el cráneo. No aguantaba más. Hasta cien, cuenta hasta cien, le suplicó una parte de sí que todavía ansiaba la vida. No, no aguanto más, se contestó. Pero no dejó caer el brazo.

Velasco fue recogido en la galería con la cabeza abierta. Un caballista lo encontró tirado entre el barro manchado de sangre cuando su mula detuvo la carga. El cuerpo obstruía los raíles. Por fortuna para Velasco, la cabeza quedó a un palmo de un profundo charco de agua enlodada donde se habría ahogado sin remedio, aunque Onésimo, tras la primera cura, no aseguró que sobreviviese.

El caballista mostró a los vigilantes dónde había encontrado a Velasco. También señaló el costero —de cincuenta kilos al menos— que había tenido que apartar para despejar la vía.

Ignacio avait beau croire que la situation précaire dans laquelle il se trouvait n'était rien d'autre que le résultat d'un enchaînement de faits malheureux, en réalité, son destin s'était scellé la veille au soir, lorsque Genaro confia la cause de ses soucis à Isidro. Dix heures sans boire, six heures debout, un bras levé, qu'il ne sentait plus parce que son cerveau s'était enfin décidé à l'ignorer, sous le soleil, ce soleil menteur, le soleil des vainqueurs, qui menaçait de lui perforer le crâne. Il n'en pouvait plus. *Jusqu'à cent, compte jusqu'à cent*, le supplia une partie de lui-même qui voulait encore désespérément vivre. *Non, je n'en peux plus*, répondait-il. Mais il ne baissa pas le bras.

Velasco fut retrouvé dans la galerie, la tête ouverte. Un meneur le découvrit étendu dans la boue sanglante lorsque sa mule s'arrêta. Le corps gisait au milieu des rails. Heureusement pour Velasco, sa tête atterrit tout près d'une profonde flaque d'eau boueuse où il se serait immanquablement noyé, bien qu'Onésimo, après les premiers soins, n'ait pas garanti sa survie.

Le meneur indiqua aux surveillants l'endroit où il avait trouvé Velasco. Il leur montra également le bloc de pierre – d'au moins cinquante kilos – qu'il avait dû pousser pour dégager le passage.

En el turno anterior al del herido se habían realizado labores de refuerzo y enrachonado de la entibación, intermediando algunos cuadros en esa zona de la galería ante el riesgo de quiebra. Los vigilantes comprobaron la consistencia de los refuerzos y, al golpear paredes y techos, tuvieron que apartarse precipitadamente para que nuevos costeros no los atrapasen. La conclusión era obvia. El vigilante de segunda Velasco había sufrido un infortunado accidente. Cuando la noticia de la investigación llegó a los presos de La Colonia, muchos respiraron, aliviados. El aviso de que Velasco había sido evacuado corrió como la pólvora, dando a pensar que alguien había decidido tomarse finalmente la justicia por su mano. Y, a pesar de que la mayoría había votado contra esta opción, el hecho de haber debatido un atentado los hacía, como mínimo, cómplices del mismo. Pero cuando trascendió la resolución de los vigilantes, nadie sospechó de la agresividad con que iba a reaccionar Isidro.

— ¡Capitán Ordóñez, no me joda! ¡Haga salir al prisionero y que él confirme lo que digo!

Las voces de Isidro a la puerta de La Colonia despertaron a todos. Incorporados a medias, vieron cómo dos soldados entraban en el dormitorio y se acercaban hasta una de las literas.

— Fulgencio, te llaman.

Lors du poste précédant celui du blessé, on avait réalisé des travaux de renfort et d'abandage pour le soutènement, en ajoutant quelques cadres en bois dans cette partie de la galerie pour faire face au risque de fissure. Les surveillants vérifièrent la solidité des renforts, et après avoir tambouriner contre les murs et les toits, ils durent s'écarter précipitamment pour ne pas être attrapés par de nouveaux rochers. La conclusion était évidente : le surveillant Velasco avait été victime d'un malheureux accident. Lorsque le résultat de l'enquête parvint aux prisonniers de La Colonie, beaucoup poussèrent un soupir de soulagement. La nouvelle concernant l'évacuation de Velasco se répandit comme une traînée de poudre et laissait penser que quelqu'un avait finalement décidé de faire justice soi-même. Et bien que la majorité ait voté contre cette option, le simple fait d'avoir débattu d'un attentat les rendait au moins aussi complices. Mais lorsque les surveillants présentèrent leurs conclusions, personne n'imagina la violence avec laquelle Isidro allait réagir.

« Capitaine Ordóñez, arrêtez de m'emmerder ! Faites sortir le prisonnier et qu'il confirme ce que je dis ! »

Les cris d'Isidro à l'entrée de La Colonie réveillèrent tout le monde. À moitié redressés, les détenus virent deux soldats entrer dans le dortoir et s'approcher d'un des lits.

« Fulgencio, on te demande. »

El nombre de Fulgencio corrió de boca en boca. El bulo de que los falangistas tenían un infiltrado cobró visos de realidad al ver cómo aquel preso llegado de Lugo salía raudo a reunirse con el capitán Ordóñez y con el jefe de la Falange. Fue la última noche en que lo vieron. Alguien comentaría más tarde que Fulgencio se había vendido para salvar sus propiedades, varias hectáreas de maizales y una pequeña ganadería que pretendían quitarle bajo la acusación de ser un desafecto al nuevo régimen. Redimida su culpa, le habían permitido regresar al pueblo a rehacer su vida.

El capitán Ordóñez fue requerido por Isidro minutos antes de que sus voces despertasen a los prisioneros. El capitán, que se había acostado apenas dos horas antes, tuvo que disculparse unos minutos, retirándose a vomitar los excesos del coñac. El alcohol le regalaba un sueño pesado, pero, a cambio, le reventaba más si cabe su estómago maltrecho. En un par de meses había perdido varios kilos de peso, y muchas mañanas se presentaba ojeroso, mal afeitado y con aliento oliendo a la podredumbre que le recomía por dentro. Él, cuando le preguntaban, achacaba todo a la maldita humedad. «Este tiempo asqueroso –murmuraba– y la humedad del río. Se cuela por todas partes y me descompone.»

Le nom de Fulgencio courut de bouche en bouche. À la manière dont ce prisonnier arrivé de Lugo sortait rapidement pour rejoindre le capitaine Ordóñez et le chef de la Phalange, la rumeur selon laquelle les phalangistes avaient une taupe sembla se confirmer. Ce fut la dernière nuit où ils le virent. Plus tard, quelqu'un affirmerait que Fulgencio s'était vendu pour sauver ses biens, plusieurs hectares de champs de maïs et un petit élevage qu'on entendait lui enlever sous prétexte qu'il était un opposant au nouveau régime. Sa peine rachetée, on lui avait permis de retourner au village pour refaire sa vie.

Le capitaine Ordóñez fut convoqué par Isidro peu avant que ses cris ne réveillent les prisonniers. L'officier, qui s'était couché à peine deux heures auparavant, dut s'excuser quelques minutes pour se retirer et aller vomir le trop-plein de cognac. L'alcool le plongeait dans un sommeil lourd, mais en retour, il brûlait davantage, à supposer que cela soit possible, son estomac malmené. En quelques mois, il avait perdu plusieurs kilos et très souvent, il se présentait le matin les yeux cernés, mal rasé et avec une haleine puante la pourriture qui le rongait de l'intérieur. Lui, quand on lui posait la question, disait que c'était à cause de la moiteur de l'air.

« Ce temps pourri, murmurait-il, et l'humidité de la rivière. Ça se faufile partout et ça me rend malade ».

Con el uniforme a medio vestir, la mirada turbia y una resaca monumental, escuchó las reclamaciones de Isidro, más pendiente de que el otro dejase de gritar que de preguntarse cuál era su deber como soldado. Cuando por fin comprendió que lo que Isidro pretendía era realizar un interrogatorio acerca del ataque premeditado a un vigilante, ataque del que él no tenía constancia, se atrevió a preguntar:

— ¿Está don Santiago informado?

— ¡Santiago está en Madrid, coño! ¿O es que tampoco está al tanto de esto? ¡Despierte, hombre! ¡Es urgente!

Poco a poco, el capitán iba recuperando la noción de la realidad al tiempo que controlaba las arcadas. Se debatía entre la necesidad de un café y la de un trago de coñac, pero antes había que solucionar aquello con el falangista. Su guardia pretoriana, con Paquito al frente y varios miembros de la Benemérita, se mantenían expectantes a la espera, las armas preparadas y los dedos en los gatillos. Los soldados de guardia se habían colocado detrás de su capitán, pero estaban en franca minoría. Las palabras de Isidro restallaban como un látigo mientras que a Ordóñez apenas se le entendían sus balbuceos. Éste conservaba un recuerdo muy vago acerca de ese viaje del ingeniero a Madrid. Creía que sí se lo habían comunicado a través de un mensajero, pero no recordaba los términos exactos.

Avec son uniforme à moitié enfilé, ses yeux troubles et sa gueule de bois monumentale, il écouta les réclamations d'Isidro, attendant surtout que l'autre arrête de crier au lieu de lui demander quel était son devoir en tant que soldat. Lorsqu'il comprit enfin que ce que voulait Isidro, c'était organiser un interrogatoire sur l'attaque préméditée d'un surveillant – attaque dont il ne savait rien – il osa demander :

« Est-ce que don Santiago est au courant ? »

— Santiago est à Madrid, putain ! À moins que vous ne sachiez pas ça non plus ? Réveillez-vous, mon vieux ! Ça urge ! »

Peu à peu, le capitaine retrouvait la notion de la réalité en même temps qu'il contrôlait ses haut-le-cœur. Il était tiraillé entre le besoin d'un café et celui d'une gorgée de cognac, mais avant, il lui fallait régler cette affaire avec le phalangiste. Sa garde prétorienne, Paquito en tête suivi par plusieurs membres de la *Benemérita*, attendait, les armes prêtes et les doigts sur les gachettes. Les soldats de garde s'étaient placés derrière leur capitaine, mais ils étaient nettement moins nombreux. Les paroles d'Isidro claquaient comme un coup de fouet alors qu'on entendait à peine les balbutiements d'Ordóñez. Celui-ci ne gardait qu'un vague souvenir de ce voyage de l'ingénieur à Madrid. Il pensait bien avoir été prévenu par un messager, mais il ne se rappelait pas les termes exacts.

Quizá una reunión con don Cosme, el dueño de la empresa, o algún otro tipo de compromiso oficial. No estaba seguro. Fue a preguntarle a Isidro cuándo se esperaba que Santiago estuviese de vuelta, pero, juiciosamente, supuso que el otro no se lo diría. Vistas así las cosas, concluyó, el único con poder para rechazar los requerimientos del falangista era él mismo. Y no se veía capaz. Débilmente, arguyó:

— El ingeniero jefe ordenó a mis hombres que disparasen sobre cualquiera que importunase a los prisioneros.

Los soldados se miraron entre ellos, inquietos. Al otro lado, sonrisas con sorna respondieron a la tibia amenaza.

— Pero ¿eres idiota o qué, Ordóñez? ¿Quién coño manda sobre los soldados más que su capitán? ¿No te estoy diciendo que el espía que trabaja para nosotros nos comunicó de la conjura para atacar contra Velasco, fraguada bajo tus mismas narices, y que, ahora mismo, Velasco se debate entre la vida y la muerte y su suerte está en manos del Altísimo por culpa de tu incompetencia? Me importan un carajo las intenciones del ingeniero. Es un masón, de esto ya no hay duda alguna. Este lugar es un nido de víboras, y mi misión es mantener a los trabajadores honrados, a la mujeres de bien y a todo cristiano alejados de las malas influencias de este hatajo de rojos siervos de Stalin.

Peut-être une réunion avec Don Cosme, le propriétaire de l'exploitation, ou bien un autre type de rendez-vous officiel. Il n'était pas sûr. Il était sur le point de demander à Isidro quand Santiago devait être de retour, mais judicieusement, il supposa que l'autre ne le lui dirait pas. Vu comme ça, conclua-t-il, le seul qui avait le pouvoir de rejeter les demandes du phalangiste, c'était lui-même. Et il ne s'en voyait pas capable. Faiblement, il argumenta :

« L'ingénieur en chef a ordonné à mes hommes de tirer sur quiconque ennuerait les prisonniers. »

Les soldats se regardèrent les uns les autres, inquiets. En face, des sourires goguenards accueillirent la faible menace.

« Mais, Ordóñez, t'es bête ou quoi? Merde alors, qui est mieux placé qu'un capitaine pour commander des soldats ? Je suis en train de te dire que la taupe qui travaille pour nous nous a parlé de la conspiration pour attenter contre Velasco, manigancée sous ton propre nez, et qu'en ce moment-même, Velasco est entre la vie et la mort, et que son sort est entre les mains du Tout-Puissant à cause de ton incompétence ! J'en ai rien à foutre des intentions de l'ingénieur ! C'est un franc-maçon, aucun doute là dessus. Cet endroit est un nid de vipères, et ma mission est de maintenir les travailleurs honnêtes, les femmes de bien et n'importe quel chrétien loin des mauvaises influences de ce troupeau de rouges serviteurs de Staline.

Y tú, Ordóñez, va siendo hora de que decidas a qué bando perteneces. Mis amigos de la Comandancia comienzan a tener serias sospechas acerca de tus afinidades. Cuando se destapen las cartas y todo el peso de la ley caiga sobre ese masón de Santiago, arrastrará tras de sí a cuantos le hayan ayudado a socavar los cimientos de esta nueva nación, corrompiéndola. Y a ti sólo hay que verte.

— ¿Qué... qué quieres decir?

— ¡Me has entendido de sobra! Mírate al espejo, coño. Pareces cualquier cosa menos un soldado. Menudo ejemplo para tus hombres. Así que colabora. Tenemos toda una noche por delante para hacer una investigación entre esos bastardos. Vamos, sácalos de sus cubiles.

— Mis órdenes...

— ¡Capitán Ordóñez, no me joda! ¡Haga salir al prisionero y que él confirme lo que digo!

Los falangistas se habían desplazado hasta La Colonia en dos automóviles que aparcaron frente al edificio. Con los focos iluminaban la explanada, y los prisioneros, deslumbrados, fueron saliendo entre insultos y obligados a formar sin darles tiempo a ponerse las alpargatas o las botas. La noche, a pesar de ser verano, comenzaba a refrescar, haciendo a alguno estremecerse. Pero quizá no era por el frío.

Et toi, Ordóñez, il va être temps que tu décides à quel camp tu appartiens. Mes amis du Commandement commencent à avoir de sérieux doutes sur tes affinités. Quand à la fin de la partie, ce franc-maçon de Santiago tombera sous le coup de la loi, il entraînera avec lui tous ceux qui l'auront aidé à saper les fondements de cette nouvelle nation, en la corrompant. Et toi, suffit de te voir.

— Qu'est-ce... qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu m'as très bien compris ! Mais putain, regarde-toi dans un miroir. Tu ressembles à tout sauf à un soldat. Bel exemple pour tes hommes. Alors collabore. On a toute la nuit devant nous pour enquêter sur ces bâtards. Magne-toi, sors-les de leurs trous !

— J'ai reçu l'ordre de...

— Capitaine Ordóñez, arrêtez de m'emmerder ! Faites sortir le prisonnier et qu'il confirme ce que je dis ! »

Les phalangistes étaient arrivés à La Colonie dans deux voitures qu'ils garèrent devant le bâtiment. Les phares illuminaient l'esplanade, et les prisonniers, aveuglés, sortirent au milieu des insultes et furent forcés de se mettre en rang sans avoir eu le temps d'enfiler leurs espadrilles ou leurs bottes. Bien que ce soit l'été, la nuit commençait à se rafraîchir et en faisait frissonner certains. Mais ce n'était peut-être pas à cause du froid.

El prisionero al que habían conocido como Fulgencio señaló con el dedo a los cinco que constituían el autodenominado Comité de Resistencia Antifascista. El Profesor, Carlos y los otros tres fueron apartados del grupo a golpe de culata. El resto, intimidado, agachó la cabeza mientras se escuchaban con claridad los lamentos y súplicas de compasión de los compañeros que eran apalizados inmisericordemente. Sus aullidos llegaban nítidos, y el capitán Ordóñez, sin saber qué hacer allí varado en mitad de la nada, con la sonrisa irónica de Isidro persiguiéndole a cada movimiento, no tardó en ocultarse en su cuarto. Sus soldados, ante la repentina ausencia de mando, optaron por regresar también a los dormitorios, excepto los que estaban de imaginaria, que reiniciaron las guardias lo más alejados que podían de los hombres de Isidro. Mientras, los prisioneros en formación, firmes frente a los faros, eran los únicos que no se podían ocultar ante la violencia. Para su desgracia, aquella estampa se parecía demasiado a la que habían sufrido a manos de Damián en su primera noche en La Colonia. Pero entonces vivían sin expectativas. Todavía no se habían creído las promesas del ingeniero jefe, Santiago de Rosas. Si después de esos meses se habían permitido el lujo de alimentar una pequeña esperanza, de nuevo ésta se quebraba ante la dura realidad de la sangre.

Le prisonnier qu'ils avaient connu sous le nom de Fulgencio désigna du doigt les cinq membres qui composaient l'autoproclamé Comité de Résistance Antifasciste. Le Professeur, Carlos et les trois autres furent écartés du groupe à coups de crosse. Le reste des détenus, intimidé, baissa la tête tandis qu'on entendait clairement les plaintes et les demandes de grâce de leurs camarades qui, sans pitié, étaient passés à tabac. Leurs hurlements étaient parfaitement audibles, et le capitaine Ordóñez, planté au milieu de nulle part sans savoir quoi faire, poursuivi à chacun de ses mouvements par le sourire ironique d'Isidro, ne tarda pas à aller se cacher dans sa chambre. Ses soldats, face à l'absence soudaine d'autorité, décidèrent de retourner également dans leurs quartiers, à l'exception de ceux qui étaient de garde, lesquels reprirent leur ronde le plus loin possible des hommes d'Isidro. Pendant ce temps, seuls les prisonniers en rang, immobiles devant les phares, ne pouvaient échapper à toute cette violence. Malheureusement pour eux, cette scène ressemblait trop à celle qu'ils avaient vécue avec Damián lors de leur première nuit à La Colonie. Mais ils vivaient alors sans rien attendre en retour. Ils n'avaient pas encore cru les promesses de l'ingénieur en chef, Santiago de Rosas. Si après ces quelques mois, ils s'étaient offert le luxe de nourrir un petit espoir, celui-ci se brisait une nouvelle fois devant la dure réalité du sang.

La débil creencia de encontrarse fuera de la disputa que fracturaba el país se había roto con la misma facilidad con que estallaba una pompa de jabón. Eran un rebaño sin pastor que sobrevivía rodeado de demasiados lobos. Ninguno presagiaba un buen final para aquellos cinco desgraciados.

Isidro no asistió a la paliza. Tampoco los prisioneros fueron testigos de ella. Sólo los gritos, que eran siempre peor, estremeciendo la oscuridad y las entrañas. Tres guardias civiles escoltaban, con los naranjeros preparados, los paseos del jefe de Falange frente al grupo, como un pelotón que aguardase la orden de ejecución. Isidro caminaba como ensimismado en sus pensamientos, las manos a la espalda, la gorra calada, su silueta recortada y agrandada contra el muro por la luz de los faros. De cuando en cuando, se acercaba a uno de los hombres y se plantaba frente a él, intimidándolo con su presencia muda. El escogido, entonces, temblaba como una hoja, hasta que Isidro parecía olvidarse repentinamente de él y se retiraba de nuevo. No era más que un juego cruel con el que entretener el paso del tiempo.

Los lamentos se habían ido espaciando, haciéndose casi inaudibles. Pero esto no consolaba al grupo. Isidro se había cansado de pasear y de su juego y descansaba sentado en uno de los coches. Su espalda no se encontraba restablecida del todo. Paquito se acercó a la portezuela abierta y le informó:

La faible conviction de se trouver en dehors du conflit qui fracturait le pays avait éclaté aussi facilement qu'une bulle de savon. Ils étaient un troupeau sans berger qui survivait encerclé par trop de loups. Personne ne présageait une belle fin pour ces cinq malheureux.

Isidro n'assista pas au passage à tabac. Les prisonniers non plus. Les seuls témoins furent les cris, de plus en plus terribles, qui ébranlaient l'obscurité et remuaient les entrailles. Leurs MP-28 prêts à tirer, trois gardes civils escortaient les va-et-vient du chef de la Phalange devant le groupe, tel un peloton attendant l'ordre d'exécution. Isidro marchait comme plongé dans ses pensées, les mains dans le dos, la casquette vissée sur la tête, la silhouette découpée et agrandie par la lumière des phares sur le mur. De temps à autre, il s'approchait d'un des hommes et se plantait devant lui, en l'intimidant par sa présence muette. Celui qui avait été choisi tremblait alors comme une feuille, jusqu'à ce qu'Isidro paraisse subitement l'oublier et s'éloigne de nouveau. Ce n'était rien d'autre qu'un jeu cruel pour tuer le temps.

Les plaintes s'étaient espacées, devenant presque inaudibles. Mais cela ne consolait pas le groupe. Las de se promener et de jouer, Isidro se reposait, assis dans l'une des voitures. Son dos n'était pas complètement rétabli. Paquito s'approcha de la portière ouverte et l'informa :

— Si seguimos los vamos a matar.

— ¿Y?

Paquito no replicó. Se quedó parado, en silencio, aguardando. Isidro, que estaba liando un cigarrillo, lo arrojó al suelo con aire hastiado. El papel se le había rasgado. Estaba echándoseles encima el amanecer.

— De acuerdo. Llevádselos al matasanos. Que sepa qué le aguarda si abre el pico. Los quiero a todos trabajando a primera hora. A todos, menos al que llaman Profesor. Ése ya dio su última clase.

Isidro salió del coche con dificultad, echando mano a sus riñones, pero rechazando la ayuda que Paquito le brindaba.

— ¡Ordóñez! —bramó—, ¿dónde está ese borracho?

Cuando el capitán Ordóñez se presentó ante él, más agotado que nunca pero perfectamente vestido y afeitado como si estuviese a punto de jurar bandera, Isidro le espetó:

— Capitán, uno de sus prisioneros intentó escapar mientras lo interrogábamos.

Como corroborando sus palabras, dos disparos segaron el amanecer.

— Ya ve, no pudimos hacer nada. Espero que haga un informe adecuado a este intento de fuga. Del resto del interrogatorio, supongo que no tendrá nada que comentar. Retírese.

— Lo que ordene.

« Si on continue, on va les tuer.

— Et ? »

Paquito ne répliqua point. Il attendit, immobile et silencieux. Isidro, qui était en train de se rouler une cigarette, la jeta par terre d'un air dégoûté. La feuille s'était déchirée. Le jour leur tombait dessus.

« D'accord. Emmenez-les voir le charlatan. Qu'il sache ce qui l'attend s'il ouvre le bec. Je les veux tous au boulot à la première heure. Tous, sauf celui qu'ils appellent Professeur. Lui, il a donné sa dernière leçon. »

Isidro sortit du véhicule avec difficulté, les mains sur ses reins, mais rejeta l'aide que lui proposait Paquito.

« Ordóñez ! brama-t-il. Où est passé cet ivrogne ? »

Lorsque le capitaine Ordóñez se présenta devant lui, plus épuisé que jamais mais parfaitement vêtu et rasé comme s'il était sur le point de prêter serment au drapeau, Isidro lui annonça :

« Capitaine, l'un de vos prisonniers a tenté de s'enfuir pendant que nous l'interrogeons. »

Comme pour corroborer ses paroles, deux coups de feu vinrent transpercer l'aube.

« Comme vous pouvez le voir, nous n'avons rien pu faire. J'attends de vous un rapport en bonne et due forme sur cette tentative d'évasion. En ce qui concerne le reste de l'interrogatoire, je suppose qu'il n'y aura rien à commenter. Vous pouvez disposer.

— À vos ordres. »

Su aliento apestaba a coñac.

El jefe de Falange se volvió a la formación de prisioneros, que desfallecían de cansancio y miedo. Llevaban allí de pie tres horas. Apenas sin dormir, la jornada de mina anquilosaba sus articulaciones.

— Escoria, ya sabéis quién manda aquí. A partir de ahora no permitiré que se infrinjan las normas. Ninguna. El atentado contra Velasco ya ha tenido su castigo. Hale, regresad a la camita y pensad en vuestros pecados. Todos, venga... menos el que se conoce como Guadalajara. Ése, que se quede. Todavía tiene que responder ante mí por algo.

El capitán Ordóñez no estaba en situación de oponerse ya a nada, pero, al ver cómo apartaban a Ignacio del grupo, no pudo menos que preguntar:

— ¿Y éste?

— Un blasfemo —fue la respuesta lacónica.

— ¿Blasfemo?

— Blasfemo, eso es. Don Hilario se quejó del abandono en que está la catequesis de estos hombres desde que el ingeniero limita su doctrina. A éste lo han escuchado blasfemar públicamente. Y merece un escarmiento. Vamos, capitán, es tarde. Vaya a descansar. Tiene mala cara.

Son haleine empestait le cognac.

Le chef de la Phalange se tourna vers le groupe de prisonniers, qui mouraient de peur et de fatigue. Ils étaient debout depuis trois heures. Quand ils manquaient de sommeil, la journée de mine ankylosait leurs articulations.

« Désormais, vous savez qui commande ici, bande de minables. À partir de maintenant, je ne permettrai pas que vous enfreigniez les règles. Aucune. L'attentat contre Velasco a été vengé. Allez, retournez vous coucher et pensez à vos pêchés. Tout le monde, en avant... sauf celui qu'on appelle Guadalajara. Lui, qu'il reste. Il a encore des comptes à me rendre. »

Le capitaine Ordóñez n'était pas en mesure de s'opposer à quoi que ce soit, mais en voyant de quelle manière on écartait Ignacio du groupe, il ne put s'empêcher de demander :

« Et lui ?

— C'est un blasphémateur, répondit laconiquement Isidro.

— Un blasphémateur ?

— C'est ça, un blasphémateur. Don Hilario s'est plaint que les hommes ont déserté la catéchèse depuis que l'ingénieur en chef limite sa doctrine. Lui, on l'a entendu blasphémer en public. Et il mérite une leçon. Allons, capitaine, il est tard. Allez vous reposer. Vous avez mauvaise mine. »

Ignacio no se lo podía creer. Escuchó estupefacto las justificaciones del falangista. También él estaba exhausto, y no por los efectos del alcohol, como Ordóñez, sino por el cansancio y la tensión de la noche. Pero para él la pesadilla todavía no había acabado.

— Señor, yo no...

Un culatazo le dobló por la mitad.

— ¡Espera a que te ordenen hablar!

Isidro repartió órdenes entre su grupo. La mayoría se subió a uno de los autos y se fue, dejando solos a Isidro y Paquito, su escolta. Ignacio temió por su vida. Sin testigos, ¿quién podía evitar que corriese la misma suerte que el Profesor? Incrédulo, no era capaz de convencerse de que aquel maníaco todavía se acordara del desaire del primer día, cuando lo descubrió comiendo sardinas en la tasca de Floro. ¿Era tan cruel como para dilatar tanto la venganza? Pero no. Tiempo había tenido para vengarse antes. Tenía que existir otra razón. Otra, con mucho más peso que una hipotética blasfemia. ¡Por blasfemar! No podría negarlo. Eran tantas las que se oían dentro del pozo durante la jornada de trabajo. Si al menos pudiese justificarse aduciendo que siempre juraba por quinto, como su abuelo.

Ignacio n'arrivait pas à y croire. Il écouta stupéfait les justifications du phalangiste. Lui aussi était exténué, et pas à cause des effets de l'alcool, comme Ordóñez, mais de la fatigue et de la tension de la nuit. Sauf que pour lui, le cauchemar ne faisait que commencer.

« Monsieur, je ne... »

Un coup de crosse le fit plier en deux.

« Attend qu'on t'ordonne de parler ! »

Isidro distribua des ordres à ses hommes. La majorité d'entre eux montèrent dans une des voitures et s'en allèrent, laissant seuls Isidro et Paquito, son garde du corps. Ignacio craignit pour sa vie. Sans témoin, qui pouvait lui éviter de connaître le même sort que le Professeur ? Incrédule, il n'arrivait pas à se persuader que ce maniaque se souvienne encore de l'affront du premier jour, lorsqu'il l'avait surpris en train de manger des sardines dans la taverne de Floro. Était-il assez cruel pour retarder autant sa vengeance ? Mais non. Il avait eu le temps de se venger avant. Il devait y avoir une autre raison. Une autre, beaucoup plus grave qu'un prétendu blasphème. Pour blasphème ! Il ne pourrait pas le nier. On en entendait tellement dans le puits pendant la journée de travail. Si au moins il pouvait se justifier en expliquant qu'il jurait toujours au nom du ciel, comme son grand-père¹⁵.

15 **Traduction:** on apprend dans le roman que le grand-père d'Ignacio jurait « por quinto y toda su corte celestial », bien qu'aucune explication ne soit apportée à ce sujet. J'ai pour ma part envisagé la traduction [au nom du ciel], car par rapport à la religion catholique, on pourrait y voir une allusion au cinquième ciel (pour [quinto]) ou à Dieu (*Dieu et sa cour céleste*).

Pero sólo el hecho de tener que hablarle a aquel animal de su familia le provocaba náuseas, como si se estuviese traicionando.

— Muchacho, te has metido en un buen lío.

— Yo no quise ofender.

La carcajada de Isidro, ahora que ningún otro sonido alteraba la noche, sonó tétrica.

— No creerás que estás aquí por acordarte de Dios, ¿verdad? No. Tu pecado es mucho más grave. Veremos si soportas la penitencia —y, dirigiéndose a su hombre, ordenó—. Paquito, busca a uno de esos inútiles de uniforme.

El soldado se cuadró frente a Isidro. Éste señaló a Ignacio en mitad de la explanada, firme con el brazo en alto, saludando a la bandera bicolor que Isidro, personalmente —«para ti ya amaneció»—, se había ocupado de izar.

— Escucha, muchacho, porque sólo lo diré una vez. Vigila a éste. Si baja el brazo, pégale un tiro. Si se desmaya, pégale un tiro. Y tú no te muevas de aquí hasta que yo o uno de los míos lo ordene.

— A sus órdenes, señor.

El taconazo fue del agrado de Isidro. Luego, se volvió a Ignacio, le guiñó un ojo y dijo:

— Tú, aguanta. Quiero hablar contigo. Tengo algo interesante que contarte.

Los dejaron solos.

Mais le simple fait de devoir parler de sa famille à cet animal lui donnait des nausées, comme s'il se trahissait.

« Mon p'tit gars, tu t'es mis dans de beaux draps.

— Je ne voulais offenser personne. »

Le rire d'Isidro, maintenant qu'aucun autre son ne troublait la nuit, résonna de façon lugubre.

« Tu ne crois pas vraiment que tu es là pour t'être souvenu de Dieu, pas vrai ? Non. Ton pêché est beaucoup plus grave. Nous allons voir si tu supportes la pénitence. »

Et il ordonna à son garde :

« Paquito, va chercher un de ces bons à rien en uniforme. »

Le soldat se mit au garde à vous devant Isidro. Celui-ci lui montra Ignacio au milieu de l'esplanade, bien droit et le bras levé, saluant le drapeau bicolore qu'Isidro, en personne, s'était chargé de hisser – « le soleil s'est levé en avance rien que pour toi » –.

« Alors écoute bien, mon garçon, parce que je ne le répéterai pas. Surveille-le. S'il baisse le bras, tire-lui une balle. S'il s'évanouit, tire-lui une balle. Et toi, tu ne bouges pas d'ici jusqu'à ce que moi ou un des mes hommes te l'ordonne.

— À vos ordres, monsieur. »

Son coup de talon plut à Isidro. Puis ce dernier se tourna vers Ignacio, lui fit un clin d'oeil et lui dit :

« Toi, accroche-toi. Je veux te parler. J'ai quelque d'intéressant à te raconter. »

Il les laissèrent seuls.

Ignacio leyó el miedo en la expresión del joven, apenas un adolescente, que le apuntaba con su fusil como si él representara un peligro real. Sin duda, el soldado temía más a Isidro que a su prisionero, pero la noche lo intimidaba. Cualquier ruido lo hacía volverse, agitado, como si creyese que algo podía surgir sorpresivamente de la oscuridad. Pero nada se movía en derredor suyo. Si había algún otro centinela por los alrededores, éste no se acercó para averiguar qué pasaba.

A los pocos minutos de tener el brazo en alto, Ignacio comenzó a sentir fatiga.

— Chico, ¿de verdad me matarías por descansar el brazo un rato?

Al soldado le subieron los colores y un temblor visible se apoderó del fusil.

— ¡Calla!

Ignacio recordaba haberlo visto los domingos jugando al fútbol. Era de los que más disfrutaban. Corría, gritaba, animaba a los suyos y jugaba limpio. Incluso lo había visto interesarse por la integridad física de un prisionero al que acababa de realizar una mala entrada. No, no parecía un mal muchacho. Pero dispararía. El miedo a Isidro le haría disparar.

Ignacio lut la peur dans l'expression du jeune garçon, à peine un adolescent, qui le tenait en joue avec son fusil comme s'il représentait un véritable danger. Sans aucun doute, le soldat avait plus peur d'Isidro que de son prisonnier, mais la nuit l'intimidait. Nerveux, le moindre bruit le faisait se retourner, comme s'il pensait que quelque chose pouvait tout à coup surgir de l'obscurité. Mais rien ne bougeait autour de lui. Si une autre sentinelle se trouvait dans les parages, celle-ci ne s'approcha pas pour voir ce qu'il se passait.

Quelques minutes seulement après avoir levé son bras, Ignacio commença à fatiguer.

« Eh, gamin, tu me tuerais vraiment si je laissais mon bras se reposer un instant ? »

Le soldat se mit à rougir et un tremblement visible prit possession de son fusil.

« La ferme ! »

Ignacio se rappelait l'avoir vu jouer au football le dimanche. Il faisait partie de ceux qui s'amusaient le plus. Il courait, criait, encourageait les siens et jouait dans les règles. Il l'avait même vu s'inquiéter de l'intégrité physique d'un prisonnier à qui il venait de faire un mauvais tackle. Non, il n'avait pas l'air d'un mauvais garçon. Mais il tirerait. La peur d'Isidro le ferait tirer.

Hubo un momento en que creyó que no aguantaba más. Era tanto el dolor del brazo que comprendió que, antes o después, no le quedaría otra que dejarlo caer. Isidro tardaría mucho en regresar, si es que regresaba, y él apenas estaba siendo capaz de superar la primera media hora. Inspiró profundamente, apretó los dientes y, entonces, el soldado debió de leer el peligro en la expresión concentrada del prisionero porque se alejó unos metros sin dejar de apuntarle. Ignacio exhaló, desalentado. Su desesperación había descubierto la jugada. Si el chico hubiese desviado una vez más la mirada para interesarse por lo que ocurría detrás de él, se habría abalanzado contra él. No habría sido difícil desarmarlo. Con algo de fortuna, podría haberlo noqueado antes incluso de que diese la alarma. Luego, con el fusil, ganaría el bosque y lucharía por su libertad. Mejor eso que morir allí como un perro, a manos de un infeliz que no sabía ni por qué luchaba. Pero se había delatado y, ahora, la distancia resultaba insalvable.

Una hora después, La Colonia despertó, si es que alguien había podido conciliar un breve sueño. Los presos formaron de nuevo en la explanada con seis ausencias. Pasaron lista, entonaron el *Cara al sol* y saludaron a la bandera. Como cada mañana, un soldado tomó un texto, esta vez de la Biblia, y leyó en voz alta. Luego, les ordenaron romper filas para desayunar.

Vint le moment où il crut qu'il n'en pouvait plus. La douleur de son bras était telle qu'il comprit que, tôt ou tard, il n'aurait pas d'autre choix que de le laisser retomber. Isidro mettrait beaucoup de temps à revenir, à supposer qu'il revienne, et c'est à peine s'il pouvait surmonter la première demi-heure. Il inspira profondément, serra les dents, et le soldat dut alors lire le danger sur l'expression concentrée du prisonnier, car il s'éloigna de quelques mètres sans cesser de pointer son arme sur lui. Ignacio soupira, découragé. Son désespoir avait dévoilé ses intentions. Si le gosse avait détourné une fois de plus le regard pour s'intéresser à ce qui se passait derrière, il se serait jeté sur lui. Il n'aurait pas été difficile de le désarmer. Avec un peu de chance, il aurait pu l'assommer avant même qu'il donne l'alerte. Ensuite, avec le fusil, il aurait gagné la forêt et se serait battu pour sa liberté. C'était mieux que de mourir là comme un chien, entre les mains d'un malheureux qui ne savait même pas pourquoi il luttait. Mais il s'était trahi, et maintenant, la distance était insurmontable.

Une heure plus tard, La Colonie se réveilla, en admettant que quelqu'un ait pu fermer l'oeil un moment. Les prisonniers, moins les six absents, se mirent de nouveau en rang sur l'esplanade. Quelqu'un fit l'appel, ils entonnèrent *Cara al sol* et saluèrent le drapeau. Comme chaque matin, un soldat choisit un texte, de la Bible cette fois, et le lut à voix haute. Puis on leur ordonna de rompre les rangs pour aller petit-déjeuner.

El capitán Ordóñez, extrañado al ver a Ignacio y al soldado parados al lado del mástil, hizo llamar al vigilante. El joven titubeó. La orden de Isidro había sido que no perdiese de vista al prisionero, pero no obedecer a su capitán era insubordinación y podrían fusilarlo tras un consejo de guerra. Finalmente, optó por obedecer al rango, aunque antes se acercó a Ignacio y, expeliendo una lluvia de saliva en su rostro debido a los nervios, masculló:

— No te muevas, ¿me has entendido? Te estoy vigilando.

Como el soldado se ausentó por el lado de su espalda, Ignacio no se atrevió a dejar caer el brazo, que le dolía como si se lo estuviesen quemando con un hierro candente. Miles de agujas recorrían cada terminación nerviosa y el temblor se había extendido por todo el cuerpo. Un sudor frío perlaba su frente. Se sentía desfallecer, y comenzaba a pensar que una bala en la cabeza no podía ser tan mala. El bosque seguía allí, tentándole, aunque varios hombres de uniforme le darían caza antes incluso de abandonar la explanada. De pronto, una mano se posó sobre su hombro.

— Amigo, estoy contigo.

Antes de que pudiese reaccionar, Faustino colocó una tabla de madera bajo la axila y la apoyó contra las costillas, a la altura del pectoral.

— Descansa el brazo sobre esto.

Le capitaine Ordóñez, surpris de voir Ignacio et le soldat immobiles près du mât, fit appeler le surveillant. Le garçon hésita. Isidro lui avait ordonné de ne pas quitter des yeux le prisonnier, mais ne pas obéir à son capitaine était une insubordination et il pourrait être fusillé à l'issue d'un conseil de guerre. Finalement, il choisit d'obéir à son rang, mais il s'approcha d'abord d'Ignacio et, nerveux, lui envoya une pluie de salive au visage lorsqu'il lui murmura :

« Ne bouge pas, t'as compris ? Je te surveille. »

Le soldat ayant disparu dans son dos, Ignacio n'osa pas baisser le bras, qui le faisait souffrir comme si on était en train de le lui marquer au fer rouge. Des milliers d'aiguille parcouraient chacune de ses terminaisons nerveuses et le tremblement s'était étendu à tout son corps. Une sueur froide perlait sur son front. Il se sentait mourir, et commençait à penser qu'une balle dans la tête ne pouvait pas être si terrible. La forêt était toujours là, tentatrice, mais plusieurs gardes se lanceraient à sa poursuite avant même qu'il quitte l'esplanade. Soudain, une main se posa sur son épaule.

« Mon ami, je suis avec toi. »

Avant qu'il puisse réagir, Faustino plaça un morceau de bois sous son aisselle et l'appuya contre ses côtes, à hauteur de la poitrine.

« Repose ton bras là-dessus. »

Ignacio sintió el dolor de la madera al presionar contra la carne acalambrada, pero el alivio de descargar parte del esfuerzo sobre la madera fue indescriptible.

— Se darán cuenta.

Faustino le bajó la cremallera del mono y, sosteniéndole el brazo, le volvió a colocar el soporte, esta vez escondido bajo la ropa. Luego, se alejó un par de pasos y lo estudió.

— El brazo te queda más bajo, pero no se ve nada. Cuando te ordenen descansar, lo levantas un poco para que caiga, y atento a que no se escape por la pernera delante de ellos. Suerte, amigo.

Si Faustino se hubiese quedado dos segundos más, habría visto los ojos de Ignacio anegados en lágrimas. Por eso se fue. También los suyos se habían humedecido.

El soldado regresó casi al instante. El capitán Ordóñez no se había atrevido a desautorizar a Isidro. «Entonces, ¿disparo, mi capitán?» Al ver a Ignacio todavía de pie, respiró, aliviado.

— Prisionero, haz bien ese saludo.

— No puedo.

— ¿Qué?

Ignacio eut mal lorsque le bois fit pression contre sa chair meurtrie par les crampes, mais laisser reposer une partie de l'effort sur la planche lui procura un soulagement indescriptible.

« Ça va se voir. »

Faustino fit glisser la fermeture éclair de sa cotte de travail et tout en lui soutenant le bras, il remit en place la cale, cachée cette fois sous ses vêtements. Puis il recula de quelques pas et l'observa.

« Ton bras est un peu plus bas, mais on ne voit rien. Quand ils t'ordonneront de le baisser, tu le lèveras un peu pour que la cale tombe, et fais gaffe qu'elle ne tombe pas par ta jambe de pantalon devant eux. Bonne chance, vieux. »

Si Faustino était resté deux secondes de plus, il aurait vu les yeux d'Ignacio baignés de larmes. C'est pour cela qu'il partit. Les siens aussi étaient devenus humides.

Le soldat revint presque au même moment. Le capitaine Ordóñez n'avait pas osé s'opposer à Isidro.

« Alors, je tire, mon capitaine ? ».

Lorsqu'il vit qu'Ignacio était toujours debout, il respira, soulagé.

« Prisonnier, fais ce salut correctement.

— Peux pas.

— Quoi ? »

La lengua se le pegaba al paladar. Habría querido pedirle a Faustino un poco de agua, pero ya era tarde. Sus compañeros acababan de marcharse a la mina. Las palabras «ánimo, Guadalajara», «aguanta, Guadalajara» fueron repetidas desde las filas como un eco.

— No puedo —repitió, tratando de resultar audible—. Márame si quieres, pero no puedo.

El joven frunció el ceño. Ciertamente, el brazo estaba por debajo de los noventa grados, pero seguía levantado. Su orden era que el prisionero no lo dejase caer, así que lo dejó estar. Nunca había matado a nadie, y hacerlo por una cuestión de alturas le parecía mezquino.

La madera se le clavaba en el pecho con saña, dificultándole la respiración. También en el brazo le cortaba la circulación hacia la mano, pero era mucho mejor que cuando tenía que mantenerlo alzado por sí mismo. Sin la intervención de Faustino, pensó, ya estaría muerto. Otra vez, a un paso de la muerte. Salvado por un trozo de madera, o por la firma en un expediente, o por un par de milímetros que alteraban la mira de un fusil cuya bala le había pasado rozando, o porque ningún obús llevaba escrito su nombre. Tantas veces a punto de morir y, sin embargo, cuánto ansiaba seguir vivo. Pensó en el Profesor. También él lo había deseado.

Sa langue se collait à son palais. Il aurait voulu demander un peu d'eau à Faustino, mais il était trop tard. Ses camarades venaient de partir pour la mine. Les « courage, Guadalajara », « tiens bon, Guadalajara » furent répétés depuis les rangs comme un écho.

« Je ne peux pas, répéta-t-il en essayant de se faire comprendre. Tue-moi si tu veux, mais je ne peux pas. »

Le jeune garçon fronça les sourcils. Assurément, le bras se trouvait en dessous des quatre-vingt dix degrés, mais il était toujours levé. L'ordre qu'il avait reçu était que le prisonnier ne le baisse pas, aussi lui permit-il de rester ainsi. Il n'avait jamais tué personne, et le faire pour une question de degrés lui semblait mesquin.

Le bois s'enfonçait furieusement dans sa poitrine, rendant sa respiration difficile. Et il empêchait le sang de son bras de circuler vers sa main, mais c'était beaucoup mieux que lorsqu'il devait le maintenir levé par lui-même. *Sans l'intervention de Faustino, pensa-t-il, je serais déjà six pieds sous terre.* Une fois de plus, il avait frôlé la mort. Sauvé par un bout de bois, ou par une signature dans un dossier, ou par les quelques millimètres qui avaient altéré le viseur d'un fusil dont la balle ne l'avait qu'effleuré, ou parce qu'aucun obus ne portait son nom. Tant de fois sur le point de mourir, et pourtant, il avait tellement envie de vivre ! Il pensa au Professeur. Lui aussi l'avait voulu.

A pesar de su comité, de su resistencia a los fascistas, de su lucha clandestina, el Profesor había escogido sobrevivir. No había querido huir con los del monte con la esperanza de una libertad que cada vez veían más cerca. Tras tantos años de oscuridad, la posibilidad de no obedecer una orden, de no esperar una paliza, de no temer oír el nombre en una saca les había hecho germinar a cada uno de los hombres del batallón de trabajadores de La Colonia una esperanza. El Profesor había querido vivir con todas sus fuerzas y, sin embargo, su cuerpo debía de seguir abandonado detrás del edificio, decenas de moscas caminando entre su boca abierta o bebiendo su sangre, a la espera de que el capitán se recuperara de la resaca y decidiese qué hacer con los restos. Pero él, Ignacio, todavía respiraba. A pesar del brazo, de la madera lacerando su pecho, de la debilidad de sus piernas, estaba vivo. No se resignaba. No había llegado tan lejos para morir así, de manera tan estéril y absurda. Su obligación era luchar. Por él mismo, por su padre y su hermano, por Luisa, por el Profesor y por tantos otros compañeros que no lo habían conseguido o que ni siquiera habían tenido la oportunidad de intentarlo.

Entonces salió el sol de entre las montañas. Un tímido rayo acarició su rostro y suspiró, agradecido.

[...]

Malgré son comité, sa résistance contre les fascistes, sa lutte clandestine, le Professeur avait choisi de survivre. Il n'avait pas voulu fuir avec ceux du bois en espérant une liberté qu'on pensait toujours plus proche. Après tant d'années sombres, la possibilité de désobéir à un ordre, de ne pas attendre d'être passé à tabac, de ne pas avoir peur d'entendre son nom lors d'un transfert avait fait naître un espoir chez chaque homme du bataillon de travailleurs de La Colonie. Le Professeur avait voulu vivre de toutes ses forces, mais son corps devait encore se trouver derrière le bâtiment, à l'abandon, des dizaines de mouches grouillant entre ses lèvres ouvertes ou buvant son sang, en attendant que le capitaine se remette de sa gueule de bois et décide quoi faire des restes. Mais Ignacio, lui, respirait encore. Malgré son bras, sa poitrine lacérée par le bois, ses jambes faibles, il était vivant. Il ne se résignait pas. Il n'était pas arrivé si loin pour mourir ainsi, de façon aussi vaine et absurde. Il devait se battre. Pour lui, pour son père et son frère, pour Luisa, pour le Professeur et pour tant d'autres compagnons qui n'avaient pas réussi ou qui n'avaient même pas eu la chance d'essayer.

C'est alors que le soleil se leva d'entre les montagnes. Un timide rayon caressa son visage, et il soupira, reconnaissant.

[...]

TROISIÈME PARTIE

(septembre 1943)

[...]

— ¡Faustino, estoy perdido!

Faustino sostuvo a Ignacio, quien, blanco como la cera, se tambaleaba fruto de la impresión. Acababan de salir del turno, e Ignacio sólo tenía en mente introducir el pie dolorido bajo el chorro de agua caliente de la ducha, a ver si así se le calmaba el dolor tras aquel primer día de trabajo. El médico le había aconsejado no mojar la venda, y no sabía si sería mejor quitarla por sí mismo y tratar después de vendarse de nuevo. Pero entonces, tras los soldados encargados de la vigilancia y custodia, descubrió a Isidro en compañía de sus huestes. El recuerdo de la promesa del ingeniero acerca del mal futuro que le aguardaba al falangista le hizo sonreír, aunque se cuidó mucho de mostrarlo. Haciéndose el despistado, clavó la vista en el suelo y siguió al resto camino del cuarto de aseo, pero, por el rabillo del ojo, descubrió un gesto, un movimiento que sintió que le dedicaban a él. Al levantar la mirada, se encontró con que, entre los hombres de Isidro, había uno que le señalaba con el dedo. Sin poder evitarlo, se paró en seco. «Cuidado», oyó decir a la espalda. No prestó atención a la maldición del minero con el que involuntariamente casi choca porque, ante él, había un aparecido.

[...]

« Faustino, je suis perdu ! »

Faustino soutint Ignacio qui, blanc comme un linge, titubait sous l'effet du choc. Les prisonniers venaient de terminer leur poste, et Ignacio ne pensait qu'à une chose : glisser son pied douloureux sous le jet d'eau chaude de la douche, pour voir si cela soulagerait la douleur après ce premier jour de travail. Le médecin lui avait conseillé de ne pas mouiller la bande, et il ne savait pas s'il était préférable de l'enlever lui-même et d'essayer ensuite de refaire le bandage. Mais c'est alors que derrière les sentinelles, il aperçut Isidro en compagnie de ses partisans. Repenser à la promesse de l'ingénieur quant au sort qui attendait le phalangiste le fit sourire, bien qu'il se soit gardé de le montrer. Faisant mine d'avoir l'esprit ailleurs, les yeux au sol, il suivit les autres vers les douches, mais du coin de l'oeil, il perçut un geste, un mouvement qui, il le sentait, lui était destiné. Lorsqu'il releva la tête, il put voir qu'un des hommes qui accompagnait Isidro le montrait du doigt. Malgré lui, il s'arrêta net.

« Attention », entendit-il derrière lui.

Il ne prêta pas attention au juron du mineur qui lui était presque rentré dedans, involontairement, car il avait devant lui un revenant.

Ramón Lobo llevaba muerto más de un lustro. Había encontrado su final en la cárcel de Guadalajara. Pero el muerto, al reconocerlo entre la fila de hombres renegridos, había levantado el brazo y, con el índice acusador, le había dejado irremisiblemente marcado.

—¡Me han encontrado! —atinó a decir a Faustino. Éste, tras sentar a Ignacio en una banqueta de madera, había salido a buscarle agua a falta de algo más fuerte, y ahora aguardaba, paciente, dejando que el otro se calmara antes de pedirle alguna explicación. Faustino era consciente de que la última semana había sido de una tensión extrema para su amigo, pero pensaba que, tras la dura decisión de abortar la huida y optar por Luisa, todo habría pasado. Estaba claro que de nuevo volvía a equivocarse.

—¿Avisaste a Pin?

Faustino, agradecido de que el ruido de las duchas amortiguase la conversación, contestó:

— No pude localizarlo. ¿Por qué? ¿No estabas decidido a quedarte? ¿Ya no confías en la palabra del ingeniero?

Ignacio no le prestó atención, sumido en sus propias cábalas.

— Entonces, todavía tengo una posibilidad.

Ramón Lobo n'était plus de ce monde depuis plus de cinq ans. Il avait trouvé la mort dans la prison de Guadalajara. Mais le défunt, qui l'avait reconnu au milieu de cette file d'hommes noirâtres, avait tendu le bras et, d'un doigt accusateur, l'avait définitivement condamné.

« Ils m'ont retrouvé ! », parvint-il à dire à Faustino.

Ce dernier, après avoir assis Ignacio sur un banc en bois, était allé chercher de l'eau, à défaut de quelque chose de plus fort, et attendait maintenant, patiemment, que l'autre se calme pour lui demander des explications. Faustino était conscient que la semaine passée avait été extrêmement tendue pour son ami, mais il pensait qu'après avoir pris la dure décision de renoncer à la fuite et de choisir Luisa, il se sentirait mieux. Il était clair qu'il se trompait de nouveau.

« Tu as prévenu Pass ? »

Faustino, heureux que le bruit des douches couvre leur conversation, répondit :

« Je ne l'ai pas trouvé. Pourquoi ? Tu n'étais pas décidé à rester ? Tu ne crois plus ce qu'a dit l'ingénieur ? »

Ignacio ne fit pas attention à lui, trop occupé à calculer ses chances de survie.

« Alors j'ai encore une chance.

— ¿Qué pasó, Guadalajara? ¿No estabas decidido a quedarte? Te tenía por un hombre de palabra, pero últimamente pareces más una veleta que cada día amanece con una nueva dirección según sea el viento.

Esto último se lo podía haber ahorrado, pensó Faustino. No era propio de él, habitualmente tan paciente, y más con su amigo, pero comenzaba también a estar harto de tantos cambios. Detrás de cada nueva decisión de Ignacio se tambaleaba el futuro de su hermana. Por más que viviera, jamás podría olvidar la expresión alucinada de Luisa cuando, convencida de haber perdido a Ignacio, huyó de La Colonia sin despedirse de él.

Ignacio bebió un trago largo y, después, se levantó para asomarse a la puerta. Al no descubrir a nadie, respiró aliviado.

— No se atreverán a llevarme delante de todos. Isidro tiene miedo a la reacción del ingeniero. Y si tú no avisaste a Pin, entonces es posible que pueda salir con bien de ésta.

Faustino, cegado por la impaciencia, harto de esa conversación que Ignacio tenía consigo mismo, lo agarró del mono y lo zarandeó con fuerza.

— ¿De qué demonios hablas, Guadalajara? Explícate, maldita sea. ¿Quién te ha encontrado? ¡Habla ya!

— Qu'est-ce qui se passe, Guadalajara ? Tu n'étais pas décidé à rester ? Je te prenais pour un homme de parole, mais dernièrement, tu ressembles plus à une girouette qui change de direction tous les jours selon le sens du vent. »

Ça, j'aurais pu éviter de le dire, pensa Faustino. Cela ne lui ressemblait pas, lui qui était habituellement si patient, surtout avec son ami, mais il commençait à en avoir marre de tous ces changements. Derrière chaque nouvelle décision d'Ignacio, c'était l'avenir de sa sœur qui se jouait. Il aurait beau vivre éternellement, jamais il ne pourrait oublier l'expression hagarde de Luisa lorsque, persuadée d'avoir perdu Ignacio, elle s'était enfuie de La Colonie sans lui dire au revoir.

Ignacio but une longue gorgée, puis se leva pour regarder par la porte. Ne voyant personne, il poussa un soupir de soulagement.

« Ils n'oseront pas m'emmener devant tout le monde. Isidro a peur de la réaction de l'ingénieur. Et si toi, tu n'as pas prévenu Pass, alors il est possible que je puisse m'en sortir. »

Faustino, aveuglé par l'impatience, fatigué de cette conversation qu'Ignacio avait avec lui même, l'attrapa par sa cotte et le secoua vigoureusement.

« Mais putain, de quoi tu parles, Guadalajara ? Explique-toi, nom de Dieu. Qui t'a retrouvé ? Parle ! »

Aquella furia repentina hizo que Ignacio recuperara el dominio sobre sí. Varios hombres que salían de la ducha también se vieron sorprendidos por aquel enfrentamiento y se detuvieron, curiosos al ver a los dos amigos enzarzados. Pocas cosas satisfacían más que una buena trifulca y pronto, si llegaban a las manos, comenzarían las apuestas a favor de uno u otro contendiente. Ignacio, al sentirse observado, pospuso la explicación. El enfado de Faustino le había servido de revulsivo.

— Venga, duchémonos. Tendremos tiempo a la vuelta.

«Éramos tan jóvenes que ni siquiera sabíamos lo que estaba en juego», y la historia que siguió a esta especie de disculpa le supo a Faustino a conocida. Habían compartido el rancho, tras el que iniciaron el acostumbrado paseo alrededor de la explanada donde nadie podría importunarles. Faustino le había propuesto a Ignacio sentarse para que así descansara el pie. Si estaba empeñado en huir, precisaría tenerlo en las mejores condiciones. Pero Ignacio necesitaba moverse. Lo que iba a revelarle llevaba mucho tiempo enterrado, y caminar siempre había sido un buen ejercicio para la memoria.

— Entonces, yo era el secretario de la Casa del Pueblo de Yunquera de Henares, y mi hermano Manuel, el tesorero. ¿Te acuerdas de qué hiciste el 19 de julio del 36?

[...]

Cette fureur soudaine fit qu'Ignacio reprit le contrôle de lui-même. Plusieurs hommes qui sortaient également de la douche furent surpris par cet affrontement et s'immobilisèrent, étonnés de voir les deux amis se disputer. Rien ne faisait plus plaisir qu'une bonne bagarre et très vite, s'ils en venaient aux mains, on commencerait à parier sur tel ou tel combattant. Ignacio, se sentant observé, repoussa l'explication. La colère de Faustino lui avait remis les idées en place.

« Viens, on va à la douche. On aura le temps après. »

« Nous étions si jeunes que nous ne savions même pas ce qui était en jeu. »

Et l'histoire qui suivit ce qui était en quelque sorte une excuse eut pour Faustino un air de déjà-vu. Ils mangèrent ensemble, puis entamèrent leur habituelle promenade autour de l'esplanade, là où personne ne pourrait les déranger. Faustino avait proposé à Ignacio de s'asseoir afin qu'il puisse reposer son pied. S'il était décidé à s'enfuir, il en aurait besoin au meilleur de sa forme. Mais Ignacio avait besoin de bouger. Ce qu'il allait lui révéler était enterré depuis longtemps, et marcher avait toujours été un bon exercice pour la mémoire.

« À l'époque, j'étais le secrétaire de la Maison du Peuple de Yunquera de Henares, et mon frère Manuel en était le trésorier. Tu te souviens de ce que tu as fait le 19 juillet 1936 ? »

[...]

— El día 19 amanecemos con resaca —prosiguió hablando Ignacio—. Habíamos pasado la noche bebiendo y cantando, celebrando por todo lo alto al alzamiento de las tropas en Marruecos. Era la oportunidad soñada. Varios de mis camaradas defendían que aquél iba a ser el principio de la revolución. La revolución, ¿qué sabíamos nosotros qué significaba aquello? Lo que pretendíamos era más tierra para el trabajador y que nos pagaran un precio justo por los melones y el trigo, y también por nuestras peonadas. Pero iba a haber guerra. Y nosotros teníamos ansias de aventuras. Yo hacía poco que me había licenciado del servicio militar, al igual que Manuel, y suspirábamos por aquellos mundos que se habían abierto a nuestros ojos, más allá de las fronteras de Yunquera. Aventura era lo que queríamos, nadie pensaba en la guerra. Esa mañana, como te digo, acudimos temprano a abrir las puertas de la Casa del Pueblo. A mí me dolía la cabeza como si me la fueran a arrancar, así que lo que más recuerdo son los gritos de júbilo de mis amigos, que voceaban que había que marchar rápido a Madrid antes de que terminara la fiesta. En esos días, casi todos creíamos que la asonada militar sería flor de verano. Menuda flor, ya ves qué lince fuimos.

— No sólo vosotros. También el gobierno lo pensó. Y así tendría que haber sido si todos hubiésemos luchado unidos.

« Le matin du 19, on s'est levé avec la gueule de bois, continua Ignacio. On avait passé la nuit à boire et à chanter, pour fêter comme il se devait le soulèvement des troupes au Maroc. C'était l'occasion rêvée. Plusieurs de mes camarades soutenaient que ça allait être le début de la révolution. La révolution, qu'est-ce que ça voulait dire pour nous ? Ce qu'on voulait, c'était plus de terres pour le travailleur, et qu'on nous paye le prix juste pour le blé et les melons, et aussi pour nos journées de travail. Mais la guerre allait éclater. Et nous, nous avions soif d'aventures. Moi, je venais tout juste de finir mon service militaire, comme Manuel, et on rêvait de parcourir le monde qui s'étalait sous nos yeux, au-delà des frontières de Yunquera. Ce que nous voulions, c'était l'aventure, personne ne pensait à la guerre. Et donc, ce matin-là, nous sommes arrivés tôt pour ouvrir la Maison du Peuple. J'avais mal à la tête comme si on allait me l'arracher, alors je me rappelle surtout les cris de joie de mes copains qui braillaient qu'il fallait partir pour Madrid avant que la fête ne soit terminée. À ce moment-là, on croyait presque tous que l'insurrection militaire ne passerait pas l'été. Sauf que l'été a duré plus longtemps que prévu et ça, on ne l'a pas vu venir.

—Vous n'étiez pas les seuls. Le gouvernement aussi l'a cru. Et c'est ce qui aurait dû se passer si nous nous étions battus ensemble.

— Pero no lo hicimos, es cierto. Con la de jóvenes dispuestos a dar su sangre por la República. Qué desperdicio...

Ignacio parecía haber perdido el hilo de la historia, y durante unos cuantos metros ambos caminaron sin hablar, dejando que el silencio arrastrara la melancolía de los tiempos que pudieron haber sido y que no fueron.

— ¿Y bien?

— ¿Sí?

— Me hablabas de la Casa del Pueblo. Os reunisteis.

— Cierto, nos reunimos. Y, como te decía, para mis amigos aquello era como si fuese una fiesta. Alguien había escuchado que en Madrid el alzamiento había fracasado y que los sindicatos habían repartido armas para tomar el cuartel de la Montaña, donde los sublevados se habían acantonado. Nadie quería perderselo. Entonces oímos el ruido del tubo de escape de una motocicleta. Preguntaban por el secretario. Era un joven que venía de Guadalajara, de la sede de nuestro partido. Iba cubierto de polvo hasta arriba, y le dimos un vaso de vino para que se repusiera. Llevaba toda la noche en la carretera. Le interrogamos sin tregua acerca de lo que estaba pasando en Guadalajara, pero él dijo que sólo era un mensajero y que no sabía nada y, sin más explicaciones, me dio una carta. La leí y se la tendí a Manuel. Fue él quien la leyó en voz alta para que la escuchara el resto.

— Mais on ne l'a pas fait, c'est vrai. Malgré tous ces jeunes prêts à donner leur sang pour la République. Quel gâchis... »

Ignacio semblait avoir perdu le fil de son histoire, et pendant quelques mètres, tous deux marchèrent sans parler, laissant le silence emporter la mélancolie d'une époque qui aurait pu être et qui ne fut jamais.

« Alors ?

— Quoi ?

— Tu me parlais de la Maison du Peuple. Vous vous êtes réunis.

— Oui, on s'est réunis. Et comme je te disais, pour mes copains, c'était la fête. Quelqu'un avait entendu dire qu'à Madrid, le soulèvement avait échoué et que les syndicats avaient distribué des armes pour s'emparer de la caserne de la Montagne où les insurgés s'étaient retranchés. Personne ne voulait manquer ça. Et puis on a entendu le pot d'échappement d'une moto. On voulait voir le secrétaire. C'était un jeune homme qui venait de Guadalajara, du siège de notre parti. Il était couvert de poussière de la tête aux pieds, et on lui a donné un verre de vin pour qu'il récupère. Il avait passé la nuit sur la route. On n'a pas arrêté de l'interroger sur ce qui se passait à Guadalajara, mais il nous a répondu qu'il n'était qu'un messager et qu'il ne savait rien, et sans plus d'explication, il m'a donné une lettre. Je l'ai lue et je l'ai passée à Manuel. C'est lui qui l'a lue à voix haute pour que les autres entendent.

Llevaba el sello del partido, y la firma del secretario provincial. Querían una lista donde figuraran los nombres de las personas significadas por su pertenencia a la derecha. ¿Para qué?, preguntó alguien. Pero esa respuesta, que yo mismo me había hecho, no obtuvo respuesta porque enseguida comenzaron a llover los nombres. El mensajero, al ver que la discusión arreciaba, pues unos pretendían poner a unos, otros no estaban de acuerdo y daban nuevos nombres, nos conminó a dejar de perder el tiempo porque él no podía marcharse sin la lista y todavía le quedaban muchos pueblos por visitar. Se impuso el orden y yo comencé a escribir. Cuando terminamos, había catorce nombres escritos de mi puño y letra en aquel papel que el mensajero metió en una carpeta donde había más papeles con más nombres, y se marchó. Fue como si nos hubiesen vaciado por dentro. La alegría que se prolongaba desde la parranda de la noche se había esfumado. En su lugar se instaló un largo silencio que, a pesar de la resaca, no agradecí, porque en ese silencio flotaba todavía la pregunta sin respuesta: «¿Para qué quieren esa lista?». Manuel, entonces, soltó una risotada, que secundamos con alivio sin saber por qué demonios se reía.

Il y avait le cachet du parti et la signature du secrétaire provincial dessus. Ils voulaient une liste avec les noms des personnes connues pour leur adhésion à la droite. « Pourquoi ? », a demandé quelqu'un. Mais on n'a pas eu de réponse à cette question que je m'étais posée aussi parce que les noms ont tout de suite commencé à pleuvoir. Sauf que certains voulaient mettre tel ou tel nom alors que les autres n'étaient pas d'accord et voulaient en mettre d'autres, et quand il a vu que la discussion dégénérait, le messenger nous a demandé d'arrêter de perdre du temps, parce qu'il ne pouvait pas repartir sans la liste et qu'il devait encore aller dans beaucoup de villages. On a demandé le calme et j'ai commencé à écrire. À la fin, il y avait quatorze noms écrits de ma propre main sur cette feuille que le messenger a rangée dans un dossier, où il y avait d'autres feuilles avec d'autres noms, et puis il est parti. C'était comme si on nous avait vidé de l'intérieur. Finie l'euphorie qu'on ressentait depuis la bringue de la veille. À la place, il y a eu un long silence, que je n'ai pas apprécié malgré ma gueule de bois parce qu'il y avait encore en suspens cette question sans réponse : « Pourquoi est-ce qu'ils veulent cette liste ? ». Soudain, Manuel a éclaté de rire, et ça nous a fait du bien de l'imiter, même si on ne savait pas pourquoi diable il riait.

«En estos momentos –nos dijo con los ojos bañados en lágrimas y sin dejar de reír–, hay dos motos quemando combustible camino de Guadalajara.» «¿Dos motos?», pregunté. «Dos, claro –replicó, feliz por la idea–, la nuestra, y la de los otros donde llevan escritos nuestros nombres.» Entonces sí reímos con ganas, y la nube que había oscurecido nuestro ánimo pasó. Esa tarde marchamos a Madrid para presentarnos ante el partido y para nosotros comenzó la maldita guerra. Será mejor que nos sentemos. Este pie me está matando.

Buscaron un lugar donde descansar, aunque el día, más bien frío, invitaba poco a estarse quieto. A lo lejos se oían los gritos de los compañeros que, tras obtener permiso para sacar el balón, habían improvisado un partidillo de fútbol. Con gran alivio, Ignacio se descalzó y comenzó a masajearse por encima del vendaje sucio de carbón. Era un vendaje bastante chapucero, pues no le había quedado más remedio que quitárselo para ducharse, y aquellos pliegues y dobleces inspiraban poca confianza. Faustino se había tumbado boca arriba y observaba el movimiento cambiante de las nubes, allá tan alto, tan lejos. También él recordaba haber escrito listas. Y, también, haberlas padecido.

Toujours en riant, les larmes aux yeux, il nous a dit : « En ce moment, il y a deux motos qui consomment de l'essence pour aller à Guadalajara. ». « Deux motos ? », je lui ai demandé. Et il m'a répondu, tout content : « Bah oui, deux. La nôtre et celle des autres, avec nos noms ». Alors là, oui, on a bien rigolé, et le nuage qui avait assombri notre moral s'est envolé. Cet après-midi-là, on est parti à Madrid pour nous présenter devant notre parti et pour nous, cette maudite guerre a commencé. Il vaudrait mieux qu'on s'asseye. Ce pied est en train de me tuer. »

Ils cherchèrent un coin où se reposer, bien que la journée, plutôt froide, invite peu à rester immobile. Au loin, ils entendaient les cris de leurs camarades qui, après avoir obtenu la permission de sortir le ballon, avaient improvisé un match de football. À son grand soulagement, Ignacio se déchaussa et commença à se masser par-dessus le bandage noirci par le charbon. C'était un bandage fait à la va-vite, car il n'avait pas eu d'autre choix que de l'enlever pour se doucher, et les différents plis et replis lui donnaient un aspect douteux. Faustino s'était couché sur le dos et observait le mouvement versatile des nuages, si hauts, si loin. Lui aussi se souvenait d'avoir écrit des listes. Et d'en avoir également souffert.

— ¿Y ese que dices que te encontró estaba en vuestra lista?

Ignacio elevó las cejas, asintiendo, apesadumbrado. En su día ya había hecho duelo por la muerte del que fuera su amigo de infancia Ramón, el mismo muchacho al que se le pinchó la rueda de la bicicleta al regresar de Madrid, tras ver con él el final de la Vuelta Ciclista. El mismo al que dejó de hablar cuando lo descubrió vestido con el traje de falangista rodeado de otros jóvenes que se acababan de apuntar al partido de José Antonio Primo de Rivera.

— Lo estaba. Ramón. Ramón Lobo. Lo di por muerto, como a los otros trece vecinos que una semana después de nuestra marcha fueron detenidos y llevados a la cárcel de Guadalajara, una vez que la República arrebató la ciudad a los fascistas. Lo mismo estaba pasando en todas partes. En Madrid habían comenzado las sacas, mientras nos llegaban noticias de fusilamientos sin juicio por parte del otro bando en ciudades como Sevilla. Supongo que aquí habrá sido igual. El caso es que, en cuanto supimos que los habían hecho prisioneros, intuimos el final que podía aguardarles. Pero entonces ellos ya eran el enemigo de verdad y nosotros estábamos combatiendo por nuestra vida. No, no les deseaba la muerte. No, al menos, en esos primeros días. Mi madre incluso me envió recado al frente para que intercediese por aquellos cuyas familias habían acudido a mi casa a pedir ayuda.

« Et celui qui t'aurais retrouvé, il était sur votre liste ? »

Affligé, Ignacio fronça les sourcils et acquiesça. À l'époque, il avait déjà fait son deuil de celui qui fut son ami d'enfance, Ramón, le même gamin dont la roue de la bicyclette avait crevé sur le chemin du retour, après avoir vu ensemble l'arrivée du Tour d'Espagne à Madrid. Celui-là même à qui il avait cessé de parler le jour où il l'avait surpris vêtu de l'uniforme phalangiste, en compagnie de quatre autres jeunes qui venaient d'adhérer au parti de José Antonio Primo de Rivera.

« Oui, il y était. Ramón. Ramón Lobo. Je le croyais mort, comme les treize autres qui ont été arrêtés et emmenés à la prison de Guadalajara une semaine après notre départ, une fois la ville reprise par la République aux fascistes. C'était la même chose partout. À Madrid, les prisonniers commençaient à être transférés, et au même moment on apprenait que l'autre camp organisaient des exécutions sans jugement préalable dans des villes comme Séville. Je suppose que c'était pareil ici. En tout cas, dès qu'on a su qu'ils avaient été emprisonnés, nous nous doutions de ce qui pouvait les attendre. Mais c'étaient eux les véritables ennemis et nous, nous nous battions pour notre vie. Non, je ne leur souhaitais pas de mourir. Pas les premiers jours du moins. Ma mère m'a même envoyé des messages au front pour que j'intervienne en faveur de certains, leurs familles étant venues chez moi demander de l'aide.

Como secretario del partido pensaban que yo tendría mano, que mi firma avalaría su libertad. Recuerdo que escribí alguna de esas cartas. A favor de Tomás, el herrero, que me había cogido como aprendiz unos meses y que, aunque de derechas, siempre había tratado bien a sus trabajadores. Y también a favor de Ramón. Mi amigo de la infancia Ramón. Amigos, hasta que crecimos y nos reconocimos en bandos opuestos. Escribí esas cartas, las entregué y me olvidé.

[...]

Elles se disaient qu'en tant que secrétaire du parti, j'aurais le bras long et que ma signature permettrait de les libérer. Je me rappelle avoir écrit une de ces lettres. Pour Tomás, le forgeron, qui m'avait pris comme apprenti pendant quelques mois et qui avait toujours bien traité ses ouvriers, même s'il était de droite. Et aussi pour Ramón. Mon ami d'enfance Ramón. Amis, jusqu'à ce qu'on grandisse et qu'on rejoigne des camps opposés. J'ai écrit ces lettres, je les ai envoyées et je suis passé à autre chose. »

[...]

IV- BIBLIOGRAPHIE

Référence du Livre

GUIRADO Nacho, *La Lista de los Catorce*, Mr Ediciones, 2009, 443p
[Citation de l'introduction extraite de la page 426]

Grammaire et Dictionnaires

- Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain, Pierre Gerboin, Hachette, 2009
- Bescherelle, l'essentiel, Hatier, 2013
- Diccionario de la Real Academia Española, Espasa, 2001
- Grand Dictionnaire Bilingue, français–espagnol, Larousse, 2014
- Diccionariu de la Llingua Asturiana [en ligne]

Autres ressources utilisées

Association de sauvegarde des Chevalements Les Graves-Bayard, *Les métiers de la mine*, première mise à jour le 5 juillet 2003 [en ligne], consulté le 15 mars 2016. URL : <http://lesgravesbayard.pagesperso-orange.fr/Accueil.htm>

Association pour la sauvegarde du patrimoine historique industriel et minier, *Lexique*, publié le 18 août 2014 [en ligne], consulté en février 2016. URL : <http://www.mineurdefond.fr/articles.php?lng=fr&pg=671&mnuid=662&tconfig=0>

Biblioasturias, *Presentación en Siero de « Ladrones de estiércol, de Nacho Guirado*, publié en 2016 [en ligne], consulté le 02 mai 2016. URL : <http://www.biblioasturias.com/presentacion-en-siero-de-ladrones-de-estiercol-de-nacho-guirado/>

CALAIS Jean-Pierre, *La conjugaison des verbes picards*, mise à jour le 16 août 2016. Consulté en octobre 2016. URL : <http://ches.diseux.free.fr/conj/vintro.htm>

DUARTE CASTELLANO, Delmira, *Las minas de carbón*, publié en 2012 [en ligne], consulté le 5 décembre 2015. URL : http://mayores.uji.es/datos/2011/apuntes/fin_ciclo_2012/minas_carbon.pdf

FERNANDEZ Xurxo, *La rosa de los vientos*, El Correo Gallego, 02 février 2009, consulté le 06 mai 2016 [en ligne]. URL : <http://mariaariasespacio.blogspot.fr/2009/02/la-lista-de-los-catorce-en-la-prensa.html>

KLEIBER Georges, *Problèmes de référence. Descriptions définies et noms propres*, Recherches Linguistiques n° VI, Etudes publiées par le Centre d'Analyse Syntaxique de l'Université de Metz, Paris, Klincksieck, 1981 (538 p.), consultation de la page 503.

La Fayona de Llombera, *Vocabulario minero*, consulté en février 2016 [en ligne]. URL : <http://www.lafayonadellombera.org/4.html>

Larousse, *La guerre civile d'Espagne*, consulté le 25 juillet 2016 [en ligne]. URL : http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/guerre_civile_d_Espagne/118441

LECUIT Emeline, MAUREL Denis et VITAS Duško, « La traduction des noms propres : une étude en corpus », *Corpus*, 10 | 2011, 201-218.

RALUCA Nita, De la traduction intralinguale à la traduction interlinguale : le cas des verbes introducteurs en roumain et en français, *Revue française de linguistique appliquée* 2009/1 (Vol. XIV), p. 53-66, consulté le 04 septembre 2016 [en ligne]. URL : <http://www.cairn.info/revue-francaise-de-linguistique-appliquee-2009-1-page-53.htm>

Wikipédia, *Falange Española*, article modifié le 19 juin 2016 [en ligne], consulté le 25 juillet 2016. URL : https://es.wikipedia.org/wiki/Falange_Espa%C3%B1ola

Wikipédia, *José María Gil Robles*, article modifié le 25 juillet 2016 [en ligne], consulté le 28 juillet 2016. URL : https://es.wikipedia.org/wiki/Jos%C3%A9_Mar%C3%ADl_Gil-Robles

V - ANNEXES

Prisión de Guadalajara, 6 de diciembre de 1936

Cuando se atrevió a moverse, cada articulación de Ramón Lobo se transformó en un quejido que no pudo más que reprimir. Millones de agujas se ensañaron con su cuerpo entumecido, por lo que aún permaneció un par de minutos más encogido bajo la montaña de ropa sucia. Temía desmayarse por el dolor si se incorporaba demasiado rápido. Finalmente, al levantarse, el olor penetrante de la sangre y la pólvora le sacudió como una maza y vomitó sobre el piso en una arcada estéril. Los disparos y los gritos de odio, rabia, dolor y terror resonaban como eco macabro dentro de su cráneo en el silencio del edificio abandonado. Estaba solo, sin más compañía que su miedo, en el matadero en que se había convertido la prisión de Guadalajara.

La oscuridad, por primera vez en mucho tiempo, no lo atormentaba. Nada que ver con las lágrimas ahogadas bajo el cobertor sucio, mordiéndose los nudillos para refrenar el llanto a lo

largo de tantas noches sin paz en la celda hacinada. Una sombra, el paso cadencioso del centinela, los ronquidos o las toses de los compañeros eran respondidos por espasmos involuntarios que le atenazaban en su rincón. Tenía la certeza de que pronto vendrían a por él. Una noche cualquiera, una madrugada cualquiera, aparecería alguien y pronunciaría su nombre. Cada sílaba sabría a muerte, y poco después una bala se alojaría definitivamente en su nuca para ser pasto del rocío, abandonado en un descampado donde de difícilmente lo recuperarían los suyos para darle cristiana sepultura. Pero esa noche no. Todavía no. Esa noche, la oscuridad era su aliada. Allí ya no quedaba nadie.

Sólo los muertos.

Poco a poco, la sangre había vuelto a fluir a base de movimientos cortos y dolorosos, y recuperaba el control de los músculos anquilosados tras las horas ovillado bajo el montón de viejas sábanas. En varias ocasiones, mientras permanecía escondido intentando calmar el ritmo galopante de su respiración y el furioso latir de su corazón desbocado, oyó pasos rápidos en el pasillo y por dos veces sintió los goznes de la puerta abrirse durante unos interminables segundos. Los milicianos se afanaban en la búsqueda de presos ocultos en los recovecos de la cárcel. Gritos salvajes, súplicas y disparos se iban espaciando según avanzaba la tarde hacia la puesta de sol. La cacería se prolongó hasta que las estrellas tapizaron el firmamento, pero a Ramón Lobo no lograron encontrarlo. Protegido por la oscuridad de la noche, dio gracias a Dios y lloró al saberse vivo.

El primer avión había sobrevolado la ciudad poco después del amanecer. Era algo cotidiano. Los bombardeos sobre Madrid se habían vuelto de misa diaria, y ninguno dudó que esa mañana fuese a ser distinto.

—Es un Junker.

Tomás, el herrero, había trabajado en Guadalajara en un taller mecánico durante muchos años hasta que su padre murió. Entonces tuvo que regresar a Yunquera para cambiar bielas y tornillos por el fuego de la forja y el hierro caliente. Aun así, cada vez que un automóvil se acercaba hasta el pueblo, Tomás se limpiaba las manos encallecidas en el mandil de trabajo y, con la ceremonia de un obispo, pedía permiso para levantar el capó y asomarse a las tripas del auto. Luego, con la delicadeza de una madre con su bebé, revisaba, tocaba y manipulaba cada pieza, olvidados al instante la rudeza y la contundencia de sus movimientos dentro de la forja, como si su espíritu se expandiese al contacto con la maquinaria y sus dedos adquiriesen vida propia. Así que nadie de entre los presos discutió la afirmación del hombretón que elevaba su rostro al cielo raso ante el runruneo monótono del avión. Y, la verdad, al resto tampoco le importaba mucho de qué aparato se tratase. Lo sustancial era saber si pertenecía a los suyos o pertenecía al otro bando y, sobre todo, dónde irían a caer las bombas que preñaban su vientre de caos.

Don Pascual ya había terminado de prepararse para oficiar la eucaristía de domingo cuando se escuchó la primera explosión. Los presos, que entretenían la mañana paseando por la galería y fumando, quedaron petrificados. Luego, las campanas comenzaron a tañer, pero todos sabían que no llamaban a misa. Era el aviso tardío de la muerte que llovía del cielo.

-¡Están bombardeando la ciudad!

Se miraron unos a otros sin saber qué hacer. Casimiro, que era un muchacho espigado, hijo del dueño del casino de Alcalá de Henares y uno de los primeros en apuntarse a Falange, se aupó a fuerza de brazo y pudo otear a través de los barrotes oxidados.

-¿Dónde han caído?

La pregunta, con el aliento entrecortado por el miedo, brotaba de Manuel, un estudiante de medicina asaeteado de acné que le sujetaba las piernas para facilitarle el esfuerzo.

-Creo que sale humo del Infanteado.

-¡Dios nos coja confesados!

Las explosiones ya no resonaban, pero sí lo hacían las campanas, como si se disculpasen por no haber podido avisar a tiempo. -Pues si han acertado con el Palacio puede haber ocurrido una matanza.

Varios hombres se santiguaron. Y no lo hacían sólo por las posibles víctimas del mercado, los cientos de mujeres y de niños que cada domingo se paseaban entre los puestos regateando el precio de los tomates, hablando a voz en grito o cuchicheando malicias mientras sus hombres, los que no estaban presos o movilizados, tomaban unos vinos en las tabernas entre palmotadas y juramentos. Alguno de aquellos presos que vivían en Guadalupe tenía la mente puesta en su esposa, en su madre o en sus hijos, calculando entre dientes la rutina dominical de los suyos y pidiendo que los azares de la guerra hubiesen modificado sus hábitos. Pero los más, sumidos en un silencio impotente, temían por ellos mismos. En el ánimo colectivo pesaba la amenaza del bombardeo de agosto, cuando únicamente la determinación del director de la prisión

privó de la venganza a una horda enfurecida por las víctimas civiles de aquel ataque. Desde entonces había llovido mucho. El Alcázar había caído en manos de los sublevados, y el estrechamiento del cerco a Madrid era una realidad palpable. El diario *La Voz* auguraba nuevas matanzas a manos de los regulares y las tropas moras como las de Córdoba, Granada o Cáceres si las milicias no resistían, y las noticias de los innumerables muertos por los bombardeos en la capital corrían de boca en boca, algunas tan demoledoras como los cincuenta infortunados niños de la escuela de Getafe, víctimas de un solo avión. Si en agosto la guerra apenas acababa de comenzar y los hombres no terminaban de creerse la realidad incontestable de la contienda, ahora, cinco meses después, todos estaban ya bautizados en la sangre del prójimo. Todos tenían un conocido, un hermano o un amigo que había muerto por una venganza, una explosión o en uno de los innumerables frentes de batalla. Por eso, con las campanas como fondo y los lamentos ahogados de los más impresionables, ninguno de los presos dudó que, abajo, en la ciudad humeante, era su sangre la que se reclamaba para expiar el pecado de las bombas.

Pronto comenzaron a formarse corrillos. Los seminaristas se agruparon y cayeron, rodillas en tierra, alrededor del viejo don Pascual, cuya tutela espiritual había servido de baluarte ante el desfallecimiento de curas más jóvenes. Don Pascual, las manos extendidas y los ojos cerrados, predicaba acerca de la gloria del martirio, de la esperanza en el Cristo resucitado y de alcanzar la paz en la venganza del Juicio Final. Ramón Lobo, impactado como los demás por la noticia del bombardeo, decidió unirse al corrillo de Tomás, que arengaba a los muchachos de Yunquera de Henares,

su pueblo, a resistir. Los guardias, que hasta minutos antes paseaban su aburrimiento por entre los presos, habían desaparecido, y únicamente Casimiro, agarrado como una hiedra a los barrotes, se erigía como enlace con el mundo exterior.

—¡Debemos hacer una barricada!

Justino, un viejo labriego encarcelado por dar dinero al partido de Gil Robles, hizo un ademán de impotencia.

—¿Con qué, Tomás? Sólo tenemos las mantas y las sillas de los guardias.

Tomás le miró furibundo, como si su deseo de defenderse y luchar fuese mucho más allá de los detalles de intendencia. Cosme, su cuñado, le puso una mano sobre el hombro, tratando de calmarlo, y sugirió:

—Podemos hacer una montaña con las mantas y prenderles fuego. Cuando entren, el humo servirá de barrera y podremos hacerles frente.

La duda se adueñó del grupo. Casimiro se sujetaba al único ventanuco que daba al exterior y por el que la galería tenía una mínima ventilación, y temían que fuese el propio humo el que, finalmente, diese buena cuenta de todos ellos. Pero algo había que hacer.

Casimiro les urgió:

—¡Ya vienen!

Fue lo último que dijo antes de desplomarse. Alguien, desde abajo, se percató de la cabeza asomada por la ventana enrejada, y cuatro detonaciones impactaron contra la pared de piedra. La quinta, un tiro certero efectuado por un cazador con el pañuelo negro y rojo anudado al cuello, le perforó la frente.

—¡Estamos muertos!

—¡Rápido, las mantas!

Los gritos eran ya perfectamente audibles. La masa enardecida había traspasado los portones sin que en esta ocasión nadie les hiciese frente. Posiblemente, los propios guardias estuviesen guiando a los asaltantes por el edificio, y pronto el ruido de las carabinas se hizo ensordecedor. Cada cierto tiempo, al ruido creciente, se sumaba un restallido de varios disparos simultáneos que se suponía a las peticiones de clemencia y socorro. No había duda alguna, en el patio estaban fusilando a los presos de las otras galerías. Don Pascual bendecía a sus muchachos, y los hombres alrededor de Tomás blasfemaban apretando los dientes mientras la nube de humo comenzaba a espesarse haciéndoles toser.

Ramón Lobo vio la puerta de la galería abrirse y, después, la mirada alucinada de un joven que, fusil en mano, no comprendía de dónde provenía tanto humo. Antes de que el miliciano pudiese reaccionar, Tomás lo agarró por la camisa remendada y, de un solo movimiento, lo hizo girar y estrellarse contra la pared en un crujido de huesos. Justino quiso apoderarse del arma, pero una bala arrancó un «Jesús» de sus labios y murió. Fue el principio del fin. Los milicianos que seguían al joven abrieron fuego, y Tomás fue uno de los primeros en caer mientras el resto, empujados por el pánico y el humo que amenazaba con ahogarlos, corrió hacia la puerta donde aguardaban sus verdugos. Las carreras y los disparos se sumaban a los insultos o las estériles peticiones de clemencia, pero la cortina negra y asfixiante impedía que se reconociesen unos a otros, y los presos eran abatidos o capturados cuando alcanzaban otras galerías donde los guardias de asalto continua-

ban sacando hombres de sus celdas. Sólo Ramón Lobo tuvo la sangre fría de cubrirse la boca con un pañuelo bordado por su madre y, de rodillas, buscando el aire limpio, llegar hasta la puerta ahora expedita y descender por la escalera que daba acceso a los sótanos. Allá abajo se encontraban las calderas, así como la lavandería y cuartos de servicio de la prisión. Huyendo de los gritos y del fuego, fue empujando puertas hasta que, en la oscuridad, encontró una que cedió a la presión y, casi paralizado por el miedo, buscó refugio bajo lo que parecía un montón de ropa abandonada.

Horas más tarde, con los asaltantes saturados de venganza, Ramón Lobo logró alcanzar la salida sorteando cuerpos y charcos de sangre y corrió hacia la libertad, salvando su vida.

Tuilla (Asturias), febrero de 1943

El silbido agudo de la locomotora se prolongó hasta que una boca de luz los arrancó de la oscuridad del túnel. Ignacio, acullado con la espalda apoyada en una de las paredes de madera, sintió cómo el tren aminoraba su marcha y, finalmente, con un suspiro, se detenía. Los hombres, apretujados unos contra otros, se empujaban para alcanzar una de las rendijas y averiguar qué estaba sucediendo. No hacía ni media hora que los habían hecho volver a subir al tren en el apeadero de El Berrón, tras un viaje agotador desde la estación de León, atravesando la cordillera Cantábrica en una sucesión interminable de vueltas y revueltas por la montaña, y el rato que pasaron detenidos en El Berrón, con números de la Guardia Civil apuntándolos con los naranjeros, les había servido para estirar un poco las piernas y salir de la sofocante atmósfera del habitáculo.

—¿Hemos llegado?

Ignacio, que se había incorporado y, como el resto, trataba de saber qué ocurría, no tenía respuesta a la pregunta de Agustín, pero sonrió al joven para tranquilizarlo.

—Nos van a matar —musitó para sí el muchacho.

—Quizá se averió la máquina.

Lo dijo por decir, pero podía haber inventado cualquier otra cosa porque Agustín ya no lo escuchaba. Con la mirada en fuga al interior de sus terrores, el chico llevaba sus dedos renegridos a la boca y sus dientes roían donde ya no existían uñas que morder. A lo largo de todo el viaje no había cejado en repetir que los iban a sacar en cualquier lugar recóndito para ametrallarlos como alimañas, y esta parada inesperada lo estaba enloqueciendo. Ignacio, al que los nervios del joven no hacían más que exacerbar los suyos propios, se había visto en la obligación de confortarlo durante horas como compensación al trozo de pan duro que Agustín había compartido con él, pero ahora, en la mirada alucinada del joven, comprendió que ya se encontraba fuera de su alcance.

—¡Vamos, basura roja, abajo!

El portón de madera se abrió con estrépito, y dos uniformados comenzaron a gritarles mientras los hombres, deslumbados por el sol repentino, saltaban a tierra. Ignacio apretó con fuerza el hombro huesudo de Agustín hasta que éste dejó de gimotear, le susurró un «venga, chico, que no te vean llorar», y casi lo empujó fuera del tren.

En la explanada de tierra los aguardaban los soldados que habían servido de escolta durante el viaje. Cumplidas las órdenes, se desentendieron de ellos y se juntaron a fumar, charlando y des-perezándose bajo el tibio sol de mediodía. La primavera se anti-

cipaba. Los presos, entre tanto, como si un frío repentino les hubiese llegado sólo a ellos, se agruparon como un rebaño de ovejas amedrentadas ante la proximidad de los lobos. El tren detenido humeaba, contribuyendo con toses negras a los montes de castaños y nos que corrían por el cielo. Alrededor, dos montes de castaños y robles cerraban el breve valle, en el que apenas había sitio para la vía del tren, un riachuelo vivaracho y la explanada que se prolongaba a ambos lados. A la derecha de la vía, trepando por la ladera, las casas se amontonaban en un pueblo del que surgían pequeñas columnas de humo que hablaban de cocinas de carbón y leña y de la hora de la comida, y el estómago de Ignacio rugió con el desgarrar de la necesidad.

—¿Qué van a hacer con nosotros?

El tiempo pasaba sin proporcionar respuestas. Unos cuantos soldados habían hecho piña sobre unos troncos abandonados y apostaban la paga con una baraja sobada. Nadie parecía hacer caso de los prisioneros. Lo más curioso era que únicamente habían permitido bajar a los hombres de uno de los vagones. Otros dos, con su carga humana hacinada, decenas de ojos y dedos sobresaliendo por entre las maderas, esperaban su destino. Unos y otros, los de la explanada y los de los vagones, se estudiaban en silencio con una mezcla de envidia, cansancio y miedo, y todos hacían cálculas inútiles acerca de la fortuna o desgracia que el destino depararía a cada uno de ellos, deseando y temiendo estar en el lugar del otro.

—¡Nos vamos!

El capitán, que venía de dialogar con un individuo de paisano delante de la cantina de la estación, ordenó a sus hombres moverse. Cuando los prisioneros hicieron amago de regresar tam-

bién al vagón, se dirigió a ellos con un laconico «vosotros no», y les volvió la espalda. En cinco minutos, el tren reinició la marcha y, entre suspiros y bufidos, desapareció. Los prisioneros, inquietos, se atuvieron a la última orden, quedándose allí varados. En total, eran treinta y dos.

El hombre con el que se había reunido el capitán se acercó con un andar rígido, como si la espalda no acompañase la cadencia de sus caderas. Iba vestido con una chaqueta de pana en buen estado y una gorra, y desde el cinturón asomaba la culata de una pistola sobre la que jugueteaba su mano. Antes de hablarles, recorrió al grupo con una mirada feroz.

—Muy bien, inútiles. Soy Isidro, el jefe de Falange de Tuilla. No os preocupéis, tendréis tiempo de sobra para conocerme. Ya que Franco ha sido tan misericordioso como para no enviaros al paredón, donde sin duda os mandaría yo, tal y como vosotros hicisteis con José Antonio, me encargaré de que, en compensación, aprendáis a servir a España y ganaros así el derecho a tamaño clemencia.

Parecía que había estado preparando el discurso durante horas porque, satisfecho, se palmeó la barriga. Luego, como si no tuviese nada más que decir, se dio la vuelta, alejándose. Bernabé, un penado que había compartido celda con Ignacio en la cárcel de Astorga, le susurró:

—Es nuestro momento. Escapemos.

Y señaló el cercano bosque de castaños.

Pero entonces Isidro volvió sobre sus pasos.

—El ingeniero os hablará. Os esperaréis aquí quietecitos aunque caigan piedras de arriba. Por cierto, si alguno tiene intención de

huir, os aconsejo que os fijéis en el comitru de bienvenida que os vigila desde allá.

Con un leve movimiento de barbilla indicó una mancha de avellanos situada a la ribera del río. A su sombra, vestidos con los característicos zaragüelles, fajas, chilabas, y fumando pipas de *kiffi*, una patrulla de regulares los contemplaba. Isidro dejó escapar una risa burlona y desapareció por la puerta de la cantina de la estación.

Poco a poco, los hombres, recuperados del miedo inicial, comenzaron a moverse en paseos cortos, con la mirada baja y el mentón hundido sobre el pecho. Deambulaban recelosos de los moros. No hablaban, simplemente se movían por no permanecer allí anclados sin saber qué hacer. Una sirena, entonces, rompió la mañana con un sonido estridente. Ignacio, al igual que una docena más de compañeros, se acurrucó inmediatamente sobre la tierra, las manos cubriendo la cabeza, con la intención de protegerse. Casi cuatro años sin guerra y aún no se habían olvidado de los bombardeos, la lluvia aleatoria y letal de la metralla y los edificios derrumbándose como castillos de naipes. De la sombra del avellano les llegó una sonora carcajada. Las tropas moras les hacían muecas y se reían enseñando sus bocas desdentadas. Luego, uno de ellos, viendo cómo Ignacio, enfurecido, le sostenía la mirada, hizo ademán de sacar la guma de su funda y, con el índice, dibujó un arco bajo el gazzate. Inmediatamente, Ignacio humilló la cabeza y continuó su paseo hacia ninguna parte.

Al este, en los límites de la explanada, había una casa. El vacío del hambre, apenas mitigado con el chusco de pan compartido con Agustín, se hacía más presente que el miedo, y, viendo que pasada media hora nadie les prestaba demasiada atención, Ignacio deci-

dió ampliar el perímetro de sus pasos erráticos con la intención de acercarse hasta la casa. Quizá allí alguien pudiese brindarle algo de alimento o, al menos, un poco de agua. Había visto a varios presos agacharse junto al río para beber de sus aguas inquietantemente negras, y el miedo a la disentería, que tantos compañeros había exterminado durante la guerra y el cautiverio, le contuvo. Entonces, desde detrás de la casa, por un camino que desaparecía entre los árboles, surgió una fila de hombres.

—¿Quiénes son?

Ignacio oyó la pregunta de Agustín a Carlos, un anarquista de El Bierzo con el que también había coincidido en la cárcel de Astorga.

—Son mineros. A eso hemos venido, ¿no? A ser mineros.

El grupo avanzaba cansinamente en dirección al pueblo, aunque alguno desaparecía dentro de la casa avistada por Ignacio para reaparecer a los pocos minutos y seguir la estela de los otros. Los mineros, al pasar cerca del grupo de prisioneros, levantaron la vista con curiosidad, pero no se detuvieron. Alguno inclinó levemente la cabeza a modo de saludo, luego cayó en la cuenta de la presencia de los moros y... nada más.

Declinaba el sol. El estómago dolía. Era un dolor viejo, conocido, ronco, un dolor que había pasado épocas peores, días en los que había creído que jamás volvería a comer y noches en vela interminables. Pero, por más tiempo que transcurriese, Ignacio no se acostumbraba a su presencia. Así que, haciendo acopio del escaso valor que le restaba para vencer el miedo, decidió moverse en pos de saciar esa hambre inacabable. Caminó despacio, arrastrando sus botas sin cordones, notando en las plantas de los pies la hume-

dad que traspasaba el cartón de las suelas, hundiendo más la cabeza entre los hombros como un avestruz en presencia del león, mientras un reguero de sudor le bañaba la espalda allí donde temía la bala de los moros. «¿Será primero el impacto y, después, el ruido? —se preguntó—, ¿dolerá?» «No más que el hambre.» Nunca le habían herido. En tres años de contienda jamás recibió ni siquiera una esquirla de metralla, pero nada peor que esa necesidad feroz que le agarrataba las entrañas y le hizo desear, en tantas ocasiones, la liberación de la muerte.

Estremecido, llegó al umbral de la casa sin haber escuchado una voz de alto ni el castigo del disparo. Antes de entrar, tuvo que apartarse para dejar vía libre a un demonio negro al que no se atrevió a mirar a la cara tiznada donde resaltaban, tan blancos, los dientes. Cuando se adentró en la estancia, lo recibió un zumbido de moscas.

La luz del día que iluminaba la estancia se colaba por un pequeño ventanuco y por la puerta, cuyo hueco cubría él con su presencia. Pellejos de vino colgaban del techo, bajo el ventanuco había un par de mesas y varios taburetes de tres patas, y un largo tablón de madera apoyado en dos poyetes de roble servía de barra a la tasca tras la que le esperaba el dueño, quien al entrar Ignacio había detenido el ritmo de su navaja. Sobre el piso de tierra quedaban las astillas, restos de la vara de avellano llamada a ser bastón. El tabernero, un hombre de mejillas hundidas que se cubría con una boina negra hasta casi las cejas, posó la navaja, se sacudió los pantalones y esperó.

—¿Tiene algo para comer?

Sólo con preguntarlo, la boca de Ignacio comenzó a salivar.

—Sardinas salonas.

No sabía lo que eran, pero aceptó. Si allí lo comían, no podía ser malo. El hombre desapareció tras una cortinilla y reapareció con media docena de sardinas sobre una tabla y papel de estraza. Cuando ya llevaba engullidas dos, apenas sin masticar, Ignacio se percató de que las sardinas estaban prácticamente crudas, pero le dio igual. La guerra y la cárcel le habían curado de remilgos. Al fin y al cabo, eran sardinas, y no ratas, y sólo el recuerdo le estremeció. Sin percatarse, comía como si estuviese en la prisión de Astorga, medio agazapado, los codos a modo de barrera como protegiendo su ración, como si temiese que el tabernero, que le observaba en silencio, pudiese arrebatarse algo. Al terminar, exhaló un largo suspiro, se chupó los dedos salados y pidió:

-Más.

Tenía dinero. Estuvo a punto de enseñarlo por si el otro dudaba en servirle, pero éste ya había vuelto a desaparecer tras la cortinilla. Aun así, Ignacio se palpó el bulto escondido entre la ropa. En un atadillo, dentro de los calzones, guardaba el tesoro de lo que fue su abrigo, aquel hermoso abrigo que, en el otoño del 34, antes de incorporarse con su quinta al servicio militar, encargó a un sastre de Cuatro Caminos, en Madrid. Apenas lo había usado en diez ocasiones cuando la guerra relegó la ropa de paisano al fondo de un armario que custodió su hermana, primero en Yunque de Henares y luego en Zaragoza. Ella se lo guardó hasta que llegó la carta. En ella, Ignacio le pedía que vendiese el abrigo porque a él, de no cambiar su situación, pronto le bastaría el que utilizaba el tío Eladio. La carta pasó la censura de la cárcel, y Trini, su hermana, entendió. Supo que su hermano necesitaba urgentemente el dinero porque, de seguir padeciendo penurias, en breve se reuniría con el

tío, cuyo abrigo no era más que la caja de pino que lo abrigaba bajo tierra, allá en el pueblo. Con los cuatro duros que le llegaron sobrevivió al terrible invierno leonés, lejos de su padre y de su hermano, y seis pesetas eran el tesoro restante protegido en el atadillo.

-¿De dónde viene?

-De Guadalajara.

Esta vez, cuando le sirvió las sardinas, el tabernero las metió una a una en el papel de estraza y las golpeó, enseñando así a Ignacio a comerlas desmigadas, ahora que parte de la furia del hambre se había calmado y tenía tiempo para aprender.

-Así que Guadalajara.

A punto de terminar las últimas sardinas, la sed emergió acuciante, exacerbada por la sal que preservaba al pescado del paso del tiempo.

-¿Me pone vino?

El tabernero negó con la cabeza y señaló con la punta de la navaja la puerta.

-No hay tiempo, Guadalajara. Isidro te busca.

El ingeniero jefe era un hombre de apariencia tranquila. Fumaba en pipa, recuerdo de sus años como estudiante en Inglaterra, y protegía la garganta con una gruesa bufanda de lana. A su lado era su sombra una vieja hembra de pastor alemán que no se despegaba de sus pasos. Cuando Ignacio, con el labio partido por el culatazo de Isidro, se incorporó a la formación de presos, un breve vistazo y una bocanada de humo fueron las únicas reacciones del ingeniero.

-Todos, jefe.

Isidro había entrado en la taberna con la pistola empuñada, tal y como había visto hacer a sus admirados vaqueros aquellos dominicos en que, recién bañado y con el mejor traje, bajaba a Pola de Siero a la sesión de tarde del Cine Cervantes. Como un cowboy impávido que no teme al peligro, pegó la mano armada a la pierna para dar estabilidad al disparo y contempló largamente a su víctima, como aguardando a que el otro desenfundase. Ignacio, alertado por el tabernero, había separado las manos del cuerpo, abriendo bien los dedos para mostrarse lo más indefenso posible, pero no pudo evitar un escalofrío de terror al verse enfrentado a la boca del arma.

No era la primera vez que le ocurría y, como entonces, un acto reflejo le llevó a entrecerrar los ojos a la espera de la brutal detonación. Isidro, sonriendo peligrosamente, masculló una imprecación, a la que Ignacio sólo fue capaz de responder con un lamento: «Tenía hambre», leyendo en las pupilas del hombre su sentencia. La irrupción inesperada de la mujer del tabernero quebró la amenaza.

-¡Isidro, coño, que acabo de barrer!

Era una mujer menuda, de cintura inabarcable, calzada con madreñas y todavía con la cesta llena con los huevos que acababa de recoger del gallinero entre las manos. Isidro parpadeó como si saliese de un sueño, se tocó la visera de la gorra con la punta de los dedos, como un galán de blanco y negro, y su sonrisa se disipó hasta enseñar los dientes.

-No era mi intención, Candela. Anda, ponme una *cacipla*.

Bebió el vino acompañado del imparible moscardero alrededor de las tiras con cola y la respiración pesada de Candela, que había decidido quedarse hasta que las aguas se remansaran. Al terminar el vaso, lo dejó sobre la madera y, tras guiñar a la mujer en jaras, se volvió a Ignacio.

-¡Tú, escoria, vuelve con los tuyos antes de que me arrepienta!

Al pasar a su lado para ganar la salida, la culata de la pistola impactó contra la boca del preso, rompiéndole el labio y provocándole un intenso dolor. Ignacio se tambaleó, pero no se quejó ni se volvió y, escupiendo sangre, apuró el paso hasta encontrar refugio entre los demás prisioneros.

-Soy el ingeniero Santiago de Rosas Guzmán, director de La Colonia y del pozo Mosquitera, adonde pertenecéis desde ahora mismo.

El ingeniero, una vez solucionado el incidente con la incorporación del hombre que faltaba en el recuento, paseaba mientras hablaba, escoltado por la perra.

—Vuestro destino habría sido el pozo Fondón, en Sama, donde han ido el resto de vuestros compañeros de viaje para seguir un régimen penitenciario como el que habéis vivido hasta ahora, pernoctando en prisión y trabajando doce horas diarias, seis días a la semana, en redención misericordiosa de vuestras condenas.

Ignacio sentía cómo se le inflamaba el labio, aunque, por fortuna, ya había dejado de sangrar tan profusamente. Y aunque las moscas se le pegaban a la herida abierta, no se atrevía a esparirlas con la mano, vigilado como estaba por la sonrisa cínica de Isidro, que aguantaba la charla del ingeniero de pie, a varios metros de distancia.

—Ése era vuestro destino. Pero a nuestra empresa le hacen falta hombres. El carbón es un bien necesario para levantar el país, y vosotros, que tanto habéis hecho para destruirlo, seréis los brazos que ayudarán a apuntalarlo de nuevo desde los cimientos. Por eso el ministerio ha tenido a bien proporcionarnos reclusos que aliviarán esta carestía de trabajadores. Sin embargo, y como podéis observar, aquí la situación será diferente a la que estáis acostumbrados y a la que os aguardaba en Fondón. Nosotros no tenemos alambradas, ni torres de vigilancia, ni siquiera soldados para que os custodien —y con la boquilla de la pipa apuntó en derredor suyo, a los montes que constituían la barrera natural—. Trabajaréis seis días en turnos de ocho horas. También recibiréis instrucción religiosa impartida por don Hilario, el señor cura. Los domingos tendréis obligación de asistir al oficio religioso, y cada mañana sal-

dréis a practicar gimnasia y os encargaréis del cuidado y mantenimiento de las instalaciones que os han sido designadas. Fuera de eso, tendréis permiso para pasear cuando estéis libres de turno o de cualquier trabajo que los vigilantes os indiquen, y los dominicos podréis recibir visitas de familiares, así como correspondencia y paquetes. Pero no quiero que nadie se equivoque. Eso no os convierte en hombres libres. Pertenecéis, hasta que un Tribunal declare lo contrario, a un batallón de prisioneros que redimen pena con el trabajo. Prisioneros, sí. Pero trabajadores. Y como tales pienso trataros. Si vosotros cumplís, yo cumpliré —y aquí detuvo el discurso los segundos necesarios para sostener la mirada de cada uno de los miserables que le escuchaban, expectantes todos, la mayoría incrédulos, y mantuvo sus ojos firmes en cada hombre el tiempo que consideró necesario como si estuviese así sellando un acuerdo inquebrantable y dándoles tiempo a ponderar el contenido de sus palabras—. Creedme. Os convertiré en trabajadores útiles para el Estado, y os trataré como a tales. Recibiréis un jornal de dos pesetas diarias del que se os descontará una como pago de vuestra manutención. Se os ubicará en La Colonia, donde deberéis permanecer confinados en el horario nocturno sin excepción alguna a esta norma, y os someteréis a las medidas de vigilancia que el jefe de la Falange, don Isidro, y que el encargado de La Colonia, Damián, tomen a bien considerar. Y si alguno, a pesar de las bondades que el nuevo régimen brinda para su redención, decidiese traicionar esta confianza y escapar, o participar en actividades subversivas, o no someterse a alguna de las normas, sepan que mi paciencia tiene un límite, que estas montañas son enemigos feroces para aquellos que las desconocen, y que los regulares del tenien-

te Tariq tienen la misión de mantener el orden en estos pagos —todos los ojos convergieron en los moros—. Mientras permanecáis dentro del perímetro marcado y cumpliendo con vuestro trabajo, estaréis bajo mi jurisdicción. Cualquier problema, indisciplina o castigo pasará por mí y mis subalternos. Fuera de ahí... —y bastó con que la boquilla de nuevo fuese el puntero que señalase, en esta ocasión, a las tropas moras, para que todos terminasen de comprender. Sin embargo, fue el tono amable de su despedida, tras un discurso falto de emoción y cargado de sofismas que sonaban a arenga necesaria, lo que más sorprendió a los hombres.

—Procuren recuperar fuerzas. Mañana recibirán la visita del doctor, y los que sean considerados aptos, el lunes bajarán al pozo.

La Colonia distaba quinientos metros de la estación, y hasta allí fueron caminando custodiados por varios hombres de la Falange comandados por Isidro. El edificio era una construcción de ladrillo visto con una gran sala de grandes ventanales cercados por castaños y chopos, y una humedad intensa proveniente del río Candín que tiraba la carga de las paredes interiores. En la sala había literas de dos en dos filas. Cada litera tenía un armario de madera con un número escrito con tinta. En la pared del fondo colgaba un gran crucifijo y, a ambos lados de éste, los retratos de Francisco Franco y de José Antonio Primo de Rivera. Una puerta comunicaba el dormitorio con un pasillo que a la izquierda se abría al cuarto de aseo con sus piletas, y también daba acceso a las letrinas, y de frente se llegaba a las cocinas, donde dos mujeres del pueblo habían sido contratadas para el rancho de los reclusos. Después de las cocinas estaban los cuartos reservados para los vigilantes. Y frente al edificio, mirando al sur, una explanada abierta bañada por

el sol que ayudaba a liberarse de la sensación de humedad que se aferraba a los huesos como una segunda muda cuando se pasaba demasiado tiempo entre las paredes del edificio. Allí encontraron, fumando, al que iba a ser el encargado de la vigilancia de La Colonia.

—Escoria, éste será, en ausencia de don Santiago, quien dirigirá vuestros destinos.

Damián escupió una hebra de tabaco y le dio la mano a Isidro.

—¿El jefe?

—En las oficinas. Son tuyos.

La sonrisa que esbozó se prolongó por la ausencia de carne que una bala le había birlado en las trincheras de Buenavista durante el sitio de Oviedo, en el invierno del 36.

—Déjame a Velasco y a Paquito. Hoy habrá que demostrar a estos pelagatos quién manda aquí.

Mientras Isidro regresaba hacia el pueblo, se acordó del preso que le había dejado en evidencia con don Santiago, y lamentó no habérselo indicado a Damián. Luego, se encogió de hombros. Tiempo tendría de ajustar cuentas.

Santiago de Rosas dormía la siesta. Era un hábito que *no* había perdonado ni siquiera durante su periodo de estudios en Inglaterra, un país donde dormir a mitad de día, aunque sólo fuesen quince minutos, era considerado un acto de vagancia manifiesta. Cada tarde, después de comer, Santiago se tumbaba en la cama sobre la colcha, sin deshacerla. Se acostaba vestido, con cuidado de adoptar una postura que no le arrugase la camisa, aunque tomaba la precaución de descalzarse para no manchar la colcha de hilo con los zapatos. Una vez tumbado, se echaba por encima un fino cobertor, aunque el calor que desprendía Emma, su perra, que se tumbaba de un salto a su lado, era más que suficiente para el breve sueño al que se abandonaba. Dormía profundamente, sin soñar, y a los quince minutos exactos, lúcido y descansado, se quitaba el antifaz de los ojos y salía del cuarto dispuesto a reemprender el trabajo. Esta rutina sólo se alteraba levemente los domingos cuando, después de la siesta, en lugar de regresar a las oficinas del pozo Mosquitera, se calzaba sus pantuflas y, perrechado de pipa y periódico, buscaba su rincón en la galería.

Sentado en la mecedora, leía y disfrutaba de la vista sobre el valle hasta que el atardecer lo sumía en sombras. En algún momento, Juana, la criada, entraba y dejaba sobre la mesita de cristal una taza de chocolate humeante y un trozo de bizcocho casero, y volvía a desaparecer, silenciosa como un fantasma. Pero ese domingo, al entrar Juana en la galería, el ingeniero echó en falta el chocolate. Intrigado, elevó la vista por encima del periódico.

—El señor Onésimo desea hablar con usted.

Onésimo debía el no estar muerto a la profesión. Su militancia en el Frente Popular, donde figuró en las listas electorales de los comicios de febrero del 36, aunque no obtuvo escaño parlamentario, y su nombre entre los afiliados a la Unión General de Trabajadores habían bastado para que lo «paseasen» cualquier noche sin necesidad de juicio. Cuando el coronel Aranda se alzó inesperadamente en armas en Oviedo, tras negarse a pertrechar a las dos columnas de mineros que marcharon a socorrer Madrid el 18 de julio de 1936, Onésimo tomó parte activa en la reorganización administrativa y militar dentro de la desbarbolada zona republicana. Colaboró en el Comité Provincial del Frente Popular mientras éste estuvo en Sama, pero cuando en septiembre del 36 se trasladó dicho comité a Gijón, Onésimo decidió quedarse. Y es que Onésimo era médico, de pueblo, no político, y convenció a sus superiores de que sería más útil allá en la cuenca, organizando un hospital de sangre para las tropas y preparándose para afrontar lo que se preveía como una larga contienda. Cuando, cuatrocientos días más tarde, cayó Asturias y, con ella, todo el frente norte, Onésimo no huyó. Y no porque no

quisiese salvar la vida embarcando en Gijón —hasta él habían llegado informaciones contrastadas de la represión en zonas como León o Grado—, pero el maldito juramento lo retuvo. Había herido a los que no podían ser transportados, hombres que habían comido y estaban heridos por las mismas ideas que él propugnó, y no merecían quedar abandonados en la derrota, a merced del enemigo. Así que, tras una noche de reflexión abrazado a una botella de coñac, decidió quedarse a sabiendas de lo que le aguardaba.

Por fortuna para él, se equivocó.

¡Querido doctor! ¿Malas noticias para usted? ¿Ha caído Londres? ¿Rusia decidió rendirse? No trae buena cara.

En sus habituales tertulias desde la trinchera intelectual que les separaba, habían convertido la contienda mundial en un partido de fútbol donde cada uno militaba en un equipo obviando la sangre. Pero esta vez Onésimo no entró al juego. Santiago, que se había levantado para darle la mano, constató con sorpresa que el médico, a pesar de ser domingo, vestía de manera descuidada y no se había rasurado. Su patrona, Candela, la dueña de la taberna, se preocupaba de no dejarle salir de la habitación si no vestía la camisa que ella le había dejado limpia y planchada sobre la cama, y sólo una causa mayor podría justificar aquel aspecto desaseado. Temiéndose un accidente en el pozo, Santiago aguardó con impaciencia a que Onésimo dejase de acariciar a *Emma*, que también se había incorporado para hacer fiestas al recién llegado, pero Onésimo se estaba tomando su tiempo para revelar las malas nuevas.

—Vengo de La Colonia, ingeniero.

En su fuero interno, Santiago respiró aliviado. Si no había sido en el pozo, cualquier otro problema podría solucionarse. Con una sonrisa, ofreció al médico pasar a la galería.

—Venga, acompañeme a tomar un chocolate. Siéntese. Charlaremos más a gusto.

Con una seña indicó a Juana que preparase las tazas, y él mismo fue hasta el aparador donde guardaba los licores a por una botella de whisky de Escocia y dos vasos.

Los sirvió y, mientras Onésimo, que no había vuelto a hablar, mojaba los labios, él llenó la cazoleta de la pipa y la prendió.

—Usted dirá —le animó, una vez expelida la primera bocanada. Pero viendo que al doctor le costaba encontrar las palabras que diesen forma a su inquietud, Santiago trató de ayudarle—. Vamos, Onésimo, no ha venido hasta aquí hoy para restregarme por las narices lo de Stalingrado. Algo ha visto en La Colonia que le preocupa. ¿Acaso los hombres están en tan mal estado? Deje ordenado que los alimentasen bien. Desde Prisiones me aseguraron que me enviarían a trabajadores en buenas condiciones, aptos para la mina, pero usted mejor que nadie conoce la situación de nuestras cárceles. Medio millón de hombres y mujeres no son fáciles de mantener, y menos después de la guerra, pero nuestro Caudillo teme dejar libre a elementos tan peligrosos. Imagínese, un ejército de desaharrapados muertos de hambre sueltos por ahí. Menudo escándalo para las buenas gentes.

Santiago sólo se consentía estas ironías en presencia de Onésimo. La adhesión pública del ingeniero al régimen era inquebrantable. Había militado en la CEDA desde el principio, manteniéndose fiel a Gil Robles incluso tras la debacle de las elecciones,

también después, cuando el Glorioso Movimiento negó al líder conservador cualquier papel en la nueva España y éste prefirió quedarse en Portugal. Santiago, durante los años republicanos, había creído en la necesidad de una mano dura como la del general Primo de Rivera para devolver la cordura a las veleidades revolucionarias de anarquistas, comunistas y socialistas, y abominaba de los excesos de un Estado ateo y proletario adonde parecía conducirles la izquierda de Largo Caballero o Azaña. Pero jamás, ni en sus peores sueños, llegó a sospechar que la dictadura de Franco tuviese que sustentarse en semejante baño de sangre.

—Va a tener que pedir que le proporcionen al menos dos hombres más.

Santiago detuvo el vaivén de la mecedora.

—¿Dos hombres? No pueden haberse escapado. Nuestro jefe de Falange, Isidro, ya me lo habría restregado por las narices. Tiene que ser peor —y al ver que el médico apretaba los labios, le ordenó—: ¡Hable, no me tenga así! ¿Teme a Isidro? ¡Me hago responsable de su seguridad!

Onésimo cabeceó, suspirando.

—No me malinterprete, ingeniero, pero en estos tiempos no creo que eso esté en su mano. Mi vida vale lo que la dolencia de espalda de Isidro permita. Si mi muerte fuese su voluntad, usted no podría garantizar mi integridad ni un minuto más de lo que él quisiera. Como tampoco ha podido garantizar la de esos prisioneros a los que usted denomina trabajadores. Damián y los suyos me llevaron esta mañana a La Colonia para confirmar la muerte de dos de ellos, y otro más morirá en las próximas horas si ese Creador en el que ustedes creen no intercede obrando un milagro.

Ignacio contempló el agujero. Porque eso es lo que era; un gran agujero oscuro y profundo, una sima que se abría como boca directa al infierno, que engullía hombres para regurgitarlos envueltos en polvo de carbón. Le flaquearon las piernas. Hasta entonces, la rabia había sido su único sentimiento. Desde que la realidad incontestable de Damián y sus secuelas borrara en sangre las falsas ilusiones levantadas por el ingeniero, un rencor aletargado tras cuatro años de cárcel amenazaba con amotinarse.

—Yo me voy, Ignacio. Deséame suerte.

Bernabé se lo susurró al pasar a su lado camino de la puerta. No hubo tiempo para desearle nada. Cuando su compañero apenas rozaba ya la linde del bosque, un golpe brutal abrió la frente de Bernabé. Detrás de un castaño, armado con un grueso garrote había surgido Velasco, uno de los hombres de Damián. El preso se derrumbó, pero no tuvo la fortuna de perder la conciencia. De nada sirvieron sus excusas, articuladas a duras penas entre el dolor y la sangre, ni la loca intervención de dos hermanos valisoletanos, ambos trabajadores del ferrocarril y cenetistas que se libra-

ron de milagro de las matanzas durante la guerra en Valladolid. Damián formó a los prisioneros en el patio y, vigilados a punta de fusil, les obligó a asistir como convidados de piedra a la brutal paliza. Esa primera noche Ignacio lloró, pero no por la muerte de Bernabé, ese leonés inquieto, pareja de mesa en innumerables partidas de mus en la cárcel de Astorga, ni por los dos hermanos a los que también dieron por muertos, a pesar de que el menor todavía respiraba cuando llegó el médico. Lloró de cólera inútil, de esperanza perdida, de impotencia ante esa realidad que les golpeaba como un martillo pilón sin atisbos de un mañana. La noche siguiente les visitó el ingeniero jefe. El hombre, con un rictus amargo y tono amable para con los presos, se condeñó de la pérdida sufrida sin dejar de advertir de los peligros de no seguir las normas, y les prometió que si cumplían su parte del trato, sucesos tan lamentables no volverían a repetirse. Fue un discurso del que emanó sinceridad, donde en ningún instante les perdió la cara, pero, detrás de él, Damián, ante cada promesa, abría mucho los ojos y dibujaba una «o» de sorpresa con los labios mientras el resto de los vigilantes apenas podía contener la risa. Ignacio, de nuevo en formación en el mismo lugar donde el día anterior fue obligado a asistir a los asesinatos, tuvo claro quién ostentaba el poder en La Colonia. La ingenuidad, estupidez o ignorancia de don Santiago sólo sirvió para incrementar su cólera.

Pero esa mañana, toda esa rabia se transformó en miedo una vez que vio ante sí la boca abisal del pozo oculta bajo el castillete.

El grupo de Damián les había obligado a formar a las cinco de la madrugada, todavía a oscuras y con el frío del dormitorio, frío que las exiguas mantas apenas mitigaban pegado a los hue-

70

En la explanada de La Colonia entonaron el *Cara al sol*, pegando los cuerpos unos a otros lo más posible para guarecerse de la lluvia que ya caía y, después, acudieron en fila a la cocina para desayunar. A las seis, se arracimaban frente a las oficinas del pozo Mosquitera.

En lugar del ingeniero jefe, postrado por una fiebre repentina, les habló un subalterno recién salido de la universidad, un joven que oficiaba como ayudante en todo lo que se refería al papeleo. El muchacho ocultó el miedo que le provocaban esos rojos convertidos fingiendo que los estudiaba con indiferencia. Pero no logró disimular el temblor en la voz cuando ordenó:

—Denles la ropa, calzado y una lámpara. Adolfo los distribuirá más tarde.

Algunos de los prisioneros, en el vestuario, al ver el pantalón y la camisa que les adjudicaban para trabajar, optaron por continuar con la ropa que llevaban puesta. La que les daban estaba en mejores condiciones. También les dieron alpargatas. Luego, les asignaron una percha, una especie de plato pendido de una cadena que ocupaba poco espacio, y allí dejaron las ropas de calle junto a una pastilla de jabón con la que, a la salida del turno, podrían asearse en las duchas de la compañía.

—¿Hay agua caliente? —preguntó Agustín al primer minero que se cruzó. El hombre le miró extrañado y, luego, antes de responder, le sonrió con amabilidad.

—Claro, compañero. Muy caliente.

En la lampistería hicieron cola con el resto de los mineros que llegaban para incorporarse al turno de mañana. Cuando a Ignacio le llegó el turno, el lampistero le instruyó:

—Recuerda tu número. 771. Lo dirás al entregar la lámpara y mañana cuando la pidas.

Así pertrechado, pues, con un pantalón excesivamente holgado que apretó como pudo con el cinto, una camisa de franela que le provocaba picor en la piel y la lámpara 771, se dispuso a esperar al lado del pozo junto al resto.

Desde la intimidante sombra del castillete, con el ruido de la jaula como fondo, Ignacio contempló la llegada de nuevos mineros por los caminos. Alguno de ellos, al alcanzar las inmediaciones del pozo, se dejaba caer en silencio sobre una madera para recuperar el aliento. Venían a pie, atravesando bosques y montes, desde sus casas sitas a muchos kilómetros de distancia. Otros, los menos, llegaban en bicicleta, y todos, antes de entrar a la jaula que los bajaría a las galerías, fumaban con el ansia de quien puede estar echando su último cigarrillo.

Un minero viejo, con barba cana y una mano a la que le faltaban dos dedos, se les acercó y, sin presentarse, comenzó a aleccionarlos acerca de los peligros de la mina.

—Atentos a la llama —les dijo cuando llegó el tiempo de hablarles de los gases—. Si veis que se apaga el velón, ¡cuidao! El ácido acabará con vosotros en un santiamén. El gas que apaga la llama va *pol sue*, traidor como una víbora. Sentiréis frío en *les pierres*, que ye la muerte enroscándose *pa* arriba. Ya podéis correr. Pero si se aviva la llama como si la azuzase el *diablu*, *entos el peligrosu tará* en lo alto —y elevó la lámpara muy despacio por encima de su cabeza—. Tenéis que *fac*er esto *pa tar avisao*. Arriba *espéraros* el grisú, el gas que explota. *Levantay con cuidao* la lámpara, y si veis que empieza a brillar como si se vos apareciese la

misimísima Virgen, bajayla otra vez muy despacio y buscap al vigilante.

Los prisioneros, todos con un brazalete negro que los distinguía del resto de los trabajadores, se miraron unos a otros, amedrentados, mientras el viejo continuaba desgranando los peligros de derrumbes, inundaciones, explosiones e incendios, y Agustín, que era uno de los más jóvenes, vomitó el revoltijo de café de malta y pan negro del desayuno. El viejo, satisfecho del resultado de su exposición, les guiñó un ojo y se volvió al hombre que se había parado a su espalda.

—Ya los tienes *preparaos*, Adolfo. *Nun* creo que *fagan* hoy abajo *demasiaes tonterías*.

Adolfo era un minero de una gran corpulencia que no doblegaba ante sus más de cincuenta años. El pelo gris asomaba bajo la boina, y colgado de la nariz le crecía un bigote profuso y anárquico, aunque lo que más llamó la atención a los presos fue la culata de la pistola que asomaba desde el bolsillo de su pantalón. Adolfo era un somatén.

Los estudió despacio, calibrándolos, pero en mitad de su observación, el joven oficinista, cubierto por un grueso tabardo y más blanco que un muerto, apareció acompañado por una pareja de la Guardia Civil. Con ellos iban seis hombres.

—Adolfo, los de Fondón.

Uno de los guardias saludó brazo en alto a Adolfo, y éste respondió con un gesto desmañado para desentenderse después, dejando luego al muchacho, a quien la Benemérita intimidaba más aún que los prisioneros, que se encargase de resolver los trámites burocráticos. Cuando los uniformados se encaminaron con el joven a

las oficinas, se giró hacia los nuevos pero sin acercarse, manteniéndose a un par de metros de distancia, y saludó:

—Faustino.

El que así se llamaba inclinó levemente la cabeza.

—Me alegra verte, Faustino —y, tras avisar a uno de los vigilantes de la mina, ordenó al grupo del tal Faustino—: Acompañad a éste. Él os dará lo que necesitáis.

Entre los prisioneros de La Colonia se elevó un murmullo, sorprendidos por la llegada de aquellos hombres escoltados. El somatén se había alejado para hablar con el encargado de la jaula, y ellos se vieron inesperadamente libres, con Damián ausente y un nutrido grupo de mineros que les observaban desde lejos. Ignacio, al que los nervios le atenazaban el estómago apenas templado por el café de malta, vio una mula parada a pocos metros. El animal, un viejo espécimen enganchado a un vagón, horticaba el suelo yermo y negro como si de allí fuese a brotar, de repente, una brizna de hierba. Una punzada de melancolía dibujó los melonares de su juventud, los campos de trigo y las vides preñadas de uva y se acercó a la bestia de carga. Al sentir la llegada de Ignacio, el animal, nervioso, agitó la testa, pero Ignacio le habló lento con palabras ininteligibles, voces ancestrales aprendidas de su abuelo y de su padre. Luego, le acarició la pelambrera hasta calmarlo. De algún modo, con ese contacto familiar, él también se tranquilizaba.

—*Nótase* que entiende, *amigu*.

Al volverse, descubrió a su lado al viejo minero que había estado amedrentándolos con los terrores de la mina.

—Esta mula *ye* como *yo*, *ta casi pa* caldo. *Les sus pezuñas tienen* más galería que la *mitá* de los presentes.

—¿Trabajan mulas abajo?

—Claro, *amigu*. ¿O *quiés* que *tamién* tiremos nosotros de *les vagonetes*? *Nun* nos faltaba más que eso. *Fái* años, *sí*. Eso *facíase*. Guajes, *muyeres*. Yo no lo conocí. Luego llegaron *les mules*. Pero *pa Yesca acabose*. Se llama *Yesca* —y al nombrarla, le acariació el morro—. *Ye* que de joven *encendiase* como la yesca. Lo que hubo que bregar *pa domala*... si lo sabré yo, que empecé de caballista con ella. Ahora *nun* bajamos *ningún* de los dos. Somos *viejos*. Aunque *Yesca*, ya la ves, *nun* se acostumbra a la luz.

La mula, ya tranquila, volvía a estar con la cabeza inclinada hacia el suelo, como si huiera del día, refugiándose en el barro manchado de carbón. Mientras charlaba, el minero lió un cigarrillo y, al descubrir que Ignacio no perdía de vista el tabaco, se lo ofreció.

—Toma, hombre —insistió, ante la vergüenza de Ignacio—, si a mí *siéntame mal*. Hala, vuelve con los tuyos. Llegó la hora de *trabayar*. *Fúmalu* cuando salgas. *Necesitaraslo*.

Y rió con ganas mientras obligaba a *Yesca* a arrastrar el vagón lleno de carbón.

Los seis nuevos ya habían regresado con las lámparas, hachas y picas, y se colocaron a un lado, junto a Adolfo.

—Estos que veis —les dijo el somatén a todos— son picadores. Prisioneros, como vosotros, pero mineros de primera. Así que lo que ellos ordenen dentro del pozo será como si yo mismo lo hiciera —y, hecha esta aclaración, prosiguió—: Acompañaréis al hombre que os asigne, y trabajaréis como guajes para él. Ya podéis aprender rápido, por la cuenta que os trae. Si alguno no cumple, si de alguien recibo queja, me encargaré yo mismo de que lo lamente.

Y, ahora, atentos, porque en cuanto tengáis a vuestro minero, bajadéis al pozo.

Y comenzó a repartirlos entre los hombres que se iban aproximando a un gesto suyo. Al llegar a Ignacio, tras tasarlo brevemente, nombró «Faustino». Ignacio blasfemó en su fuero interior. De entre todos los mineros, incluidos los seis presos, le tenía que tocar el amigo del somatén. Un chivato, sin duda. Renegando, se prometió mantener la distancia.

Cuando los grupos estuvieron hechos, el encargado de la jaula corrió las persianas y los animó:

—Pasad, que hay para todos.

Con más o menos aprensión, entre las risas de los veteranos, fueron ganando la plataforma sin mirar la cima que se abría bajo el suelo metálico. Los mineros se colocaban en la parte externa y los nuevos se recogían en el centro, hasta que le llegó el turno a Agustín. El muchacho, al que no le había abandonado el temblor desde la llegada al pozo, en lugar de entrar cayó al suelo como una piedra y quedó encogido como un embrión. Los espasmos mostraban que lloraba. Los mineros le rodearon, sin saber muy bien qué hacer, diciendo cosas como «ánimo, chaval», «venga, *home*, que *nun ye pa tanto*», pero el chico era víctima de una crisis nerviosa y no escuchaba. Entonces se abrió paso Damián, petrechado con su lámpara. Al ver allí tirado a Agustín, le dio una patada en los riñones y le gritó:

—¡Levántate, idiota, o te deslomo!

Dos patadas después, el muchacho gemía pero seguía sin moverse, abrazado a su cabeza como si así pudiese desaparecer. Exasperado, Damián llamó a un vigilante y ordenó:

—Lleva a esta escoria cobarde a La Colonia. Ya me entenderé con él a la salida. Pero que nadie le dé de comer, ¿me has oído? No comerá hasta que no baje. ¡Y vosotros!, ¿qué miráis? ¡A trabajar, coño, que no os pagan por hacer sombra!

Damián era vigilante de primera en el pozo Mosquitera.

Cuando le llegó el turno a Ignacio de entrar en la jaula, su pie vaciló antes de dar el paso sobre el abismo, pero una mano pétrea lo empujó mientras le murmuraban:

—Vamos, tú. No me vas a dejar mal.

Era Faustino, su picador. Ignacio no tuvo tiempo de maldecirlo porque, nada más entrar, la persiana se cerró y la jaula, con un estruendo horrisono, le sumergió en la oscuridad.

van a creer en la victoria. Entonces

rto que murieron dos hombres?

palabras con Isidro. Luego, parece
o que la empresa pague al Ejército
sí a esos matones. Llegarán en unos
ener trabajadores y no mártires.
ntoniano.

do de encima a los falangistas. Algo

justarle las cuentas cuanto antes.
/elasco, y al resto de esos animales. Y
también.

miendo un nuevo enfrentamiento con
a aclaró—: Perderíamos más de lo que
reremos. Pero Damián ya tiene su fecha
a. Hablaré con los del monte. Mientras
s con cuidado para ir tanteándolos.

Sudor, oscuridad, humedad, calor. Cada minuto que pasaba en la rampla sentía que se ahogaba. El agujero le recordaba más a las oquedades de las lombrices de tierra que a un lugar apto para el trabajo de hombres, y no cesaba de toser y escupir negro. «Pronto te acostumbrarás», le aseguraban. Pero llevaba una semana y no se acostumbraba. Al menos, ya apenas sentía el dolor en las rodillas. «Tienes que bajar por ahí. Fíjate en nosotros y apóyate en las mampostas.» Eso ocurrió el primer día. Ante él, una rampa casi vertical por la que los hombres subían y bajaban agachados como si paseasen en mitad del campo, hablando, gritando o gastándose bromas mientras desaparecían engullidos por la oscuridad tenebrosa, apenas resplandores que se alejaban. Y querían que él hiciera lo mismo. Que se aventurase en aquella tumba únicamente pertrechado con la lámpara.

—¿Qué son mampostas?

Diez minutos después, el miedo había desaparecido. Sólo quedaba el dolor. El esfuerzo de arrastrarse por aquel espacio reducido, contraído por el abismo que presentía en el siguiente paso,

sujetándose como un náufrago a cada madera que posteaba la rampa, había pasado una factura muy elevada a sus debilitados músculos. Lo que empezó como un agorrotamiento terminó con la sensación insoportable de que le cercenaban las rodillas. Y lloró.

—Vete abajo a descansar. Por hoy tienes bastante. Te acostumarás.

Pero no, no se acostumbraba.

Con el dinero del abrigo cada vez más menguado se compró una boina. Fue después de hacerse una brecha contra un costero. La sangre coagulada se apelmazó con el polvo del carbón en una fea costra. Avisado por los compañeros, Adolfo, el vigilante de su galería, le envió afuera para que el médico efectuase una cura de urgencia, pero antes le recomendó:

—Compra una boina.

Y eso hizo. La boina no le libraba de los golpes duros, pero, al menos, evitaba las frecuentes raspaduras y le protegía los ojos de los regueros de sudor negro que le obligaban cada poco a llegar-se al pipote de agua para enjuagárselos.

Paleaba carbón. Lo empujaba con brazos y manos para que Faustino pudiese seguir picando. Daba la tira de la madera antes de empezar la faena. Acarreaba agua de la pipa para los picadores. Acudía a cada llamada de los picadores de arriba o de abajo, que le insultaban si se retrasaba. Se arrastraba, sudaba, en ocasiones creía ver apariciones más allá de la redondez luminosa de su lámpara, pero no eran más que otros mineros también reptando, sudando, horadando. Delante de él, Faustino picaba sin descanso, metódico, en silencio, hablando únicamente para pedirle el hacho o para ordenarle que se alejara si creía que el frente podía

ceder. Entonces Faustino entraba solo, con los bastidores y tablas necesarios para el refuerzo, y posteaba despacio mientras Ignacio, a pocos metros, temblaba ante la posibilidad de que la tierra se cerrara sobre ellos, sintiendo cómo se asfixiaba ante la terrible proximidad de los límites de piedra y carbón entre los que a duras penas se revolvía. Este temblor tardaría en desaparecer.

El segundo día, cuando caminaban por la galería principal hacia el tajo, vio a uno de los caballistas acucillado junto a la pata de su mula. A su lado estaba Adolfo.

—La retorció.

Casi sin pensarlo, Ignacio se agachó al lado de la bestia ante la estupefacción de los presentes. Tomó la pata y la examinó a la luz de la lámpara. Varias cucarachas corrieron ante la proximidad de su cara. Luego se incorporó, dio un par de cachetes cariñosos en el anca del animal y resolvió:

—No está dañada. Es la herradura.

Nadie se lo discutió. Entonces, mientras el caballista se alejaba con el animal cojeando, se atrevió a mentir:

—Fui mulero. Podría hacer ese trabajo. Lo haría bien.

Seguramente el somatén no pudo ver la mirada enfebrecida de Ignacio, una expresión que suplicaba no verse de nuevo arrastrado al interior del taller con el resto de los picadores, a esa tumba de tinieblas donde perdía la perspectiva de qué estaba arriba y qué abajo, porque apenas se volvió para replicar:

—Ése es trabajo para viejos. Hale, al tajo, que tienes faena.

No, no había sido mulero, pero si añoraba los muchos años en que las mulas habían sido parte de su paisaje cotidiano. El frío seco del amanecer, el cielo lavado, el firmamento estrellado tan

~~A esa mula la sustituyó otra, y él a su abuelo, y así habrían seguido sucediéndose bestias y hombres si la guerra no les hubiese arrancado brutalmente de su herencia centenaria, destrozándola. Destrozándoles.~~

El quinto día de mina, al llegar a la jaula, Adolfo se acercó a Faustino.

—Los del turno de noche me informaron que hay unas mampostas a punto de ceder en tu taller, en el tercer testero. No creen que aguanten hasta que el relleno cubra. Quiero que entres a comprobarlo y, si es necesario, lo reforzáis. El guaje, tú y Colo entráis por cuarta. Los demás, por sexta para seguir atacando el taller desde abajo.

Durante el recorrido por la galería en estéril, más de dos kilómetros hasta llegar a la guía, Faustino, el minero llamado Colo y él no intercambiaron palabra. Adolfo los acompañó un trecho por la galería, pero al llegar a un cruce se desvió para ir a otra capa de carbón y el resto del camino lo hicieron solos, sin cruzarse con nadie. Al llegar a la entrada de su taller, Faustino ordenó a Ignacio que esperase, y sin mirar al otro hombre, comenzó a descender.

Ignacio se sentó en los tablones colocados junto a la vía donde los hombres acostumbraban a tomar el bocadillo antes de la labor. Él no tenía nada que comer, apenas un puñado de algarrobas que había descuidado de las mulas, y cuando las acabó se dedicó a estudiar los renacidos callos. Éstos, agazapados mientras su herramienta de trabajo fue el fusil, habían rebrotado al contacto con la pala y el hacho y dolían como si fuesen nuevos. Colo, el otro picador, había terminado de masticar su

trozo de pan con queso y ahora bebía vino de su bota. De abajo llegaba el murmullo de voces de los hombres que habían accedido al corte por la galería inferior y que comenzaban la faena. De pronto, Ignacio se dio cuenta de que tenía a Colo parado delante de él.

—Un *tragu*, guaje. Esto limpia el carbón.

Los años no habían pasado de balde, y el contacto del vino en su garganta ya no le hacía toser. Agradecido, devolvió la bota y su dueño terminó de apurarla. Luego, una vez que comprobó que no quedaba ni gota, la abrió y, ante la sorpresa de Ignacio, orinó adentro, para terminar colgándola de la punta donde dejaban los mineros las chaquetas y las bolsas del bocadillo, lejos del alcance de los ratones.

—Es para el caballista.

Y como veía que el preso ponía cara de no comprender, aclaró.

—El muy cabrón nos bebe el vino mientras trabajamos. Esto es un regalo.

Por primera vez en mucho tiempo, Ignacio rió con ganas. Entonces Colo se sentó a su lado.

—Tú eres el que llaman Guadalaajara, ¿no?

Ignacio, todavía con lágrimas en los ojos, asintió.

—De allí soy. No sabía que así me llamaban.

—Guadalaajara. Buen nombre, sí, señor. ¿Y por dónde cae eso de Guadalaajara?

—Muy cerca de Madrid.

—Ah, Madrid. Yo conozco a varios que estuvieron en Madrid. Fueron allá cuando lo del 36. ¿Te tocó a ti por allá? ¿Pudiste matar muchos curas en Madrid?

La risa y la alegría se esfumaron. Colo, ante el silencio de Ignacio, le palmeó el hombro.

—Vamos, hombre. Aquí estás entre amigos. Se puede hablar. Franco está arriba, muy lejos. ¿Quién puede oírnos?

—¿Qué hacéis?

La voz sorprendió a ambos.

—Nada. Aquí, charlando con mi amigo Guadalaajara.

Las palabras de Adolfo restallaron como un látigo.

—No te pagan por hablar. Empieza con la tira de madera. Y tú, guaje, vete a ver si Faustino terminó.

Colo, tras pararse un segundo de más frente al vigilante, se volvió hacia Ignacio y prometió:

—Ya seguiremos con lo nuestro, *amigu*. Cuando *nun* molesten.

Al terminar el turno, Ignacio vio como Faustino tenía un aparte con Adolfo cuando regresaban hasta el embarque para tomar la jaula. Al principio supuso que hablaban de los bastidores y mampostas que habían tenido que sustituir para reforzar el taller, pero cuando vio que callaban al acercarse él, sospechó. Aquella connivencia del prisionero con el somatén lo asqueaba, aunque lo único que podía hacer para manifestar su rechazo era mostrar una absoluta indiferencia. Cualquier otro gesto en sus circunstancias actuales era potencialmente peligroso. Por fortuna, la algarabía del resto de los compañeros que subían de las galerías inferiores rompió la violencia del silencio con el que sentía que el picador y el vigilante le castigaban. Entre los mineros que iban en la jaula se encontraba Colo, que había salido por abajo. Al verlo, le hizo un gesto de reconocimiento al que Ignacio respondió con una sonrisa. Al menos, alguien le hacía

caso. Ya en el cuarto de aseo, Faustino se acercó y murmuró en su oído:

—La mina es ciega, no sorda. Apréndelo.

Era la primera vez que le hablaba fuera del trabajo. Ignacio fue a preguntar, pero el otro ya se había alejado, dejándole sin saber qué era lo que esperaban que aprendiese.

Aunque Ignacio creía que la situación precaria en la que se encontraba no era más que el resultado de una concatenación de hechos desafortunados, en realidad, su suerte estaba echada desde la noche anterior, cuando Genaro confesó la fuente de sus males a Isidro. Diez horas sin beber, seis horas allí de pie, con un brazo alzado que ya no sentía porque su cerebro había decidido, por fin, ignorarlo, y el sol, aquel sol mentiroso, sol de los vendedores, amenazando con perforarle el cráneo. No aguantaba más. Hasta cien, cuenta hasta cien, le suplicó una parte de sí que todavía ansiaba la vida. No, no aguantó más, se contestó. Pero no dejó caer el brazo.

Velasco fue recogido en la galería con la cabeza abierta. Un caballista lo encontró tirado entre el barro manchado de sangre cuando su mula detuvo la carga. El cuerpo obstruía los raíles. Por fortuna para Velasco, la cabeza quedó a un palmo de un profundo charco de agua enlodada donde se habría ahogado sin remedio, aunque Onésimo, tras la primera cura, no aseguró que sobreviviese.

El caballista mostró a los vigilantes dónde había encontrado a Velasco. También señaló el costero —de cincuenta kilos al menos— que había tenido que apartar para despejar la vía. En el turno anterior al del herido se habían realizado labores de refuerzo y enrajonado de la entibación, intermediando algunos cuadros en esa zona de la galería ante el riesgo de quiebra. Los vigilantes comprobaron la consistencia de los refuerzos y, al golpear paredes y techos, tuvieron que apartarse precipitadamente para que nuevos costeros no los atrapasen. La conclusión era obvia. El vigilante de segunda Velasco había sufrido un infortunado accidente. Cuando la noticia de la investigación llegó a los presos de La Colonia, muchos respiraron, aliviados. El aviso de que Velasco había sido evacuado corrió como la pólvora, dando a pensar que alguien había decidido tomarse finalmente la justicia por su mano. Y, a pesar de que la mayoría había votado contra esta opción, el hecho de haber debatido un atentado los hacía, como mínimo, cómplices del mismo. Pero cuando trascendió la resolución de los vigilantes, nadie sospechó de la agresividad con que iba a reaccionar Isidro.

—¡Capitán Ordóñez, no me joda! ¡Haga salir al prisionero y que él confirme lo que digo!

Las voces de Isidro a la puerta de La Colonia despertaron a todos. Incorporados a medias, vieron cómo dos soldados entraban en el dormitorio y se acercaban hasta una de las literas.

—Fulgencio, te llaman.

El nombre de Fulgencio corrió de boca en boca. El bulo de que los falangistas tenían un infiltrado cobró visos de realidad al ver cómo aquel preso llegado de Lugo salía raudo a reunirse con el

capitán Ordóñez y con el jefe de la Falange. Fue la última noche en que lo vieron. Alguien comentaría más tarde que Fulgencio se había vendido para salvar sus propiedades, varias hectáreas de maizales y una pequeña ganadería que pretendían quitarle bajo la acusación de ser un desafecto al nuevo régimen. Redimida su culpa, le habían permitido regresar al pueblo a rehacer su vida.

El capitán Ordóñez fue requerido por Isidro minutos antes de que sus voces despertasen a los prisioneros. El capitán, que se había acostado apenas dos horas antes, tuvo que disculparse unos minutos, retirándose a vomitar los excesos del coñac. El alcohol le regalaba un sueño pesado, pero, a cambio, le reventaba más si cabe su estómago maltrecho. En un par de meses había perdido varios kilos de peso, y muchas mañanas se presentaba ojoso, mal afeitado y con aliento oliendo a la podredumbre que le recomía por dentro. Él, cuando le preguntaban, achacaba todo a la maldita humedad. «Este tiempo asqueroso —murmuraba— y la humedad del río. Se cuele por todas partes y me descompone.» Con el uniforme a medio vestir, la mirada turbia y una resaca monumental, escuchó las reclamaciones de Isidro, más pendiente de que el otro dejase de gritar que de preguntarse cuál era su deber como soldado. Cuando por fin comprendió que lo que Isidro pretendía era realizar un interrogatorio acerca del ataque premeditado a un vigilante, ataque del que él no tenía constancia, se atrevió a preguntar:

—¿Está don Santiago informado?

—¡Santiago está en Madrid, coño! ¿O es que tampoco está al tanto de esto? ¡Despierte, hombre! ¡Es urgente!

Poco a poco, el capitán iba recuperando la noción de la realidad al tiempo que controlaba las arcadas. Se debatía entre la nece-

sidad de un café y la de un trago de coñac, pero antes había que solucionar aquello con el falangista. Su guardia pretoriana, con Paquito al frente y varios miembros de la Benemérita, se mantenían expectantes a la espera, las armas preparadas y los dedos en los gatillos. Los soldados de guardia se habían colocado detrás de su capitán, pero estaban en franca minoría. Las palabras de Isidro restallaban como un látigo mientras que a Ordóñez apenas se le entendían sus balbuceos. Éste conservaba un recuerdo muy vago acerca de ese viaje del ingeniero a Madrid. Creía que sí se lo habían comunicado a través de un mensajero, pero no recordaba los términos exactos. Quizá una reunión con don Cosme, el dueño de la empresa, o algún otro tipo de compromiso oficial. No estaba seguro. Fue a preguntarle a Isidro cuándo se esperaba que Santiago estuviese de vuelta, pero, juiciosamente, supuso que el otro no se lo diría. Vistas así las cosas, concluyó, el único con poder para rechazar los requerimientos del falangista era él mismo. Y no se veía capaz. Débilmente, arguyó:

—El ingeniero jefe ordenó a mis hombres que disparasen sobre cualquiera que importunase a los prisioneros.

Los soldados se miraron entre ellos, inquietos. Al otro lado, sonrisas con sorna respondieron a la tibia amenaza.

—Pero ¿eres idiota o qué, Ordóñez? ¿Quién coño manda sobre los soldados más que su capitán? ¿No te estoy diciendo que el espía que trabaja para nosotros nos comunicó de la conjura para atacar contra Velasco, fraguada bajo tus mismas narices, y que, ahora mismo, Velasco se debate entre la vida y la muerte y su suerte está en manos del Altísimo por culpa de tu incompetencia? ¡Me importan un carajo las intenciones del ingeniero. Es un masón, de

esto ya no hay duda alguna. Este lugar es un nido de víboras, y mi misión es mantener a los trabajadores honrados, a las mujeres de bien y a todo cristiano alejados de las malas influencias de este hatajo de rojos siervos de Stalin. Y tú, Ordóñez, va siendo hora de que decidas a qué bando perteneces. Mis amigos de la Comandancia comienzan a tener serias sospechas acerca de tus afinidades. Cuando se destapen las cartas y todo el peso de la ley caiga sobre ese masón de Santiago, arrastrará tras de sí a cuantos le hayan ayudado a socavar los cimientos de esta nueva nación, corrompiéndola. Y a ti sólo hay que verte.

-¿Qué... qué quieres decir?

-¡Me has entendido de sobra! Mírate al espejo, coño. Parece cualquier cosa menos un soldado. Menudo ejemplo para tus hombres. Así que colabora. Tenemos toda una noche por delante para hacer una investigación entre esos bastardos. Vamos, sácalos de sus cubiles.

-Mis órdenes...

-¡Capitán Ordóñez, no me joda! ¡Haga salir al prisionero y que él confirme lo que digo!

Los falangistas se habían desplazado hasta La Colonia en dos automóviles que aparcaron frente al edificio. Con los focos iluminaban la explanada, y los prisioneros, deslumbrados, fueron saliendo entre insultos y obligados a formar sin darles tiempo a ponerse las alpargatas o las botas. La noche, a pesar de ser verano, comenzaba a refrescar, haciendo a alguno estremecerse. Pero quizá no era por el frío.

El prisionero al que habían conocido como Fulgencio señaló con el dedo a los cinco que constituían el autodenominado

Comité de Resistencia Antifascista. El Profesor, Carlos y los otros tres fueron apartados del grupo a golpe de culata. El resto, intimidado, agachó la cabeza mientras se escuchaban con claridad los lamentos y súplicas de compasión de los compañeros que eran apalazados inmisericordemente. Sus aullidos llegaban nítidos, y el capitán Ordóñez, sin saber qué hacer allí varado en mitad de la nada, con la sonrisa irónica de Isidro persiguiéndole a cada movimiento, no tardó en ocultarse en su cuarto. Sus soldados, ante la repentina ausencia de mando, optaron por regresar también a los dormitorios, excepto los que estaban de imaginaria, que reiniciaron las guardias lo más alejados que podían de los hombres de Isidro. Mientras, los prisioneros en formación, firmes frente a los faros, eran los únicos que no se podían ocultar ante la violencia. Para su desgracia, aquella estampa se parecía demasiado a la que habían sufrido a manos de Damián en su primera noche en La Colonia. Pero entonces vivían sin expectativas. Todavía no se habían creído las promesas del ingeniero jefe, Santiago de Rosas. Si después de esos meses se habían permitido el lujo de alimentar una pequeña esperanza, de nuevo ésta se quebraba ante la dura realidad de la sangre. La débil creencia de encontrarse fuera de la disputa que fracturaba el país se había roto con la misma facilidad con que estallaba una pompa de jabón. Eran un rebaño sin pastor que sobrevivía rodeado de demasiados lobos. Ninguno presagiaba un buen final para aquellos cinco desgraciados.

Isidro no asistió a la paliza. Tampoco los prisioneros fueron testigos de ella. Sólo los gritos, que eran siempre peor, estremeciendo la oscuridad y las entrañas. Tres guardias civiles escolta-

ban, con los naranjeros preparados, los paseos del jefe de Falange frente al grupo, como un pelotón que aguardase la orden de ejecución. Isidro caminaba como ensimismado en sus pensamientos, las manos a la espalda, la gorra calada, su silueta recortada y agrandada contra el muro por la luz de los faros. De cuando en cuando, se acercaba a uno de los hombres y se plantaba frente a él, intimidándolo con su presencia muda. El escogido, entonces, temblaba como una hoja, hasta que Isidro parecía olvidarse repentinamente de él y se retiraba de nuevo. No era más que un juego cruel con el que entretener el paso del tiempo.

Los lamentos se habían ido espaciando, haciéndose casi inaudibles. Pero esto no consolaba al grupo. Isidro se había cansado de pasear y de su juego y descansaba sentado en uno de los coches. Su espalda no se encontraba restablecida del todo. Paquito se acercó a la portezuela abierta y le informó:

—Si seguimos los vamos a matar.

—¿Y?

Paquito no replicó. Se quedó parado, en silencio, aguardando. Isidro, que estaba liando un cigarrillo, lo arrojó al suelo con aire hastiado. El papel se le había rasgado. Estaba echándose encima el amanecer.

—De acuerdo. Llevádselos al matasanos. Que sepa qué le aguarda si abre el pico. Los quiero a todos trabajando a primera hora. A todos, menos al que llaman Profesor. Ése ya dio su última clase.

Isidro salió del coche con dificultad, echando mano a sus riñones, pero rechazando la ayuda que Paquito le brindaba.

—¡Ordóñez! —bramó—, ¿dónde está ese borracho?

Cuando el capitán Ordóñez se presentó ante él, más agotado que nunca pero perfectamente vestido y afeitado como si estuviese a punto de jurar bandera, Isidro le espetó:

—Capitán, uno de sus prisioneros intentó escapar mientras lo interrogábamos.

Como corroborando sus palabras, dos disparos segaron el amanecer.

—Ya ve, no pudimos hacer nada. Espero que haga un informe adecuado a este intento de fuga. Del resto del interrogatorio, supongo que no tendrá nada que comentar. Retírese.

—Lo que ordene.

Su aliento apestaba a coñac.

El jefe de Falange se volvió a la formación de prisioneros, que desfallecían de cansancio y miedo. Llevaban allí de pie tres horas. Apenas sin dormir, la jornada de mina anquilosaba sus articulaciones.

—Escoria, ya sabéis quién manda aquí. A partir de ahora no permitiré que se infrinjan las normas. Ninguna. El atentado contra Velasco ya ha tenido su castigo. Hale, regresad a la camita y pensad en vuestros pecados. Todos, venga... menos el que se conoce como Guadalaajara. Ése, que se quede. Todavía tiene que responder ante mí por algo.

El capitán Ordóñez no estaba en situación de oponerse ya a nada, pero, al ver cómo apartaban a Ignacio del grupo, no pudo menos que preguntar:

—¿Y éste?

—Un blasfemo —fue la respuesta lacónica.

—¿Blasfemo?

—Blasfemo, eso es. Don Hilario se quejó del abandono en que está la catequesis de estos hombres desde que el ingeniero limita su doctrina. A éste lo han escuchado blasfemar públicamente. Y merece un escarmiento. Vamos, capitán, es tarde. Vaya a descansar. Tiene mala cara.

Ignacio no se lo podía creer. Escuchó estupefacto las justificaciones del falangista. También él estaba exhausto, y no por los efectos del alcohol, como Ordóñez, sino por el cansancio y la tensión de la noche. Pero para él la pesadilla todavía no había acabado.

—Señor, yo no...

Un culatazo le dobló por la mitad.

—¡Espera a que te ordenen hablar!

Isidro repartió órdenes entre su grupo. La mayoría se subió a uno de los autos y se fue, dejando solos a Isidro y Paquito, su escolta. Ignacio temió por su vida. Sin testigos, ¿quién podía evitar que corriese la misma suerte que el Profesor? Incrédulo, no era capaz de convencerse de que aquel maniaco todavía se acordara del desaire del primer día, cuando lo descubrió comiendo sardinas en la tasca de Floro. ¿Era tan cruel como para dilatar tanto la venganza? Pero no. Tiempo había tenido para vengarse antes. Tenía que existir otra razón. Otra, con mucho más peso que una hipotética blasfemia. ¡Por blasfemar! No podría negarlo. Eran tantas las que se oían dentro del pozo durante la jornada de trabajo. Si al menos pudiese justificarse aduciendo que siempre juraba por quinto, como su abuelo. Pero sólo el hecho de tener que hablarle a aquel animal de su familia le provocaba náuseas, como si se estuviese traicionando.

—Muchacho, te has metido en un buen lío.

—Yo no quise ofender.

La carcajada de Isidro, ahora que ningún otro sonido alteraba la noche, sonó tétrica.

—No creerás que estás aquí por acordarte de Dios, ¿verdad? No. Tu pecado es mucho más grave. Veremos si soportas la penitencia —y, dirigiéndose a su hombre, ordenó—. Paquito, busca a uno de esos inútiles de uniforme.

El soldado se cuadró frente a Isidro. Éste señaló a Ignacio en mitad de la explanada, firme con el brazo en alto, saludando a la bandera bicolor que Isidro, personalmente —«para ti ya amaneció»—, se había ocupado de izar.

—Escucha, muchacho, porque sólo lo diré una vez. Vigila a éste. Si baja el brazo, pégale un tiro. Si se desmaya, pégale un tiro. Y tú no te muevas de aquí hasta que yo o uno de los míos lo ordene.

—A sus órdenes, señor.

El taconazo fue del agrado de Isidro. Luego, se volvió a Ignacio, le guiñó un ojo y dijo:

—Tú, aguanta. Quiero hablar contigo. Tengo algo interesante que contarte.

Los dejaron solos.

Ignacio leyó el miedo en la expresión del joven, apenas un adolescente, que le apuntaba con su fusil como si él representara un peligro real. Sin duda, el soldado temía más a Isidro que a su prisionero, pero la noche lo intimidaba. Cualquier ruido lo hacía volverse, agitado, como si creyese que algo podía surgir sorpresivamente de la oscuridad. Pero nada se movía en derredor suyo. Si había algún otro centinela por los alrededores, éste no se acercó para averiguar qué pasaba.

A los pocos minutos de tener el brazo en alto, Ignacio comenzó a sentir fatiga.

—Chico, ¿de verdad me matarías por descansar el brazo un rato?

Al soldado le subieron los colores y un temblor visible se apoderó del fusil.

—¡Calla!

Ignacio recordaba haberlo visto los domingos jugando al fútbol. Era de los que más disfrutaban. Corría, gritaba, animaba a los suyos y jugaba limpio. Incluso lo había visto interesarse por la integridad física de un prisionero al que acababa de realizar una mala entrada. No, no parecía un mal muchacho. Pero dispararía. El miedo a Isidro le haría disparar.

Hubo un momento en que creyó que no aguantaba más. Era tanto el dolor del brazo que comprendió que, antes o después, no le quedaría otra que dejarlo caer. Isidro tardaría mucho en regresar, si es que regresaba, y él apenas estaba siendo capaz de supe-
rar la primera media hora. Inspiró profundamente, apretó los dientes y, entonces, el soldado debió de leer el peligro en la expresión concentrada del prisionero porque se alejó unos metros sin dejar de apuntarle. Ignacio exhaló, desalentado. Su desesperación había descubierto la jugada. Si el chico hubiese desviado una vez más la mirada para interesarse por lo que ocurría detrás de él, se habría abalanzado contra él. No habría sido difícil desarmarlo. Con algo de fortuna, podría haberlo noqueado antes incluso de que diese la alarma. Luego, con el fusil, ganaría el bosque y lucharía por su libertad. Mejor eso que morir allí como un perro, a manos de un infeliz que no sabía ni por qué luchaba. Pero se había delatado y, ahora, la distancia resultaba insalvable.

Una hora después, La Colonia despertó, si es que alguien había podido conciliar un breve sueño. Los presos formaron de nuevo en la explanada con seis ausencias. Pasaron lista, entonaron el *Cara al sol* y saludaron a la bandera. Como cada mañana, un soldado tomó un texto, esta vez de la Biblia, y leyó en voz alta. Luego, les ordenaron romper filas para desayunar.

El capitán Ordóñez, extrañado al ver a Ignacio y al soldado parados al lado del mástil, hizo llamar al vigilante. El joven titubeó. La orden de Isidro había sido que no perdiese de vista al prisionero, pero no obedecer a su capitán era insubordinación y podrían fusilarlo tras un consejo de guerra. Finalmente, optó por obedecer al rango, aunque antes se acercó a Ignacio y, expeliendo una lluvia de saliva en su rostro debido a los nervios, masculló:

—No te muevas, ¿me has entendido? Te estoy vigilando.

Como el soldado se ausentó por el lado de su espalda, Ignacio no se atrevió a dejar caer el brazo, que le dolía como si se lo estuviesen quemando con un hierro candente. Miles de agujas recorrían cada terminación nerviosa y el temblor se había extendido por todo el cuerpo. Un sudor frío perlaba su frente. Se sentía desfallecer, y comenzaba a pensar que una bala en la cabeza no podía ser tan mala. El bosque seguía allí, tentándole, aunque varios hombres de uniforme le darían caza antes incluso de abandonar la explanada. De pronto, una mano se posó sobre su hombro.

—Amigo, estoy contigo.

Antes de que pudiese reaccionar, Faustino colocó una tabla de madera bajo la axila y la apoyó contra las costillas, a la altura del pectoral.

—Descansa el brazo sobre esto.

Ignacio sintió el dolor de la madera al presionar contra la carne acalabrada, pero el alivio de descargar parte del esfuerzo sobre la madera fue indescriptible.

-Se darán cuenta.

Faustino le bajó la cremallera del mono y, sosteniéndole el brazo, le volvió a colocar el soporte, esta vez escondido bajo la ropa. Luego, se alejó un par de pasos y lo estudió.

-El brazo te queda más bajo, pero no se ve nada. Cuando te ordenen descansar, lo levantas un poco para que caiga, y atento a que no se escape por la pernera delante de ellos. Suerte, amigo.

Si Faustino se hubiese quedado dos segundos más, habría visto los ojos de Ignacio anegados en lágrimas. Por eso se fue. También los suyos se habían humedecido.

El soldado regresó casi al instante. El capitán Ordóñez no se había atrevido a desautorizar a Isidro. «Entonces, ¿disparo, mi capitán?» Al ver a Ignacio todavía de pie, respiró, aliviado.

-Prisionero, haz bien ese saludo.

-No puedo.

-¿Qué?

La lengua se le pegaba al paladar. Habría querido pedirle a Faustino un poco de agua, pero ya era tarde. Sus compañeros acababan de marcharse a la mina. Las palabras «ánimo, Guadalupe», «aguanta, Guadalupe» fueron repetidas desde las filas como un eco.

-No puedo -repetió, tratando de resultar audible-. Mátame si quieres, pero no puedo.

El joven frunció el ceño. Ciertamente, el brazo estaba por debajo de los noventa grados, pero seguía levantado. Su orden era que

el prisionero no lo dejase caer, así que lo dejó estar. Nunca había matado a nadie, y hacerlo por una cuestión de alturas le parecía mezquino.

La madera se le clavaba en el pecho con saña, dificultándole la respiración. También en el brazo le cortaba la circulación hacia la mano, pero era mucho mejor que cuando tenía que mantenerlo alzado por sí mismo. Sin la intervención de Faustino, pensó, ya estaría muerto. Otra vez, a un paso de la muerte. Salvado por un trozo de madera, o por la firma en un expediente, o por un par de milímetros que alteraban la mira de un fusil cuya bala le había pasado rozando, o porque ningún obús llevaba escrito su nombre. Tantas veces a punto de morir y, sin embargo, cuánto ansiaba seguir vivo. Pensó en el Profesor. También él lo había deseado. A pesar de su comité, de su resistencia a los fascistas, de su lucha clandestina, el Profesor había escogido sobrevivir. No había querido huir con los del monte con la esperanza de una libertad que cada vez veían más cerca. Tras tantos años de oscuridad, la posibilidad de no obedecer una orden, de no esperar una paliza, de no temer oír el nombre en una saca les había hecho germinar a cada uno de los hombres del batallón de trabajadores de La Colonia una esperanza. El Profesor había querido vivir con todas sus fuerzas y, sin embargo, su cuerpo debía de seguir abandonado detrás del edificio, decenas de moscas caminando entre su boca abierta o bebiendo su sangre, a la espera de que el capitán se recuperara de la resaca y decidiese qué hacer con los restos. Pero él, Ignacio, todavía respiraba. A pesar del brazo, de la madera lacerando su pecho, de la debilidad de sus piernas, estaba vivo. No se resignaba. No había llegado tan lejos para morir así, de manera tan estéril y absur-

da. Su obligación era luchar. Por él mismo, por su padre y su hermano, por Luisa, por el Profesor y por tantos otros compañeros que no lo habían conseguido o que ni siquiera habían tenido la oportunidad de intentarlo.

Entonces salió el sol de entre las montañas. Un tímido rayo acarició su rostro y suspiró, agradecido.

-Vaya, sigues vivo. Y con el brazo saludando como un buen español. Estoy sorprendido.

Ignacio entreabrió los párpados, saliendo con dificultad de la semiconsciencia en que se había refugiado. Frente a él, sonriendo socarrón, estaba Isidro. Al ver allí a su verdugo, quiso pedir elemosina, pero no pudo articular palabra y se desmayó.

Lo despertaron con un cubo de agua fría. Abrió los ojos y lo primero que vio fueron unos zapatos negros lustrosos junto a unas botas manchadas de barro. Comprendió dónde estaba, que finalmente no había resistido y que, a pesar de todo, no le habían dejado parado. ¿Cuánto tiempo había soportado allí, de pie? Imposible saberlo. La altura del sol en el firmamento anunciaba que era más de mediodía. Recordaba el peso insostenible de los rayos sobre su cabeza desnuda de boina durante la interminable mañana. Si vigilante, exhausto, se había refugiado durante las últimas horas bajo una sombra, unos metros más allá. Por dos veces, las rodillas de Ignacio habían fallado, a punto de hacerle rodar, y las dos veces se recuperó al ver al muchacho levantarse como activado por un resorte. Supo entonces que el chico estaba tan cansado que ya no le mataría por miedo a Isidro, sino para terminar con aquello,

***él mismo dudó si ese final no sería un alivio para ambos. Bajo los castaños le esperaba la muerte disfrazada de adolescente con acento. Pero él había determinado resistir, y esa única orden obligó a su cerebro a disponer de las exiguas fuerzas que le restaban para no caer.**

-Incorporadlo.

Entre dos hombres lo sujetaron casi en vilo. Sus piernas no le obedecían.

-¿Sabes por qué te he castigado? Contéstame, coño, ¿sabes por qué...?

-Se desmayó otra vez, jefe. Está casi muerto.

Isidro se irritó.

-Despertadlo. Quiero que sepa.

Esa vez, Ignacio tardó más en asirse a la realidad, sumido en una especie de fantasía donde se veía corriendo entre los melonares de su padre, perseguido por un enemigo invisible que no cejaba nunca en su empeño por atraparlo. Él corría sin detenerse, buscando refugio, pero no había lugar donde guarecerse en aquella planicie quemada por el sol.

-Tú, Guadalajara, ¿me oyes?

El dolor de una patada en la pierna le obligó a responder.

-Sí... sí.

Tengo dos cosas que decirte, Guadalajara. O Ignacio Blas, por que éste es tu verdadero nombre, ¿verdad? Un expediente muy interesante. Todavía no sé cómo sigues vivo después de todo, aun que todavía estamos a tiempo para subsanarlo. Presidente del sindicato de la UGT, secretario de la Casa del Pueblo, marxista declarado y un instigador de la rebelión roja. Dos penas de muerte

—¡Faustino, estoy perdido!

Faustino sostuvo a Ignacio, quien, blanco como la cera, se tambaleaba fruto de la impresión. Acababan de salir del turno, e Ignacio sólo tenía en mente introducir el pie dolorido bajo el chorro de agua caliente de la ducha, a ver si así se le calmaba el dolor tras aquel primer día de trabajo. El médico le había aconsejado no mojar la venda, y no sabía si sería mejor quitarla por sí mismo y tratar después de vendarse de nuevo. Pero entonces, tras los soldados encargados de la vigilancia y custodia, descubrió a Isidro en compañía de sus huestes. El recuerdo de la promesa del ingeniero acerca del mal futuro que le aguardaba al falangista le hizo sonreír, aunque se cuidó mucho de mostrarlo. Haciéndose el despiestado, clavó la vista en el suelo y siguió al resto camino del cuarto de aseo, pero, por el raballo del ojo, descubrió un gesto, un movimiento que sintió que le dedicaban a él. Al levantar la mirada, se encontró con que, entre los hombres de Isidro, había uno que le señalaba con el dedo. Sin poder evitarlo, se paró en seco. «Cuidado», oyó decir a la espalda. No prestó atención a la maldición del minero con el que involuntariamente casi choca porque, ante él, había un aparecido. Ramón Lobo llevaba muerto más de un lustro. Había encontrado su final en la cárcel de Guadalupe. Pero el muerto, al reconocerlo entre la fila de hombres renegidos, había levantado el brazo y, con el índice acusador, le había dejado irremisiblemente marcado.

—¡Me han encontrado! —atinó a decir a Faustino. Éste, tras sentar a Ignacio en una banqueta de madera, había salido a buscarle agua a falta de algo más fuerte, y ahora aguardaba, paciente, dejando que el otro se calmara antes de pedirle alguna explicación. Faustino era consciente de que la última semana había sido de una tensión extrema para su amigo, pero pensaba que, tras la dura decisión de abortar la huida y optar por Luisa, todo habría pasado. Estaba claro que de nuevo volvía a equivocarse.

—¿Avisaste a Pin?

Faustino, agradecido de que el ruido de las duchas amortiguase la conversación, contestó:

—No pude localizarlo. ¿Por qué? ¿No estabas decidido a quedarte? ¿Ya no confías en la palabra del ingeniero?

Ignacio no le prestó atención, sumido en sus propias cábalas.

—Entonces, todavía tengo una posibilidad.

—¿Qué pasó, Guadalupe? ¿No estabas decidido a quedarte? Te tenía por un hombre de palabra, pero últimamente parece más una veleta que cada día amanece con una nueva dirección según sea el viento.

Esto último se lo podía haber ahorrado, pensó Faustino. No era propio de él, habitualmente tan paciente, y más con su amigo, pero comenzaba también a estar harto de tantos cambios. Detrás de cada nueva decisión de Ignacio se tambaleaba el futuro de su hermana. Por más que viviera, jamás podría olvidar la expresión alucinada de Luisa cuando, convencida de haber perdido a Ignacio, huyó de La Colonia sin despedirse de él.

Ignacio bebió un trago largo y, después, se levantó para asomarse a la puerta. Al no descubrir a nadie, respiró aliviado.

—No se atreverán a llevarme delante de todos. Isidro tiene miedo a la reacción del ingeniero. Y si tú no avisaste a Pin, entonces es posible que pueda salir con bien de ésta.

Faustino, cegado por la impaciencia, harto de esa conversación que Ignacio tenía consigo mismo, lo agarró del mono y lo zarandó con fuerza.

—¿De qué demonios hablas, Guadalajara? Explícate, maldita sea. ¿Quién te ha encontrado? ¡Habla ya!

Aquella furia repentina hizo que Ignacio recuperara el dominio sobre sí. Varios hombres que salían de la ducha también se vieron sorprendidos por aquel enfrentamiento y se detuvieron, curiosos al ver a los dos amigos enzarzados. Pocas cosas satisfacían más que una buena trifulca y pronto, si llegaban a las manos, comenzarían las apuestas a favor de uno u otro contendiente. Ignacio, al sentirse observado, pospuso la explicación. El enfado de Faustino le había servido de revulsivo.

—Venga, dúchémonos. Tendremos tiempo a la vuelta.

«Éramos tan jóvenes que ni siquiera sabíamos lo que estaba en juego», y la historia que siguió a esta especie de disculpa le supo a Faustino a conocida. Habían compartido el rancho, tras el que iniciaron el acostumbrado paseo alrededor de la explanada donde nadie podría importunarles. Faustino le había propuesto a Ignacio sentarse para que así descansara el pie. Si estaba empeñado en huir, precisaría tenerlo en las mejores condiciones. Pero Ignacio necesitaba moverse. Lo que iba a revelar le llevaba mucho tiempo enterrado, y caminar siempre había sido un buen ejercicio para la memoria.

—Entonces, yo era el secretario de la Casa del Pueblo de

Yunquera de Henares, y mi hermano Manuel, el tesorero. ¿Te acuerdas de qué hiciste el 19 de julio del 36?

Faustino sí se acordaba. Había pretendido marchar con el resto de los mineros a Oviedo, a pedirle armas al traidor Aranda en las que viajar a Madrid para defender la República, pero no lo hizo. Hacía pocos meses que, gracias a la amnistía general, había salido de la cárcel donde lo habían recluso tras la revolución del 34. La mina estaba en huelga como respuesta a los militares, y los hombres se organizaban para la lucha. Esa mañana, el camión que había subido a Carbayín Alto para llamar por medio de megafonía a los jóvenes a defender la República, se detuvo en Los Pozos a realizar una nueva llamada. Él trató de salir de casa, pero su madre bloqueó la puerta, impidiéndole el paso.

—Madre, habrá guerra. Me necesitan.

Doña Carmen, con Geli en brazos, no se apartó un ápice mientras fuera, sus compañeros, armados con escopetas de caza, hacían de la mina y hasta azadas, hacían burla del espectáculo.

—Si hay guerra, tendrás tiempo de ir a cumplir con tu deber. Pero, hasta entonces, quédate. Necesito un hombre en casa. No sabes cómo han sido estos meses contigo en la cárcel. Hijo, por favor, te lo suplico.

Hacía semanas que su madre no subía hasta La Colonia para verlo. Sus viejos huesos no perdonaban el paso de los años, pero Faustino cada vez añoraba más su presencia. Sí, se acordaba del 19 de julio del 36. Entonces decidió quedarse porque su madre se le había pedido, y no entró en guerra hasta días más tarde, cuando lo movilizaron.

-El día 19 amanecemos con resaca -prosiguió hablando Ignacio-. Habíamos pasado la noche bebiendo y cantando, celebrando por todo lo alto el alzamiento de las tropas en Marruecos. Era la oportunidad soñada. Varios de mis camaradas defendían que aquél iba a ser el principio de la revolución. La revolución, ¿qué sabíamos nosotros qué significaba aquello? Lo que pretendíamos era más tierra para el trabajador y que nos pagaran un precio justo por los melones y el trigo, y también por nuestras penas. Pero iba a haber guerra. Y nosotros teníamos ansias de aventuras. Yo hacía poco que me había licenciado del servicio militar, al igual que Manuel, y suspirábamos por aquellos mundos que se habían abierto a nuestros ojos, más allá de las fronteras de Yunquera. Aventura era lo que queríamos, nadie pensaba en la guerra. Esa mañana, como te digo, acudimos temprano a abrir las puertas de la Casa del Pueblo. A mí me dolía la cabeza como si me la fueran a arrancar, así que lo que más recuerdo son los gritos de júbilo de mis amigos, que voceaban que había que marchar rápido a Madrid antes de que terminara la fiesta. En esos días, casi todos creíamos que la asonada militar sería flor de verano. Menuda flor, ya ves qué lincec fuimos.

-No sólo vosotros. También el gobierno lo pensó. Y así tendría que haber sido si todos hubiésemos luchado unidos.

-Pero no lo hicimos, es cierto. Con la de jóvenes dispuestos a dar su sangre por la República. Qué desperdicio...

Ignacio parecía haber perdido el hilo de la historia, y durante unos cuantos metros ambos caminaron sin hablar, dejando que el silencio arrastrara la melancolía de los tiempos que pudieron haber sido y no fueron.

-¿Y bien?

-¿Sí?

-Me hablabas de la Casa del Pueblo. Os reunisteis.

-Cierto, nos reunimos. Y, como te decía, para mis amigos aquello era como si fuese una fiesta. Alguien había escuchado que en Madrid el alzamiento había fracasado y que los sindicatos habían repartido armas para tomar el cuartel de la Montaña, donde los sublevados se habían acantonado. Nadie quería perderselo. Entonces oímos el ruido del tubo de escape de una motocicleta. Preguntaban por el secretario. Era un joven que venía de Guadálajara, de la sede de nuestro partido. Iba cubierto de polvo hasta arriba, y le dimos un vaso de vino para que se repusiera. Llevaba toda la noche en la carretera. Le interrogamos sin tregua acerca de lo que estaba pasando en Guadálajara, pero él dijo que sólo era un mensajero y que no sabía nada y, sin más explicaciones, me dio una carta. La leí y se la tendí a Manuel. Fue él quien la leyó en voz alta para que la escuchara el resto. Llevaba el sello del partido, y la firma del secretario provincial. Querían una lista donde figuraran los nombres de las personas significadas por su pertenencia a la derecha. ¿Para qué?, preguntó alguien. Pero esa pregunta, que yo mismo me había hecho, no obtuvo respuesta porque enseguida comenzaron a llover los nombres. El mensajero, al ver que la discusión arreciaba, pues unos pretendían poner a unos, otros no estaban de acuerdo y daban nuevos nombres, nos conminó a dejar de perder el tiempo porque él no podía marcharse sin la lista y todavía le quedaban muchos pueblos por visitar. Se impuso el orden y yo comencé a escribir. Cuando terminamos, había catorce nombres escritos de mi puño y letra en aquel papel que el mensajero

metió en una carpeta donde había más papeles con más nombres, y se marchó. Fue como si nos hubiesen vaciado por dentro. La alegría que se prolongaba desde la parranda de la noche se había esfumado. En su lugar se instaló un largo silencio que, a pesar de la resaca, no agradecí, porque en ese silencio flotaba todavía la pregunta sin respuesta: «¿Para qué quieren esa lista?». Manuel, entonces, soltó una risotada, que secundamos con alivio sin saber por qué demonios se reía. «En estos momentos —nos dijo con los ojos bañados en lágrimas y sin dejar de reír—, hay dos motos quemando combustible camino de Guadalajara.» «¿Dos motos?», pregunté. «Dos, claro —replicó, feliz por la idea—, la nuestra, y la de los otros donde llevan escritos nuestros nombres.» Entonces sí reímos con ganas, y la nube que había oscurecido nuestro ánimo pasó. Esa tarde marchamos a Madrid para presentarnos ante el partido y para nosotros comenzó la maldita guerra. Será mejor que nos sentemos. Este pie me está matando.

Buscaron un lugar donde descansar, aunque el día, más bien frío, invitaba poco a estar quieto. A lo lejos se oían los gritos de los compañeros que, tras obtener permiso para sacar el balón, habían improvisado un partidillo de fútbol. Con gran alivio, Ignacio se descalzó y comenzó a masajearse por encima del vendaje sucio de carbón. Era un vendaje bastante chapucero, pues no le había quedado más remedio que quitárselo para ducharse, y aquellos pliegues y dobleces inspiraban poca confianza. Faustino se había tumbado boca arriba y observaba el movimiento cambiante de las nubes, allá tan alto, tan lejos. También él recordaba haber escrito listas. Y, también, haberlas padecido.

—¿Y ese que dices que te encontró estaba en vuestra lista?

Ignacio elevó las cejas, asintiendo, apesadumbrado. En su día ya había hecho duelo por la muerte del que fuera su amigo de infancia Ramón, el mismo muchacho al que se le pinchó la rueda de la bicicleta al regresar de Madrid, tras ver con él el final de la Vuelta Ciclista. El mismo al que dejó de hablar cuando lo descubrió vestido con el traje de falangista rodeado de otros jóvenes que se acababan de apuntar al partido de José Antonio Primo de Rivera.

—Lo estaba. Ramón. Ramón Lobo. Lo di por muerto, como a los otros trece vecinos que una semana después de nuestra marcha fueron detenidos y llevados a la cárcel de Guadalajara, una vez que la República arrebató la ciudad a los fascistas. Lo mismo estaba pasando en todas partes. En Madrid habían comenzado las sacas, mientras nos llegaban noticias de fusilamientos sin juicio por parte del otro bando en ciudades como Sevilla. Supongo que aquí habrá sido igual. El caso es que, en cuanto supimos que los habían hecho prisioneros, intuimos el final que podía aguardarles. Pero entonces ellos ya eran el enemigo de verdad y nosotros estábamos combatiendo por nuestra vida. No, no les deseaba la muerte. No, al menos, en esos primeros días. Mi madre incluso me envió recado al frente para que intercediese por aquellos cuyas familias habían acudido a mi casa a pedir ayuda. Como secretario del partido pensaban que yo tendría mano, que mi firma avalaría su libertad. Recuerdo que escribí alguna de esas cartas. A favor de Tomás, el herrero, que me había cogido como aprendiz unos meses y que, aunque de derechas, siempre había tratado bien a sus trabajadores. Y también a favor de Ramón. Mi amigo de la infancia Ramón. Amigos, hasta que crecimos y nos reconocimos en bandos opuestos. Escribí esas cartas, las entregué y me olvidé.